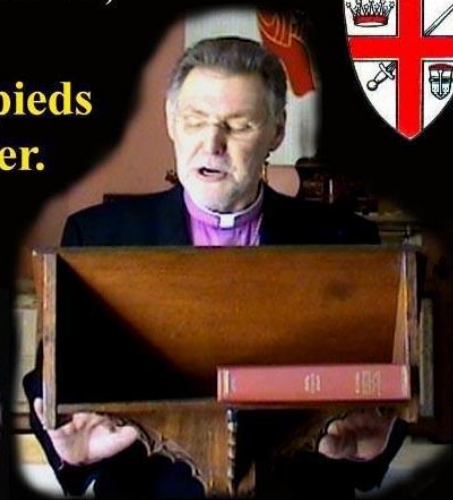


The Berea School of Theology on Internet (Ecumenical)
© 2003 - 2022

**Ta Parole est une lampe à mes pieds
Et une lumière sur mon sentier.**

Psaume 119: 105



Mgr. Philippe L. De Coster, B.Th., D.D.

Fondements de la Foi Chrétienne

Traducteur: Révérend Philippe L. De Coster, B.Th., DD

Tome IV - (de l'Anglais en Français)



Dogmatique Chrétienne et Biblique

Préambule

Au début des années 1900, de nombreux chrétiens se sont retrouvés à lutter contre le libéralisme dans le Christianisme qui s'insinuait dans l'Église. Cela leur a donné le désir d'exposer les fondements de la foi chrétienne. La tâche de compiler de tels ouvrages défendant les Écritures fut d'abord confiée à A. C. Dixon, puis à Louis Meyer, et finalement à R. A. Torrey (1856-1928). Ils ont compilé les œuvres de nombreux écrivains conservateur et les ont publiés en douze volumes (imprimés plus tard dans un ensemble de quatre volumes). Leur travail comprend des articles traitant des erreurs de la critique supérieure, de l'inspiration et de l'unité de l'Écriture, de l'attestation archéologique de l'Écriture, de la divinité du Christ et du Saint-Esprit, de la justification par la foi, des

témoignages personnels et bien plus encore. Ce travail est devenu connu sous le nom de « The Fundamentals. » L'importance de « The Fundamentals » était qu'il montrait qu'il existe des défenses très raisonnables pour répondre aux réclamations contre les Écritures. Il s'agit de l'édition intégrale qui comprend quatre-vingt-dix articles différents par soixante-six auteurs que le Révérend Philippe L. De Coster, B.Th., DD traduit en Français.

Introduction à la Dogmatique Chrétienne et Biblique

La dogmatique est la science qui se propose de rechercher, de définir et de classer les grandes vérités de la religion Chrétienne donc Biblique, omis les inventions Romaines. Le mot dogme, en grec « dogma », vient d'un verbe qui signifie « paraître vrai », « sembler bon ».

Le mot dogme a servi d'abord à désigner un décret, un édit émanant d'une autorité (Luc 2.1). Il a désigné plus tard les vérités fondamentales d'un système philosophique ou législatif (Ephésiens 2.15). Le christianisme a réuni les deux sens et, pour lui, le mot dogme signifie « vérité révélée, reconnue et proclamée par l'autorité compétente et proposée ou imposée à l'acceptation des croyants ».

L'enseignement biblique ne se présente pas comme un tout systématiquement ordonné. Très vite, l'Église naissante a éprouvé le besoin de rechercher, de définir et de classer les vérités de la Bible en rapprochant et en comparant les textes sacrés. Deux raisons l'y ont conduite :

- a) Il s'agissait d'instruire les nouvelles générations chrétiennes.
- b) De fausses doctrines commençaient à égarer les fidèles : il fallait préciser la vraie doctrine.

Les créateurs de cette œuvre ont tout d'abord été les Pères de l'Église et les conciles œcuméniques.

Le passé chrétien nous a légué trois documents contenant les dogmes en résumés enseignés par l'Église chrétienne de toujours depuis le Christ et la Pentecôte :

- 1) Le Credo ou Symbole des apôtres
- 2) Le Symbole de Nicée
- 3) Le Symbole dit d'Athanase

Nos grands dogmaticiens mondialement connus furent :

On considère qu'**Origène d'Alexandrie (185-254)** est le père de la dogmatique. Son ouvrage principal est « Peri archon » : « Des commencements » (préexistence des âmes, terre-pénitencier, Jésus Logos divin envoyé pour sauver les hommes qui expient sur la terre leur péché, rétablissement final).

Augustin, évêque d'Hippone (5^e siècle), est l'auteur des Confessions, de la Cité de Dieu et d'écrits antihérétiques. Connu par son opposition à Pélage, il introduit dans la dogmatique, avec la même force que Paul, la centralité de la grâce.

Le grand écrivain du Catholicisme est **Thomas d'Aquin**, moine dominicain (1226-1274). Ses ouvrages capitaux sont les célèbres Sommes, dans lesquelles il expose les dogmes du catholicisme.

Jean Calvin (1509-1564) a exposé avec une maîtrise incomparable les dogmes du christianisme réformé dans son chef-d'œuvre, l'Institution de la religion chrétienne (1536, plusieurs éditions et remaniements jusqu'à sa mort), dédié au roi de France, François 1^{er}, pour essayer de le persuader que les réformés étaient de véritables croyants et non des révoltés.

Voici le plan de son ouvrage :

Dieu Créateur et souverain Gouverneur du monde

Dieu Rédempteur en Jésus-Christ

Dieu nous faisant participer par le Saint-Esprit à la grâce qui est en Jésus-Christ

Les moyens de grâce (l'Eglise et les sacrements)

La source de la dogmatique

Pour le Catholicisme, la Bible et la tradition (apport de l'Eglise à travers les siècles) sont les deux sources de la dogmatique, mais l'Eglise Romaine fut très inventif. Voici la liste :

Tout ce que l'Eglise Catholique Romaine nous enseigne au point de vue dogme ou tradition, n'est pas toujours d'inspiration divine ! La Papauté, seule, ou aidé par le pouvoir temporel, imposa « ses idées » aux ecclésiastiques et aux fidèles, totalement non-biblique.

En 120 furent introduites par l'Eglise Romaine : les pénitences.

En 200 fut créé le sacerdoce par l'institution de l'ordination.

En 220 La papauté crée les moyens de grâce afin d'obtenir la salut : les indulgences.

En 325 Le Concile de Nicée admet le dogme de la 'sainte Trinité' qui est intronisé par le Concile de Constantinople.

En 364 fut intronisé « le Dimanche », déjà fêté par l'Empereur Constantin.

En 378 Gratien, empereur de l'Empire romain d'occident à partir de 375. Il interdit le culte païen à Rome et interdit de porter l'insigne de 'Pontifex Maximus'. Damas, évêque chrétien, reprend pour lui le titre (en l'an 378).

En 381 Le Concile Œcuménique de Constantinople se réunit pour définir la « Trinité ». Nectaire fut nommé Patriarche de Constantinople et on déclara qu'il occuperait le second rang après Rome.

En 397 fut autorisé le culte des reliques.

En 431 Marie fut reconnue Mère de Dieu.

En 440 Léon 1er devient Pape à Rome. Il fut le premier à se considérer : le Vicaire du Christ », en créant une nouvelle théocratie et décide de porter à la place d'un diadème, une tiare, symbole de la souveraineté universelle.

En 449 En cette année seulement fut reconnue l'autorité des Papes, comme supérieure à celle des évêques.

En 476 Félix III excommunie le Patriarche de Constantinople. La crise entre les églises d'orient et d'occident s'aggrava !

En 595 Grégoire le Grand introduit dans l'Eglise Catholique, une nouvelle doctrine : le purgatoire.

En 600 fut autorisé l'encens.

En 815 L'invocation de Marie et des Saints est élevée au rang de coutume ecclésiastique.

En 726 l'empereur Léon III de Constantinople, interdit le culte des images et ordonne qu'elles soient détruites. La guerre des iconoclastes. Grégoire II de Rome l'excommunie.

En 800 Le Pape en couronnant Charlemagne, Roi des Francs, comme Empereur du « Saint Empire Romain », non seulement se place au-dessus des souverains mais s'immisce dans la politique. Il ne tient pas compte de l'existence de l'impératrice, Irène, qui régnait sur Constantinople.

En 855 Quant à la papesse Jeanne (Jean l'Anglais), qui suivit la mort de Léon IV, aucun pape ou ecclésiastique n'avait mis en doute son existence. Jean Huss l'évoque au Concile de Constance en 1415 : personne ne protesta. Tous les évêques présents croyaient à son existence. C'est le pape Pie II (1458-1464) qui contesta le premier l'existence de la papesse Jeanne. (Vrai ou fiction !)

En 1000 L'eau bénite fait son apparition.

En 1054 Le Pape Léon IX tente d'assujettir l'Eglise Orientale à Rome. Il excommunia le Patriarche Michel Cerulaire de Constantinople. On croit que cet insuccès fut la principale cause des croisades prêchées soi-disant contre les païens et aussi du grand schisme.

En 1074 fut décidé le célibat des prêtres.

En 1200 Le sacrement de l'extrême onction.

En 1220 fut introduit le culte de l'hostie.

En 1311 Il est décidé que la tiare « couronne des papes » sera sans épines mais richement parée d'or et de brillants.

En 1349 Les indulgences commencent à être appliquées facilement : Sobald des geld in der Kasse klingt, die Seele in den Himmel springt (Une fois que l'argent dans la caisse retentit, l'âme passe dans le ciel.)

En 1545 Il fut décrété que les traditions de l'Eglise Catholique auront la même valeur que les Saintes Écritures.

En 1549 fut institué la fête des morts par le Concile de Trente.

En 1854 La thèse Catholique de « l'Immaculée Conception » devient un dogme.

En 1870 L'infaillibilité pontificale devient aussi un dogme.

En 1950 La papauté crée le dogme de l'Assomption, le 15 août ou le dimanche le plus proche.

Depuis 1950 et 2022, rien n'est fini, ils continuent sans pour autant être écouté, ou fortement dégoûté.

Pour le **protestantisme libéral**, c'est la Bible étudiée à la lumière de la science et de la conscience religieuse.

Pour les **réformés évangéliques**, la Bible seule constitue le fondement de la dogmatique.

Finalement, l'utilité de la dogmatique

- 1) La dogmatique donne une base solide à notre foi chrétienne.
- 2) Elle est indispensable pour enseigner les vérités bibliques.
- 3) Elle permet de combattre l'erreur avec plus d'efficacité.

Voici, donc, toute la liste des « Fundamentals » que nous traduisons en français pour vous, l'éditeur connaît depuis 1968, lorsqu'il étudia la théologie à l'Institut Biblique de Bruxelles.

Voici les thèmes des Fundamentals en Anglo-Saxon (divers auteurs):

Voir Tome I (avec noms et spécifications des auteurs)

The History of the Higher Criticism

The Mosaic Authorship of the Pentateuch

The Fallacies of the Higher Criticism

The Bible and Modern Criticism

Holy Scripture and Modern Negations

Christ and Criticism

Old Testament Criticism and New Testament Christianity

The Tabernacle in the Wilderness: Did it Exist?

The Internal Evidence of the Fourth Gospel

The Testimony of Christ to the Old Testament

The Early Narratives of Genesis

One Isaiah

The Book of Daniel

The Doctrinal Value of the First Chapters of Genesis

Three Peculiarities of the Pentateuch Which Are Incompatible with the Graf Wellhausen Theories of Its Composition

The Testimony of the Monuments to the Truth of the Scriptures

The Recent Testimony of Archaeology to the Scriptures

Science and Christian Faith

My Personal Experience with the Higher Criticism

The Inspiration of the Bible--Definition, Extent and Proof

Inspiration

The Moral Glory of Jesus Christ a Proof of Inspiration

The Testimony of the Scriptures to Themselves

The Testimony of the Organic Unity of the Bible to its Inspiration

Fulfilled Prophecy a Potent Argument for the Bible

Life in the Word

A partir du Tome IV

Is There a God? (Aussi dans Tome III) By Thomas Whitelaw, M. A., D. D., Kilmarnock, Scotland.

God in Christ the Only Revelation of the Fatherhood of God. By Robert E. Speer

The Deity of Christ. By Professor Benjamin B. Warfield, D. D., LL. D., Princeton Theological Seminary

The Virgin Birth of Christ. By Professor James Orr, D. D., United Free Church College, Glasgow, Scotland

The God-Man. By the Late John Stock

The Person and Work of Jesus Christ. From "Some Recent Phases of German Theology". By John L. Nuelsen, D. D., Methodist Episcopal Church, Omaha, Nebraska.

The Certainty and Importance of the Physical Resurrection of Jesus Christ from the Dead. By Rev. R. A. Torrey, D.D.

The Personality and Deity of the Holy Spirit. By Rev. R. A. Torrey, D.D.

The Holy Spirit and the Sons of God. By Rev. W. J. Erdman, D. D., Germantown, Pennsylvania

Observations on the Conversion and Apostleship of Paul. By Lord Lyttelton.

Analyzed and Condensed by J. L. Campbell, D. D., Cambridge, Mass.

Christianity Is No Fable. By Rev. Thomas Whitelaw, M. A., D. D., Kilmarnock, Scotland.

The Biblical Conception of Sin. By Thomas Whitelaw, M. A., D. D., Kilmarnock, Ayrshire, Scotland.

Paul's Testimony to the Doctrine of Sin. By Professor Charles B. Williams, B. D., PH.D., Southwestern Baptist Theological Seminary, Fort Worth, Texas.

Sin and Judgment to Come. By Sir Robert Anderson, K. C. B., L.L. D., London, England.

What Christ Teaches Concerning Future Retribution. By Rev. William C. Procter, F. PH., Croydon, England

The Atonement. By Professor Franklin Johnson, D. D., LL. D., Author of "Old-Testament Quotations In The New Testament," Etc., Chicago,

At-One-Ment By Propitiation. By Dyson Hague, Vicar of the Church of the Epiphany, Toronto, Canada; Professor of Liturgics, Wycliffe College, Toronto; Canon of St. Paul's Cathedral, London, Ontario, 1908-1912.

The Grace of God. By C. I. Scofield, D. D., Editor of the "Scofield Reference Bible".

Salvation By Grace. By Rev. Thomas Spurgeon, London, England

The Nature of Regeneration. By Thomas Boston (1676-1732).

Regeneration--Conversion—Reformation. By Rev. George W. Lasher, D. D., LL. D., Author of "Theology for Plain People", Cincinnati, Ohio.

Justification by Faith. By H. C. G. Moule, D. D., Bishop of Durham, England.

The Doctrines That Must Be Emphasized in Successful Evangelism. By Evangelist L. W. Munhall, M. A., D. D., Germantown, Philadelphia, Pennsylvania.

Preach the Word. By the Late Howard Crosby.

Pastoral and Personal Evangelism, or Winning Men to Christ One by One. By Rev. John Timothy Stone, D. D., Chicago, Illinois, Ex-Moderator General Assembly Presbyterian Church, U.S.A.

The Sunday School's True Evangelism. By Charles Gallaudet Trumbull, Editor of "The Sunday School Times," Philadelphia, Pennsylvania.

The Place of Prayer in Evangelism. By Rev. R. A. Torrey, D. D., Dean of the Bible Institute of Los Angeles, Los Angeles, California.

Foreign Missions Or World-Wide Evangelism. By Robert E. Speer, Secretary Board of Foreign Missions of the Presbyterian Church, U. S. A., New York City.

A Message from Missions to the Modern Ministry. By Rev. Charles A. Bowen, A. M., PH.D., Olympia, Washington.

What Missionary Motives Should Prevail? By Rev. Henry W. Frost, Director for North America of the China Inland Mission, Germantown, Philadelphia, Pennsylvania.

Consecration (Exodus 28:40-43). By Rev. Henry W. Frost, Director for North America of the China Inland Mission, Germantown, Philadelphia, Pennsylvania.

Is Romanism Christianity? By T. W. Medhurst, Glasgow, Scotland.

Rome, The Antagonist of the Nation. By Rev. J. M. Foster, Boston, Massachusetts.

The True Church. By the Late Bishop Ryle.

The Testimony of Foreign Missions to the Superintending Providence of God. By the Late Arthur T. Pierson

The Purposes of the Incarnation. By Rev. G. Campbell Morgan, D. D., Pastor of Westminster Chapel, London, England.

Tributes to Christ and the Bible by Intelligent Men Who Were Not Known as Active Christians. Anonymous.

Modern Philosophy. By Philip Mauro, Counselor-At-Law, New York City.

The Knowledge of God. By David James Burrell, D.D., LL. D., Minister of The Marble Collegiate Church, New York City.

The Wisdom of this World. By Rev. A. W. Pitzer, D. D., LL. D., Salem, Virginia.

The Science of Conversion. By Rev. H. M. Sydenstricker, Ph.D., West Point, Mississippi

The Decadence of Darwinism. By Rev. Henry H. Beach, Grand Junction, Colorado

The Passing of Evolution. By Professor George Frederick Wright, D.D., LL. D.,

Oberlin College, Oberlin, Ohio

Evolutionism in the Pulpit. By an Occupant of the Pew.

The Church and Socialism. By Professor Charles R. Erdman, D. D., Princeton Theological Seminary, Princeton, New Jersey.

Millennial Dawn: A Counterfeit of Christianity. [[*Now Known as Jehovah's Witnesses or Watchtower Bible & Tract Society]] By Professor William G. Moorehead, D. D., United Presbyterian Theological Seminary, Xenia, Ohio.

Mormonism: Its Origin, Characteristics, and Doctrines. By Rev. R. G. McNiece, D. D., for Twenty Years Prior to 1897, Pastor of First Presbyterian Church, Salt Lake City, Utah.

Eddyism, Commonly Called "Christian Science". By Rev. Maurice E. Wilson, D. D., Dayton, Ohio.

Modern Spiritualism Briefly Tested by Scripture (condensed for this publication). By Algernon J. Pollock, Weston-Super-Mare, England.

Satan and His Kingdom. By Mrs. Jessie Penn-Lewis, Leicester, England.

Why Save the Lord's Day? By Rev. Daniel Hoffman Martin, D. D., Glens Falls, New York.

The Apologetic Value of Paul's Epistles. By Rev. E. J. Stobo, Jr., B.A., S.T.D., Smith's Falls, Ontario, Canada.

Divine Efficacy of Prayer. By Rev. Arthur T. Pierson, D.D.

The Proof of the Living God as Found in the Prayer Life of George Muller, of Bristol. By Rev. Arthur T. Pierson, D.D.

Our Lord's Teachings about Money. By Rev. Arthur T. Pierson, D.D.

The Scriptures. By Rev. A. C. Dixon, D. D., Pastor of the Metropolitan Tabernacle Church, London, England.

What the Bible Contains for the Believer. By Rev. George F. Pentecost, D. D., Darien, Connecticut.

The Hope of the Church. By Rev. John McNicol, B.A., B.D., Principal of the Toronto Bible Training School.

The Coming of Christ. By Professor Charles R. Erdman, D. D., Princeton Theological Seminary, Princeton, New Jersey.

The Testimony of Christian Experience. By President E. Y. Mullins, D.D., L.L.D., Louisville, Kentucky, U.S.A.

A Personal Testimony. By Howard A. Kelly, M. D.

A Personal Testimony. By Rev. H. W. Webb-Peploe, M.A., Vicar of St. Paul's, Onslow Square, London, and Prebendary of St. Paul's Cathedral.

The Personal Testimony. Of Charles T. Studd.

A Personal Testimony. By Philip Mauro, Attorney-At-Law, New York City



Acquérir les vertus chrétiennes : un appel à suivre le Christ

Y-a-t 'il un Dieu

Qu'il y ait ou non une intelligence personnelle suprême, infinie et éternelle, omnipotente, omnisciente et omniprésente, le Créateur, défenseur et souverain de l'univers, immanent à toutes choses et pourtant les transcendant, gracieux et miséricordieux, le Père et Rédempteur de l'humanité, est sûrement le problème le plus profond qui puisse agiter l'esprit humain. Se trouvant à la base de toutes les croyances religieuses de l'homme - quant à la responsabilité et au devoir, au péché et au salut, à l'immortalité et à la béatitude future, quant à la possibilité d'une révélation, d'une incarnation, d'une résurrection, quant à la valeur de la prière, la crédibilité du miracle, la réalité de la providence — à la réponse qui lui est donnée sont liés non seulement le bonheur temporel et éternel de

l'individu, mais aussi le bien-être et le progrès de la race. Néanmoins, lui ont été renvoyées les réponses les plus variées.

L'athée, par exemple, affirme qu'il n'y a pas de Dieu. L'agnostique professe qu'il ne peut pas dire s'il y a un Dieu ou non. Le Matérialiste se vante qu'il n'a pas besoin d'un Dieu, qu'il peut diriger l'univers sans lui. Le fou (de la Bible) souhaite qu'il n'y ait pas de Dieu [Psaume 14: 1]. Le chrétien répond qu'il ne peut pas se passer d'un Dieu.

1. La Réponse de l'athée

"Il n'y a pas de Dieu"

De nos jours, il ne suffira guère de passer à côté de cette négation audacieuse et confiante en disant simplement que l'athée théoricien est un spécimen tout à fait exceptionnel de l'humanité, et que son énoncé audacieux est autant le résultat de l'ignorance que de l'impiété. Quand on rencontre dans le "Hibbert Journal" de la plume de son rédacteur en chef une déclaration telle que celle-ci : "La société regorge de personnes sérieuses et instruites qui ont perdu la foi en un Dieu personnel vivant, et voient leurs semblables et s'imaginent disparaître de la vie entièrement sans espoir », et lorsque Blatchford dans le « Clarion » anglais écrit : « Il n'y a pas de Père céleste qui veille tendrement sur nous, ses créatures, il est l'ombre sans fondement d'un rêve mélancolique », il devient évident que l'athéisme théorique n'est pas éteint, même dans les milieux cultivés, et que certaines observations à son sujet peuvent encore être nécessaires. Soit ces observations les suivantes :

1. Croire qu'il n'y a pas de Dieu n'équivaut pas à une démonstration qu'il n'y a pas de Dieu. Il est vrai que la croyance que Dieu est ne prouve pas non plus la vérité de la proposition, sauf à l'individu dans le cœur duquel cette croyance a été éveillée par l'Esprit divin. Pour un autre que lui, il est dépourvu de poids en tant qu'argument à l'appui de la position théiste. En même temps, il est important, tout en concédant cela, de souligner le fait que l'incrédulité en l'existence d'un Être Divin n'équivaut pas à une démonstration qu'il n'y a pas de Dieu.

2. Une telle démonstration est, par la nature de l'affaire, impossible. Ici encore, il peut être vrai, car Kant soutient que la raison ne peut pas démontrer (c'est-à-dire par la logique) l'existence de Dieu ; mais il est également vrai, comme l'admet le même philosophe, que la raison peut tout aussi peu réfuter l'existence de Dieu. Il a été bien observé par feu le professeur Calderwood de l'Université d'Edimbourg que "l'existence divine est une vérité si évidente qu'elle n'a pas besoin de preuve,

car c'est une vérité si élevée qu'elle n'en admet aucune". Mais la situation est modifiée lorsqu'il s'agit d'un déni positif de cette existence. L'idée de Dieu une fois formée dans l'esprit, que ce soit sous forme d'intuition ou de déduction, ne peut être écartée sans une preuve convaincante qu'elle est illusoire et irréaliste. Et de telles preuves ne peuvent être produites. Comme le Dr Chalmers l'a observé il y a longtemps, avant de pouvoir affirmer positivement qu'il n'y a pas de Dieu, il faut s'arroger la sagesse et l'ubiquité de Dieu. Il doit explorer tout le circuit de l'univers pour être sûr qu'aucun Dieu n'y est. Il a dû interroger toutes les générations de l'humanité et toutes les hiérarchies du ciel pour être certain qu'ils n'avaient jamais entendu parler d'un Dieu.

En bref, comme le dit Chalmers, "Pour que l'homme ne connaisse pas Dieu, il n'a qu'à sombrer sous le niveau de notre nature commune. Mais pour nier Dieu, il doit être Dieu lui-même."

3. Le déni de l'existence divine n'est pas justifié par l'incapacité de discerner les traces de la présence de Dieu dans l'univers. Le professeur Huxley, qui s'est un jour décrit dans une lettre à Charles Kingsley comme "exactement ce que le monde chrétien appelait et, pour autant qu'il pouvait en juger, était justifié de l'appeler, un athée et un infidèle", semblait penser que c'était le cas. "Je ne peux pas voir", a-t-il écrit, "une ombre ou un titre de preuve que le Grand Inconnu sous-jacent aux phénomènes de l'univers se tient à nous dans la relation d'un Père, nous aime et prend soin de nous comme l'affirme le christianisme." Blatchford affirme également avec la même emphase : "Je ne peux pas croire que Dieu soit un Dieu personnel qui s'immisce dans les affaires humaines. Je ne peux voir dans la science, ou dans l'expérience, ou dans l'histoire, aucun signe d'un tel Dieu ou d'une telle intervention." Ni l'un ni l'autre de ces écrivains, cependant, on peut présumer, serait à la réflexion l'avance de leur incapacité à percevoir les empreintes ou entendre les voix du Créateur comme preuve qu'aucun Créateur n'existe, pas plus qu'un aveugle ne prétendrait qu'il n'y avait pas de soleil parce qu'il ne pouvait pas le voir, ou qu'un sourd prétendrait qu'il n'y avait pas de son parce qu'il ne l'avait jamais entendu. L'incapacité de Huxley et de Blatchford à voir ou à entendre Dieu peut, et sert sans aucun doute, d'explication de leur croyance athée, mais assurément ce n'est pas une justification de la même chose, puisqu'un raisonneur plus profond que l'un ou l'autre a dit : Les choses invisibles de Dieu depuis la création du monde sont clairement vus, étant perçus à travers les choses qui sont faites, même Sa puissance et sa divinité éternelles ; de sorte qu'ils [qui ne croient pas] sont sans excuse [Romains 1:20].

4. La majorité de l'humanité, non seulement dans les pays chrétiens, mais aussi dans les pays païens, depuis le début du monde, a cru en l'existence d'un Être suprême. Ils peuvent souvent, comme le dit Paul, « changer la gloire du Dieu incorruptible en une image semblable à l'homme corruptible, aux oiseaux, aux quadrupèdes et aux reptiles » [Romains 1:23] ; mais profondément ancrée dans leurs natures, si avilies qu'elles fussent par le péché, se trouvait la conception d'une Puissance surhumaine à laquelle ils devaient allégeance et dont la faveur était indispensable à leur bonheur. C'était un dicton de Plutarque qu'en son temps un homme pouvait parcourir le monde sans trouver une ville sans temples ni dieux ; de nos jours, des cas isolés ont été cités de tribus - les insulaires Andaman par Sir John Lubbock, et les Fuegians, par l'amiral Fitzroy - qui n'ont montré aucun signe qu'ils possédaient une connaissance de Dieu ou de la religion. Mais on peut au moins se demander si les enquêteurs sur le témoignage desquels de tels cas sont avancés n'ont pas manqué de découvrir des traces de ce qu'ils cherchaient, soit par manque de familiarité avec la langue des indigènes, soit en partant du présupposé que les conceptions religieuses des indigènes doivent être également exaltées avec les leurs. En tout cas, sur le principe que les exceptions confirment la règle, on peut poser comme incontestable que la grande majorité de l'humanité a possédé une certaine idée d'un Être Suprême ; de sorte que si la véracité ou la fausseté de la proposition « Il n'y a pas de Dieu » doit être déterminée par le décompte des voix, la question est réglée par la négative, c'est-à-dire contre la croyance de l'athée.

2. La Confession de l'agnostique

"Je ne peux pas dire s'il y a un Dieu ou pas"

Sans affirmer dogmatiquement qu'il n'y a pas de Dieu, l'agnostique insinue pratiquement que s'il y a un Dieu ou non, personne ne peut le dire et cela n'a pas beaucoup d'importance - que l'homme avec ses plus hautes puissances de pensée et de raison et avec ses meilleurs appareils de recherche, ne peut pas parler avec Dieu ou obtenir des informations fiables à son sujet, ne peut que construire une image imaginaire, comme un homme exagéré ou trop grand, et appeler cela Dieu - en d'autres termes, ne peut créer un Dieu qu'à son image et à sa propre image. ressemblance sans être sûr qu'une réalité correspondante se cache derrière elle, ou même s'il y en a une, si cette réalité peut être dite être à la mesure d'un Être Divin ou avoir le droit d'être désignée Dieu. L'agnostique ne nie pas que derrière les phénomènes de l'univers il puisse y avoir un Pouvoir, mais qu'il y en ait ou non, et s'il y en a, que ce Pouvoir soit une Force ou une Personne, font partie des choses inconnues et inconnaissables, de sorte que pratiquement, Dieu étant en dehors et au-delà de la sphère de la connaissance de l'homme, il ne peut jamais

être important qu'il y ait un Dieu ou non - cela ne peut jamais être qu'un sujet de spéculation curieuse, comme celle qui occupe le temps libre de certains astronomes, qu'il y ait ou non des habitants sur la planète Mars.

Ainsi exposé, le credo de l'agnostique prête à de sérieuses objections.

1. Il ignore entièrement le facteur spirituel dans la nature de l'homme, soit en niant complètement l'existence de l'âme, soit en la considérant comme une simple fonction du corps ; ou, s'il le considère comme une entité distincte du corps, et utilise ses facultés pour appréhender et raisonner sur les objets extérieurs, tout en niant sa capacité à discerner les réalités spirituelles. Quelle que soit l'alternative, elle est contredite à la fois par les Écritures et par l'expérience. De la Genèse à l'Apocalypse, la Bible part de l'hypothèse que l'homme est plus de "six pieds d'argile", "curieusement sculpté et merveilleusement articulé", qu'"il y a un esprit dans l'homme", et que cet esprit a le pouvoir non seulement d'appréhender des choses invisibles, mais entrer en contact avec Dieu et être touché par Lui, ou, selon l'expression de l'Écriture, voir et connaître Dieu et être vu et connu par Lui. On ne peut pas non plus nier que l'homme est conscient d'être plus que de la matière animée et d'avoir le pouvoir d'appréhender plus que ce qui est à la portée de ses sens, car il peut entretenir des idées et chérir des sentiments qui n'ont au moins aucun lien direct avec lui. les sens, et peut engendrer des pensées, des émotions et des volitions qui n'ont pas été excitées par des objets extérieurs. Et quant à la connaissance de Dieu, l'expérience chrétienne atteste la vérité de l'Écriture lorsqu'elle dit que cette connaissance n'est pas une figure de style ou une illusion de l'esprit, mais une réalité sobre. Il est aussi certain que le langage peut le rendre qu'Abraham et Jacob, Moïse et Josué, Samuel et David, Isaïe et Jérémie, n'avaient aucun doute qu'ils connaissaient Dieu et qu'ils étaient connus de Lui ; et il existe aujourd'hui des multitudes de chrétiens qu'il ne serait pas facile de convaincre qu'ils ne pouvaient pas et ne connaissaient pas Dieu, quoique non par l'intermédiaire des sens ou même de la raison pure.
2. Il tient pour acquis que les choses ne peuvent être suffisamment connues que si elles sont pleinement connues. Cette proposition, cependant, ne peut être soutenue ni dans la science ni dans la philosophie, ni dans la vie ordinaire ni dans l'expérience religieuse. La science sait qu'il existe des choses telles que la vie (végétale et animale) et la force (l'électricité et le magnétisme par exemple), mais avoue son ignorance de

ce que sont la vie et la force quant à leur essence - tout ce qu'on en comprend étant leurs propriétés et leurs effets . La philosophie peut exposer les lois de la pensée, mais elle est déconcertée pour percer le secret de la pensée elle-même, comment elle est excitée dans l'âme par des mouvements nerveux causés par des impressions extérieures, et comment elle peut s'exprimer en provoquant des contre-mouvements dans le corps. Dans la vie ordinaire, les êtres humains se connaissent adéquatement à toutes fins pratiques tout en étant conscients qu'il y a en chacun des profondeurs que l'autre ne peut pas sonder, chacun étant séparé de l'autre par ce que le professeur Dods appelle "les limites de la personnalité". Le cas n'est pas différent non plus dans l'expérience religieuse. Le chrétien, comme Paul, peut n'avoir aucune difficulté à dire : « Christ vit en moi », mais il ne peut pas s'expliquer à lui-même ou aux autres comment. Par conséquent, l'inférence doit être rejetée selon laquelle, parce que l'esprit fini ne peut pas comprendre pleinement l'infini, il ne peut donc pas du tout connaître l'infini et doit rester à jamais incertain s'il existe un Dieu ou non. Les Écritures, notons-le bien, ne disent pas qu'un esprit fini peut pleinement découvrir Dieu ; mais il est dit que les hommes peuvent connaître Dieu d'après les choses qu'il a faites, et plus particulièrement d'après l'image de lui-même qui a été fournie en Jésus-Christ, de sorte que s'ils ne le connaissent pas, ils sont sans excuse.

3. Il sape pratiquement les fondements de la morale. Car si l'on ne peut pas dire s'il y a un Dieu ou non, comment peut-on être sûr qu'il existe une morale ? Les distinctions entre le bien et le mal que l'on fait dans la réglementation de sa conduite peuvent être totalement sans fondement. Il est vrai qu'une lutte peut être menée pour les maintenir en place par souci prudentiel de sécurité future, par désir d'être du côté des vainqueurs au cas où il y aurait un Dieu. Mais il est douteux que l'impératif « devrait » résonnerait longtemps dans l'âme, si l'on arrivait une fois à la conclusion que personne ne pourrait dire si derrière les phénomènes de la nature ou de la conscience il y avait un Dieu ou non. La morale pas plus que la religion ne peut reposer sur des incertitudes.

3. La vanter du matérialiste

"Je n'ai pas besoin d'un dieu; je peux gérer l'univers sans un"

Accordez-lui seulement de commencer par un océan d'atomes et une force pour les mettre en mouvement et il vous expliquera aussitôt le mystère de la création. Si nous avons ce qu'il appelle une imagination scientifique, il

nous laissera voir tout le processus, les molécules ou les atomes tournant et tourbillonnant, dansant et sautillant, combinant et divisant, avançant et reculant, choisissant des partenaires et formant des groupes, se resserrant dans leurs rangs. et les ouvrant à nouveau, accumulant des masses remplissant l'espace, devenant de plus en plus chaudes à mesure qu'elles roulent dans l'espace, tourbillonnant de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'elles gonflent et éclatent, après quoi elles se brisent en fragments et se refroidissent en un ensemble complet. système planétaire.

En nous invitant à éclairer ce globe, le matérialiste nous montrera comment, au cours de longs siècles, s'élevant jusqu'à des millions d'années, les diverses roches qui forment la croûte terrestre se sont déposées. Non, si nous plongeons avec lui au fond de l'océan, il indiquera le premier grain de matière morte qui a surgi dans la vie, le protoplasme, bien qu'il ne puisse pas dire quand ni comment. Après nous avoir surpris, il nous conduira dans le Grand Escalier de la Nature avec ses 26 ou 27 marches, et nous dira comment sur cette marche le légume est devenu un animal, et comment après plusieurs autres marches l'animal est devenu un homme, et ainsi se déroulera tout le drame évolutif.

Concernant cette théorie de l'univers, cependant, il est pertinent de faire ces remarques :

1. Prise à sa juste valeur, avec l'admission sans réserve des faits scientifiques allégués sur lesquels elle se fonde, elle n'est au mieux qu'une inférence ou une hypothèse de travail, qui peut être vraie ou non et qui ne peut certainement pas prétendre être incontestable.

2. Loin d'être universellement acceptée, elle a été répudiée par des scientifiques de la plus haute réputation. "La théorie de Kant-Laplace de l'origine du système solaire par les masses tourbillonnantes de matière nébuleuse, jusqu'à ce que les anneaux s'envolent et soient revenus dans les mondes que nous voyons", dit un écrivain allemand, "ne peut plus être défendu par aucun scientifique" (Neue Kirchliche Zeitschrift, 1905; p. 957). La tentative d'expliquer de cette manière l'origine de l'univers, dit Merz, peut être décrit comme "appartenant au roman de la science" (European Thought in the 19th Cent., p. 285). En effet, Laplace lui-même l'a avancé "avec une grande réserve, et seulement comme une suggestion probable" (ibid., p. 285) En ce qui concerne la dérivation de l'homme des animaux inférieurs, il suffit de rappeler que feu le professeur Virchow soutenait que "nous ne pouvons pas désigner comme une révélation de la science, que l'homme descende du singe ou de tout autre animal" (Nature, 8 décembre

1877) ; que le professeur Paulsen, parlant de Haeckel, dit "qu'il appartient déjà à une génération morte", et appelle sa théorie de l'évolution matérialiste "un exemple d'une frivolité incroyable dans le traitement de problèmes graves". (voir Princeton Review, octobre 1906, p. 443), que le professeur von E. Pfenningsdorf déclare "l'expl matérialiste l'organisation du monde comme insoutenable" (voir Theologische Rundschau, 1905, p. 85); que Fleischman dans son livre, « Die Desendenz Theorie », nie complètement l'évolution ; que le Dr Rudolph Otto admet que « le darwinisme populaire (Darwinismes vulgaires) », par lequel il veut dire « que l'homme descend réellement des singes », est « théoriquement sans valeur » (Naturalism and Religion, p. 94) ; et que le professeur Pettigrew de l'Université St. Andrew's écrit : "Il n'y a, me semble-t-il, aucune preuve que l'homme descende directement du singe, et indirectement du mollusque ou de la monade" (Design in Nature, Vol. III, p. 1324).

3. Concédant tout ce que les évolutionnistes exigent, que le cosmos actuel s'est développé à partir de la matière et de la force, la question reste de savoir si cela exclut ou rend inutile l'intervention de Dieu comme moteur principal dans le processus. Si c'est le cas, on aimerait savoir d'où viennent la matière et la force. Car les atomes ou molécules, autrefois supposés ultimes et indivisibles, ont maintenant été prouvés par la science comme étant manufacturés et capables d'être analysés en myriades d'électrons ; et il est à peine supposable qu'ils se soient fabriqués eux-mêmes. De plus, on voudrait savoir comment ces atomes ou électrons en sont venus à s'attirer et à se repousser et à former des combinaisons, s'il n'y avait derrière eux ni cause originelle ni but devant eux ? Si même la matière est interprétée comme une forme d'énergie, ou de force, la difficulté n'est pas levée, puisque la force, dans sa dernière analyse, est le résultat de la volonté et la volonté implique l'intelligence ou la personnalité consciente.

Il est impossible d'échapper à cette conclusion, sauf en supposant que la matière et la force existaient de toute éternité ; auquel cas ils doivent avoir contenu en eux-mêmes les germes de la vie et de l'intelligence - en d'autres termes doivent eux-mêmes avoir été Dieu en posse, sinon en esse, [en potentiel, sinon en actualité - NDLR] en puissance sinon en réalité. Mais contre cette hypothèse panthéiste doit toujours se trouver la difficulté d'expliquer comment ou pourquoi le Dieu qui était latent dans la matière ou la force a mis si longtemps à arriver à la conscience dans l'homme, et comment avant l'apparition de l'homme, le Dieu latent étant inconscient aurait pu diriger l'évolution. processus qui a façonné le cosmos. Tant que ces questions n'auront pas reçu de réponse satisfaisante, il ne sera pas possible d'accepter la solution matérialiste de l'Univers.

4. Le désir du fou:

"J'AIMERAIS QU'IL N'Y A PAS DE DIEU"

Il suffit de donner quelques mots à cette réplique, car le fou ne dit pas dans son intellect, mais seulement dans son cœur, il n'y a pas de Dieu. Dans son cas le souhait est père de la pensée. Secrètement persuadé dans son esprit qu'il y a un Dieu, il aurait préféré qu'il n'y en ait pas. Cela lui irait mieux. Mais le fait qu'il ne puisse avancer jusqu'à une négation catégorique de l'Existence divine est un témoignage indirect de la conviction innée que possède le cœur humain, qu'il existe un Dieu en qui l'homme vit, se meut et a son être. [Actes 17:28].

5. La déclaration du chrétien

"Je ne peux pas me passer d'un Dieu, sans un Dieu, je ne peux ni rendre compte de l'univers qui m'entoure, ni expliquer Jésus-Christ au-dessus de moi, ni comprendre les expériences spirituelles en moi"

1. Sans Dieu, l'univers matériel autour du chrétien est et reste une énigme déconcertante.

Lorsqu'il arpente cette partie de l'univers qui s'offre à son regard, il voit des marques de sagesse, de puissance et de bonté qui suggèrent irrésistiblement l'idée d'un Dieu. Lorsqu'il regarde le firmament stellaire avec ses innombrables orbes, et considère leur disposition et leur ordre, leur équilibre et leur cercle, il soutient instinctivement que ces soleils et systèmes brillants doivent avoir été créés, arrangés et soutenus par un Esprit Divin. Lorsque, restreignant son attention à la terre sur laquelle il se tient, il note les indices de dessein ou d'adaptation des moyens à la fin qui sont partout visibles, comme en témoignent, par exemple, la constance des lois et des forces de la nature, l'infinie variété des formes de la nature, inanimées et animées, ainsi que dans leur émerveillement, et gradation complète non seulement dans leurs espèces mais aussi dans les moments de leur apparition, et dans le merveilleux ajustement des organes à l'environnement, il se sent contraint de raisonner que ces choses ne sont pas le résultat d'un hasard aveugle ou le résultat spontané de la matière, qui en soi, pour autant qu'il le sache, est impuissant, sans vie et inintelligent, mais ne peut être que l'œuvre d'un Esprit Créatif. Quand plus loin il réfléchit que dans tout le cycle de l'expérience humaine, on n'a jamais vu d'effets se produire sans causes ; que les dessins n'ont jamais été conçus ou élaborés sans concepteurs et artisans ; que la matière morte n'a jamais été connue pour surgir dans la vie soit spontanément, soit par l'application de moyens ; qu'on n'a jamais vu un genre de vie se transmuter spontanément ou se transmuter artificiellement en un autre, ni

un végétal en animal, ni un animal en homme ; et quand enfin, acceptant la direction de la science, il s'aperçoit que dans l'ascension ou l'évolution de la nature, la matière morte a été, après un intervalle, peut-être de millions d'années, suivie par la vie végétale, et celle-ci encore par l'existence animale, et celle-ci par l'homme précisément comme l'affirme l'Ecriture, il se sent une fois de plus enfermé dans la conclusion que le cosmos tout entier doit être la production de l'esprit, voire d'une Intelligence Suprême infiniment puissante, sage et bonne. Comme le psalmiste hébreu, il se sent poussé à dire : « Ô Seigneur ! comme tes œuvres sont multiples : tu les as toutes faites avec sagesse ! [Psaume 104:24].

Si le philosophe devait intervenir, que cet argument ne nécessite pas nécessairement une Intelligence Infinie mais seulement un artisan capable de construire un univers tel que le présent, la réponse est que si un tel artisan existait, il aurait lui-même besoin d'être expliqué, puisque les êtres qui sont finis doivent avoir commencé à être, et donc doivent avoir été causés.

En conséquence, cet artisan doit avoir été précédé par un autre plus grand que lui, et cela par un autre encore plus grand, et ainsi de suite à rebours pour toujours. C'est pourquoi Kant a soutenu que la raison pure ne pouvait pas démontrer l'existence de Dieu, mais seulement d'un démiurge compétent ou constructeur du monde. Mais ce raisonnement est fallacieux. L'esprit humain ne peut se reposer dans une succession infinie d'effets sans Cause Première, comme une chaîne qui ne dépend de rien. Kant lui-même semblait reconnaître le caractère insatisfaisant de sa logique, puisque, après avoir chassé Dieu de l'univers comme Créateur, il cherchait à Le réintégrer comme Gouverneur Suprême de la Morale.

Mais si la nature morale de l'homme ne peut être expliquée sans un Législateur Moral Suprême, sur quel principe peut-on raisonner que la nature intellectuelle de l'homme exige moins qu'une Intelligence Suprême ?

2. Sans Dieu, le chrétien ne peut s'expliquer la Personne de Jésus.

Laissant de côté ce que les évangiles rapportent de sa naissance virginale (bien que nous ne considérions pas les récits comme non historiques ou le fait enregistré comme incroyable), et fixant l'attention uniquement sur les quatre récits, le chrétien discerne une personnalité qui ne peut être expliquée sur principes ordinaires. Ce n'est pas simplement que Jésus a accompli des œuvres comme aucun autre homme n'en a fait, et a prononcé des paroles telles qu'elles ne sont jamais tombées des lèvres mortelles ; c'est qu'en plus Sa vie fut d'une incomparable bonté - d'une philanthropie infatigable, d'un amour qui se sacrifie, d'une humble humilité, d'une patience patiente et d'une pureté sans tache - telle

qu'on n'en avait jamais vu auparavant sur terre, et jamais depuis lors n'a été manifestée par aucun d'entre eux. Ses partisans. C'est que Jésus, étant une telle personnalité telle que décrite par ceux qui voyaient sa gloire comme étant celle d'un fils unique issu d'un Père, plein de grâce et de vérité, a mis en avant des prétentions et des revendications qui étaient tout à fait inappropriées dans les lèvres d'un simple homme, et bien plus un homme pécheur, se déclarant être la lumière du monde et le pain de vie : donnant qu'il avait le pouvoir de pardonner les péchés et de ressusciter les morts ; qu'il avait préexisté avant de venir sur terre et qu'il reviendrait à cet état préexistant lorsque son œuvre serait accomplie, laquelle était de mourir pour les péchés des hommes ; qu'il ressusciterait des morts et monterait au ciel, ce qu'il a fait en réalité; et affirmant qu'Il était le Fils de Dieu, l'égal du Père et le futur Juge de l'humanité. Le chrétien qui étudie cette image s'aperçoit que si elle appartient aux linéaments d'un homme, elle porte aussi la ressemblance d'un Dieu, et il raisonne que si cette image a été tirée de la vie (et comment aurait-elle pu être dessinée autrement ?) alors un Dieu doit avoir marché une fois sur cette terre en la personne de Jésus. Pour le chrétien, aucune autre conclusion n'est possible.

Certainement pas celle de la Nouvelle Théologie, qui fait de Jésus un homme pécheur, le distinguant du Christ, la figure dite idéale des croyances, et ne l'appelant divin qu'au sens où les autres hommes sont divins bien qu'à un degré moindre qu'Il est. Mais même la Nouvelle Théologie ne peut échapper à l'implication de sa propre croyance. Car si Jésus était le div

homme qui ait jamais vécu sur la terre, alors naturellement sa Parole devait avoir plus de poids que celle de n'importe quel autre, et il enseignait avec insistance non seulement qu'il y avait un Dieu personnel dont il était le Fils, mais que les hommes devaient prier : « Notre Père qui l'art dans les cieux" [Matthieu 6:9].

3. Sans Dieu, le chrétien ne peut pas comprendre les faits de sa propre conscience.

Prenons d'abord l'idée de Dieu dont il se trouve possédé en arrivant à l'âge de l'intelligence et de la responsabilité. Comment se fait-il que cette grande idée surgisse en lui s'il n'existe pas d'être tel que Dieu, c'est quelque chose qu'il ne peut pas comprendre. Dire qu'il l'a simplement hérité de ses parents ou absorbé par ses contemporains, ce n'est pas résoudre le problème, mais seulement le remettre de génération en génération. La question demeure : comment cette idée a-t-elle d'abord pris naissance dans l'âme ? Répondre qu'il est issu progressivement du totémisme et de l'animisme pratiqués par les races inférieures qui, poussées par des peurs superstitieuses, concevaient des objets

matériels habités par des fantômes ou des esprits, c'est également éluder le problème. Parce qu'à nouveau la question se pose : Comment ces races inférieures sont-elles arrivées à la conception des esprits comme distincts des corps ou des objets matériels en général ? Faut-il répondre que la vénération pour les ancêtres décédés a engendré la conception d'un Dieu, on doit en outre demander par quel processus de raisonnement ils ont été conduits de la conception d'autant de dieux qu'il y avait d'ancêtres décédés à celle d'une divinité suprême ou Seigneur de tous. . La seule explication satisfaisante de la conscience latente de Dieu dont l'homme à tous les âges et dans tous les pays s'est montré possédé, c'est qu'elle est une des intuitions de l'âme, une partie du mobilier intellectuel et moral avec lequel elle vient au monde. ; qu'au début cette idée ou intuition réside dans l'âme comme une semence qui s'épanouit graduellement à mesure que l'âme s'élève dans la pleine possession de ses pouvoirs et est sollicitée par la nature extérieure ; que si le péché n'était pas entré dans le monde, cette idée ou intuition se serait partout développée en pleine floraison, remplissant l'âme d'une conception claire et rayonnante de l'Être Divin, à l'image duquel elle a été faite ; mais que maintenant, en conséquence de l'influence destructrice du péché, cette idée ou intuition a été partout plus ou moins obscurcie et affaiblie et dans les nations païennes corrompue et avilie.

S'élevant alors à l'expérience proprement religieuse de la conversion, le chrétien rencontre toute une série ou un ensemble de phénomènes qui pour lui sont inexplicables, s'il n'y a pas de Dieu. Conscient d'un changement en partie intellectuel mais surtout moral et spirituel, un changement si complet qu'il équivaut à une révolution intérieure, ce que l'Écriture appelle une nouvelle naissance ou une nouvelle création, il ne peut le faire remonter à l'éducation ou au milieu, à la réflexion philosophique ou à la considérations prudentielles. La seule explication raisonnable qu'il puisse en fournir est qu'il a été saisi par une Puissance invisible mais surhumaine, de sorte qu'il se sent contraint de dire comme Paul : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis » [1 Corinthiens 15 :dix]. Et non seulement cela, mais à la suite de ce changement intérieur sur sa nature, il se rend compte qu'il se tient dans une nouvelle relation avec ce Pouvoir Suprême qui l'a vivifié et renouvelé, qu'il peut entrer et entre effectivement en communion personnelle avec Lui par Jésus. Christ, lui adressant des prières et recevant de lui des bienfaits et des bénédictions en réponse à ces prières.

Ces expériences dont le chrétien est conscient peuvent être caractérisées par le non-chrétien comme des illusions, mais pour le chrétien ce sont des réalités ; et étant des réalités, il lui est tout simplement impossible de croire que Dieu n'existe pas. Au contraire, ils lui inspirent la confiance que Dieu est, et qu'il est

le rémunérateur de ceux qui le cherchent avec diligence [Hébreux 11:6], et que de lui et par lui et pour lui sont toutes choses ; à qui soit la gloire pour toujours. Amen [Romains 11:36].

Dieu en Christ la seule révélation de la Paternité de Dieu

"Ils vous chasseront des synagogues. Oui, l'heure vient où quiconque vous tuera pensera qu'il offre un service à Dieu. Et ils feront ces choses, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi" (Jean 16 : 2-3).

Ces paroles nous suggèrent qu'il ne suffit pas qu'un homme croie en Dieu. Tout dépend du genre de dieu auquel il croit. C'est une comparaison assez frappante et surprenante au premier abord que Notre-Seigneur institue ici entre une simple croyance en Dieu et les conséquences morales éventuellement horribles, d'une part, et une connaissance de Dieu en Christ et de ses effets moraux sûrs, d'autre part. Et la leçon semble être l'insuffisance de toute foi religieuse qui ne reconnaît pas la révélation du Père en Jésus-Christ et qui ne connaît pas Jésus-Christ comme Dieu. Il nous est un peu difficile d'intégrer une si grande pensée comme celle-ci dans nos vies, et pourtant notre Seigneur l'exprime avec une clarté sans équivoque : d'une part, l'insuffisance morale d'une simple croyance en Dieu ; d'autre part, l'adéquation morale et spirituelle d'une reconnaissance de Dieu comme Père exposé dans le Christ comme Dieu.

Le théisme ne suffit pas

Dans le premier de ces deux versets, notre Seigneur rend le premier de ces deux points parfaitement clair. Il ne voyait aucune garantie adéquate de rectitude morale et de justice dans une simple foi théiste. Il a subi dans sa propre mort les fruits peut-être amers d'une simple foi théiste. Les hommes qui l'ont mis à mort étaient des croyants ardents en Dieu, et ils pensaient qu'ils faisaient une belle chose pour Dieu quand ils ont crucifié le Fils de Dieu. Et Il a dit à Ses disciples qu'un jour viendrait où des hommes consciencieux se mettraient au service de Dieu en les exécutant, et que ceux qui les mettraient à mort ne seraient pas des hommes mauvais, mais des hommes qui pensaient qu'en les tuant ils faisaient l'œuvre de Dieu. sera.

Nous voyons exactement la même grande erreur de nos jours. Ce n'est pas une protection suffisante pour un homme de croire en un seul Dieu. Il n'y a pas de monothéistes plus rigides dans le monde que les mahométans, et certains nous disent qu'en Inde les conditions morales des mahométans sont encore pires que

les conditions morales des hindous polythéistes qui les entourent. Ce n'est pas tant une question de combien de dieux vous croyez. Je préfère croire en trois bons dieux qu'en un mauvais. Une religion est supérieure à une autre religion, non parce qu'elle a moins ou plus de dieux que cette autre religion, mais parce que le caractère de ses dieux est supérieur au caractère des dieux de cette autre religion. Notre Seigneur comprenait parfaitement qu'une simple foi en Dieu n'allait pas faire un homme bon, qu'un homme pourrait croire en Dieu et être un meurtrier, ou un adultère, il pourrait croire en Dieu et mettre à mort les apôtres mêmes de Jésus-Christ. et pense qu'ainsi il rendait à Dieu un grand service.

La conscience ne suffit pas

Il me semble qu'il vaut la peine de s'arrêter ici un instant pour constater en passant combien il est facile pour un homme de se rendre coupable d'erreur et de crime de conscience. Ce n'est pas défendre la conduite d'un homme que de dire qu'il est consciencieusement satisfait de ce qu'il a fait. Je suppose que la plupart des mauvaises choses ont été faites en toute bonne conscience, et que la plupart des péchés que nous commettons aujourd'hui, nous les commettons avec une conscience parfaitement pure. Il existe un daltonisme moral qui est tout aussi réel qu'un daltonisme physique. Il y a peu de temps, je visitais l'une de nos écoles de filles bien connues et j'ai eu une discussion avec l'une des enseignantes, qui a dit qu'elle pensait que peu importait ce que croyait ou faisait une élève, à condition qu'elle soit consciencieuse dans sa croyance et sa conduite. Je lui ai dit que ça devait être assez facile d'aller à l'école pour elle si peu importait que tu répondes juste ou non, si seulement tu étais consciencieusement honnête dans ce que tu disais. Elle pourrait obtenir deux réponses absolument contraires à une question et marquer chacune d'entre elles comme parfaites. Tous les fondements de l'univers moral tombent sous l'homme ou la femme qui adopteront cette vision, qu'il n'y a pas vraiment de norme objective du bien ou du mal, que tout dépend de ce qu'une personne ressent à ce sujet. , et s'ils ne se sentent à l'aise que sur la chose, tout va bien. Ces hommes qui allaient mettre à mort les disciples de Jésus-Christ n'avaient aucun scrupule de conscience à ce sujet. Ils penseraient en le faisant qu'ils rendaient service à Dieu. L'idée que notre Seigneur veut faire ressortir est celle-ci, que les normes d'un homme dépendent de sa conception de Dieu, et qu'il ne voyait aucune garantie de rectitude morale et de justice dans la vie d'un homme, sauf si cet homme saisit la révélation de Dieu comme telle. Père qui avait été fait en Jésus-Christ, et lui-même connaissait Jésus-Christ comme Dieu.

La mention du "Père" par le Christ

Il n'y a pas de place ici pour retracer cette grande pensée à travers tout l'enseignement de notre Seigneur, mais ce serait une bonne et utile chose si beaucoup d'entre nous prenaient les quatre évangiles et asseyez-vous avec deux feuilles de papier et écrivez sur une feuille tout ce que Jésus avait à dire au sujet du Père, et sur l'autre chaque mention dans l'enseignement du Christ du nom de Dieu. Dernièrement, j'ai lu les derniers discours de Jésus dans Jean avec cela à l'esprit. Seulement quatre fois Jésus mentionne le nom de Dieu, tandis qu'il parle du Père au moins quarante fois. De toute évidence, notre Seigneur a conçu que son grand message aux hommes était un message de Dieu comme Père révélé dans sa propre vie, et il a conçu cela comme une grande vérité morale pratique, qui devait sauver les hommes de ces erreurs de jugement, d'action et de caractère dont un homme n'a aucune garantie sûre sous une simple foi monothéiste.

En relation avec notre foi religieuse

1. Je pense que nous pourrions tout aussi bien maintenant aller droit au cœur de la chose en considérant, tout d'abord, LA RELATION DE CETTE RÉVÉLATION QUE JÉSUS-CHRIST A FAIT DU CARACTÈRE-PÈRE DE DIEU EN LUI-MÊME À NOTRE PROPRE FOI RELIGIEUSE. Nous commençons notre credo chrétien par la déclaration : « Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant. Je crois qu'aucun homme ne peut dire ces paroles sincèrement et honnêtement, avec une compréhension intellectuelle de ce qu'il dit, s'il ne les dit pas avec ses pieds solidement appuyés sur la conviction évangélique ; car nous ne savons pratiquement rien de Dieu comme Père, sauf ce que nous apprenons de la révélation de Dieu comme Père en Jésus-Christ. On dit parfois que l'idée de Dieu comme Père était dans l'Ancien Testament, et il y a un sens sans doute dans lequel on peut la retrouver : un sens patriotique pour une chose, un sens poétique pour une autre chose. Les Hébreux considéraient Dieu comme le Père, le Père national d'Israël.

De temps en temps, il y a un éclat splendide dans les prophètes qui contient cette idée, comme lorsque Jérémie, implorant Dieu, dit : « Je suis un père pour Israël, et Éphraïm est mon premier-né. Ou quand Israël crie lui-même à travers Ésaïe : « Jéhovah est notre Père. Il est le potier et nous sommes l'argile. Mais dans chaque sens, c'est une sorte de conception nationaliste de Dieu comme Père de tout le peuple d'Israël. Et même lorsque la note est poétique, elle est toujours patriotique. Tournez-vous quelque temps vers le 103e Psaume, où il y a la meilleure expression de celui-ci, "Comme un père a pitié de ses enfants, ainsi l'Éternel a pitié de ceux qui le craignent" [Psaume 103:13], et même là c'est le

cri national . Ou tournez-vous vers le 89e Psaume, et là aussi, il est national et patriotique : "Et il criera vers moi, Jéhovah, tu es mon Père, mon Dieu, et le rocher de mon salut" [Psaume 89:26]. Et si dans tout le grand corps de la poésie religieuse d'Israël il n'y a que deux ou trois notes distinctes de la paternité de Dieu, on ne peut pas croire que cette idée ait rempli une très grande place dans le cœur d'Israël. Et dans la toute dernière de toutes les prophéties de l'Ancien Testament, la plainte de Dieu est précisément celle-ci, que les Israélites ne le conçoivent pas comme leur Père, et que même la conception politique de Dieu comme le Père de la nation n'était pas une réalité dans l'expérience des gens.

Une nouvelle conception

La révélation de Dieu comme Père des hommes était une conception pratiquement nouvelle exposée dans l'enseignement et dans la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, et non dans Son enseignement seul. Nous n'aurions jamais dû connaître Dieu comme Père uniquement par le message de Jésus-Christ ; nous n'aurions jamais pu concevoir ce qu'était l'idée que Christ se faisait de Dieu si nous n'avions pas vu cette idée s'exprimer dans la personne même de Jésus-Christ lui-même. Ce n'était pas seul qu'Il nous a dit ce qu'était Dieu. Il a dit que lorsqu'il marchait devant les hommes, il était lui-même un avec le Père sur lequel les yeux des hommes pouvaient fixer : « Je suis le chemin, la vérité et la vie : nul ne vient au Père que par moi. Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; désormais vous le connaissez et vous l'avez vu. Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit : Ai-je été ainsi ? longtemps avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe? Celui qui m'a vu a vu le Père; comment dis-tu: Montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi fait ses œuvres. » [Jean 14:6-10]

Jean et Matthieu

Nous ne pouvons pas séparer les éléments christologiques de l'Evangile de l'Evangile. L'effort est fait en jetant l'Evangile de Jean hors de la cour, puis on nous dit qu'avec l'Evangile de Jean disparu, la véritable œuvre de Christ était simplement dans Son message, faisant connaître le Père aux hommes, et que le caractère christologique qui que nous imposons à l'Évangile était quelque chose qui lui a été imposé plus tard, et non quelque chose qui se trouvait dans l'esprit et la pensée de Jésus-Christ lui-même. Mais je ne vois pas comment les hommes peuvent adopter ce point de vue jusqu'à ce qu'ils découpent également le chapitre 11 de Matthieu. Le Christ y énonce le caractère essentiellement

christologique de son évangile aussi incontestablement qu'il est énoncé n'importe où dans l'évangile de Jean : « Nul ne connaît le Fils que le Père; et nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler » [Matthieu 11 :27]. de sorte que vous ne pouvez plus le reconnaître comme l'Evangile. Vous ne pouvez pas arracher la révélation de Christ de la paternité de Dieu à la personne de Christ. Il n'a pas exposé la paternité de Dieu par ce qu'Il a dit ; Il a exposé la paternité de Dieu. par ce qu'il était; et c'est une espèce d'idée fausse intellectuelle de prendre certaines de ses paroles et de dire que ces paroles nous autorisent à croire en Dieu comme notre Père, alors que nous rejetons Jésus-Christ comme son Fils divin et pensons qu'il est possible de tenir au premier article de notre credo chrétien sans passer au deuxième article de celui-ci, "Et je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur."

Christ est tout

Si vous et moi soustrayons à notre conception de Dieu ce que nous devons à la personne de Jésus-Christ, nous n'avons pratiquement plus rien. Les disciples savaient qu'il leur resterait peu. Lorsqu'on leur a proposé de se séparer de Christ et de la révélation qu'Il faisait, ces hommes sont restés absolument abasourdis. "Pourquoi, Seigneur," dirent-ils, "que deviendrons-nous? Nous n'avons nulle part où aller. Tu as les paroles de la vie éternelle" [Jean 6:68]. Il n'y a plus rien pour nous dans le judaïsme. » Le monothéisme était dans le judaïsme ; la révélation de Dieu était dans le judaïsme ; mais cela n'était plus rien pour les disciples maintenant qu'ils avaient vu cette glorieuse vision de son Père révélée aux hommes en Jésus-Christ son Fils. Il semblerait s'ensuivre que notre attitude envers Jésus-Christ est déterminante de notre vie dans le Père, et que l'imagination que nous avons une vie dans le Père qui repose sur un rejet des prétentions de Jésus-Christ est une imagination sans fondements. Prenez ces grandes paroles de notre Seigneur : « Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Si l'homme m'aime, il gardera ma parole; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure avec lui" [Jean 14:23]. Tout au long de ces derniers discours de Jésus, vous rencontrez les deux termes, "mot" et "mots". En grec, ils ne sont pas seulement le singulier et le pluriel du même mot. Le mot qui est traduit par "mot" ici est le même mot qui au début de cet Evangile est traduit " parole », logos, qui ne signifie pas les paroles de Jésus, qui ne signifie pas les choses que Jésus a dites, qui ne signifie pas les idéaux de vie que Jésus a érigés. Nous ne nous conformons pas à cette condition lorsque nous essayons d'être gentils et désintéressé et d'obéir à la règle d'or. Ce que Jésus y présente comme condition d'une attitude juste envers Dieu, c'est l'acceptation par

l'homme du secret intérieur de sa propre vie, l'engagement délibéré d'un homme envers les grands principes qui sous-tendent le caractère et la personne de Jésus, une union sympathique avec lui-même. Et il a tout résumé dans ces paroles à Philippe, "Celui qui m'a vu a vu le Père" [Jean 14:9]. C'est dans ce sens, dis-je, que vous et moi ne pouvons honnêtement déclarer que nous "croyons en Dieu le Père" à moins que nous ne poursuivions en disant : "Et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur". car nous ne savons pratiquement rien de Dieu comme Père, sauf ce qui a été révélé de Dieu comme Père en Celui qui a dit : "Moi et le Père sommes un" [Jean 10:30]. Croyons-nous en la paternité de Dieu dans ce sens ?

Application pratique

2. Peut-être pouvons-nous mieux répondre à cette question en continuant à demander, en second lieu, si nous RÉALISONS DANS NOS VIES TOUTES LES IMPLICATIONS PRATIQUES DE CETTE RÉVÉLATION DU CARACTÈRE DE PÈRE DE DIEU EN JÉSUS-CHRIST. D'une part, pensez à la façon dont il interprète le mystère et l'épreuve de la vie. Maintenant la vie est simplement une énigme sur l'hypothèse purement théiste. Nous n'obtenons absolument aucun réconfort, aucune lumière, aucune illumination sur ce que nous savons être le grand problème de la vie à partir d'une simple croyance en Dieu. Cela ne nous devient intelligible que lorsque nous comprenons que Dieu est notre Père au sens où Jésus-Christ l'a révélé. Le Dr Babcock avait l'habitude de le mettre dans la simple phrase : "Vous devez en prendre l'une des deux interprétations. Vous devez lire votre vie en termes de destin, ou vous devez la lire en termes de paternité. ." Une fois que j'accepte la révélation de Dieu faite en Jésus-Christ, ma vie reste un problème difficile pour moi. Il y a là beaucoup de choses terriblement confuses et difficiles encore ; mais je commence à avoir un peu de lumière sur ses mystères profonds et impénétrables. C'est précisément de ce point de vue que l'auteur de la grande épître aux Hébreux pensait avoir une idée du mystère de sa propre vie, de son châtement, de la discipline dure et brûlante à travers laquelle il voit que nous sommes tous qui passe. Ce n'est que lorsqu'il s'est conçu comme étant un fils du grand Potier qui façonnait lui-même l'argile que le mystère a commencé à s'éclaircir un peu sur son chemin. Et c'était juste. C'est ainsi, souvenez-vous, que le Christ a reçu la lumière sur le mystère de sa vie : "Père, que ma volonté ne soit pas faite, mais que la tienne soit faite" [Luc 22:4]. Ce n'est qu'en se rappelant et en s'appuyant profondément sur le caractère de Dieu en tant que Père que ces grandes expériences qu'il traversait lui sont pleinement intelligibles. Après tout, ce n'était pas une fantaisie qui reliait les deux grandes idées d'Isaïe, l'idée vivante de la paternité de Dieu et

l'idée métaphorique de Dieu comme le Potier façonnant son argile. C'est seulement pour que nous comprenions les deux aspects de notre vie humaine. Nous nous tournons vers le rabbin Ben Ezra et voyons le mystère forgé là-bas :

"Il t'a réparé au milieu de cette danse

De circonstance malléable,

Ce présent, tu voudrais bien l'arrêter :

Les machines signifiaient juste

Pour donner à ton âme son penchant.

Essayez-vous et retournez-vous, suffisamment impressionné."

Lorsque la roue tourne vite et que la main du Potier semble cruelle sur l'argile, et que le frottement est plein d'une chaleur terrible, nous commençons à comprendre quelque chose de tout cela en réalisant que la main du Potier est la main d'un Père façonnant paternellement discipline la vie de son fils. "Si vous supportez le châtiment, Dieu vous traite comme des fils" [Hébreux 12:7].

Nos idéaux

Ou pensez, en second lieu, comment cette conception de Dieu inspire et rectifie les idéaux de nos vies. C'est ce qui a suggéré l'idée à Jésus ici. Il a vu qu'il n'y avait absolument aucune garantie de normes de vie justes dans une simple foi théiste, et il n'y en a pas. Nous ne pouvons pas moralement faire confiance à l'Unitarisme si nous le retirons du contact vivant avec la tradition évangélique. Il y a trop de caprices lâches et subjectifs en elle, il n'y a pas assez d'ancrage ferme et inattaquable dans les réalités objectives d'une révélation du caractère de Dieu qui nous est révélé en son divin Fils. Nous n'avons aucune garantie d'idéaux moraux justes et parfaits que nous n'obtenons pas de l'exposition du caractère paternel de Dieu en la personne de Jésus-Christ et de l'union personnelle avec Dieu en Lui.

En fait, les meilleurs idéaux de notre vie, nous les devons tous à cette révélation. L'idéal de pureté, les Juifs ne l'ont jamais eu. Ils avaient un idéal de propreté rituelle, mais ils n'avaient pas d'idéal chrétien de pureté morale. Vous ne pouvez trouver l'idéal de pureté nulle part dans le monde où la conception de la révélation paternelle de Dieu en Christ n'a pas disparu. Expliquez-le comme vous voudrez, c'est un simple fait de religion comparée. Un homme peut-il trouver le plein idéal de pureté morale n'importe où dans ce monde où il n'a pas été créé par la révélation du caractère paternel de Dieu en Christ ? Nous le

devons à cela, et nous ne pouvons être sûrs de sa perpétuation que là où la conviction de cette grande révélation demeure dans la foi de l'homme.

Où prenez notre idéal de travail. Où Christ a-t-il puisé son idéal de travail ? "Mon Père travaille jusqu'à présent, et je travaille" [Jean 5:17]. Sur quelle base a-t-il fait reposer son droit aux hommes de travailler ? "Fils, va travailler aujourd'hui dans ma vigne." Tout notre idéal de la vie d'un ouvrier, d'un homme utilisant sa vie à la plénitude de sa puissance dans un service désintéressé est un idéal né de la révélation du caractère paternel de Dieu en Christ. Et le pardon est un idéal du même genre. Nous devons tous les idéaux les plus élevés et les plus nobles de notre vie à cette révélation. Et il nous semble quelque chose de moins que juste pour un homme de prendre ces idéaux et ensuite de nier leur origine, foulant aux pieds les revendications de Celui de qui ces idéaux sont venus dans nos vies.

Adoucît l'obéissance

Et pensez comme cette conception rationnelle et douce de Dieu rend l'obéissance. Il y a quelque chose de rationnel mais à peine doux dans la pensée de Lui obéir sous la simple conception théiste. Toute la joie de l'obéissance vient quand je me considère comme le fils de mon Père et envoyé pour faire la volonté de mon Père. Notre Seigneur a pensé à sa vie ainsi. «Simon», a-t-il dit la nuit dernière, alors que Simon tentait de le défendre par la force, «remets ton épée dans son fourreau. La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» [Jean 18:11]. Nous obtenons nos idéaux d'obéissance et la joie et le plaisir de l'obéissance de la pensée qu'après tout nous devons simplement obéir à notre Père. Dans le 14^e chapitre de l'Évangile de Jean, nous avons une petite vision de ce que Christ conçoit comme étant la douceur, la tendresse et la beauté qui peuvent entrer dans la vie à partir d'une réelle acceptation de cette révélation de la sienne. « En ce jour-là, dit-il, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime, et celui qui aime moi, je serai aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. Si un homme m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous établirons notre demeure avec lui. lui" [Jean 14:21, 23].

Je me souviens d'une entrevue que j'ai eue il y a quelques années à Asheville. Alors que nous étions assis sous les arbres, l'homme avec qui je parlais m'a dit qu'il avait eu une maison; il était sûr que c'était la maison la plus douce qu'on pût trouver dans tous les États du Sud ; et il ne l'avait plus. L'œil qui apercevait et qui marquait son arrivée et s'illuminait quand il arrivait, ne le guettait plus, et les

petits bras qu'on lui avait jetés autour du cou, et qui faisaient de son retour le soir un vrai goût de paradis pour lui, n'étaient plus là pour l'accueillir, ni aucune petite voix pour l'appeler comme il est venu. Et il m'a dit que la première fois que cette grande éclipse est tombée sur sa vie, il lui a semblé que tout était fait et qu'un homme n'avait plus le droit d'essayer de vivre. Mais il a trouvé ici dans ce chapitre 14 de Jean ces grandes assurances dont je viens de parler, qu'il y avait un autre œil qui pouvait prendre la place de cet œil qui avait attendu dans les années qui s'étaient écoulées, d'autres bras qui pouvaient prendre la place de ces petits bras qui étaient maintenant occupés avec les autres enfants autour du trône de Dieu dans le ciel. Il était revenu dans la vie la tendresse et remarquez-vous, c'est aussi une pensée qui est venue lorsque Jésus-Christ a révélé le Père en lui-même - il était revenu dans sa vie la tendresse et la joie et la douceur qu'il avait connues auparavant, simplement parce que maintenant il était venu un peu plus complètement pour réaliser ce que c'était que Jésus-Christ par sa vie et ses enseignements avait exposé pour la vie de l'homme.

Courage et espoir

Et quel nouveau courage et espoir cela apporte dans la vie d'un homme. Vous me dites : « Homme, tu dois être comme Dieu », et je réponds : « Retire ton blasphème absurde. Pour être comme Dieu ? Mais vous me dites : « Il est ton propre Père, et tu es son fils. Nous ne te demandons pas de devenir comme ce à quoi tu es essentiellement différent ; nous te demandons simplement de devenir comme ton Père. nature en vous qu'il développera jusqu'à ce qu'il retrouve sa pleine relation avec celui dont il est issu." Vous nous parlez ainsi de notre devoir d'hommes dans le monde, et cela fait pour nous toute la différence entre la mort et la vie. Si Dieu le Père ne s'est pas approché des hommes en Jésus-Christ, je ne sais pas ce que je vais faire ; Je ne sais pas où trouver l'aide dont j'ai besoin. Nulle part ailleurs dans le monde une voix ne s'est élevée pour l'offrir aux hommes. Mais si Dieu s'est approché des hommes en Jésus-Christ et a ainsi garanti notre propre parenté avec lui, je peux croire que je peux devenir comme celui dont je suis le fils. C'est précisément sur cette base que saint Paul lance son appel : « Soyez donc des imitateurs de Dieu comme de chers enfants » [Eph 5, 1].

Relation avec la vie de prière

3. Et, enfin, pensez à LA LUMIÈRE QUE CETTE CONCEPTION DE DIEU JETE SUR NOTRE VIE DE PRIÈRE. Je soupçonne que la prière n'a été qu'une imposture pour beaucoup d'entre nous, ou une chose que nous avons faite parce que d'autres personnes nous ont dit que c'était la chose à faire. Nous n'en avons

jamais rien retiré; ça n'a jamais rien signifié pour nous. Nous aurions tout aussi bien pu parler à des murs de pierre que prier comme nous l'avons fait. Nous sommes sortis et avons dit : « Dieu », et nous aurions tout aussi bien pu dire : « collines », ou « montagnes », ou « arbres », ou n'importe quoi d'autre. Pourquoi ne sommes-nous pas allés à l'école de Christ et n'y avons-nous pas appris, à la fois de sa pratique et de sa doctrine, ce qu'est la vraie prière et comment un homme peut la faire. Vous ne pouvez pas trouver une seule prière du Christ adressée à Dieu, pas une seule ; et vous ne pouvez pas non plus trouver une seule prière de Christ dans laquelle il mentionne Dieu. Le troisième verset du chapitre 17 de Jean, qui dit : "Et c'est ici la vie éternelle, qu'ils croient en toi, le seul vrai Dieu, et en Jésus-Christ, que tu as envoyé" [Jean 17:3], peut être une exception, mais vous constaterez que Westcott, et d'autres parmi les meilleurs commentateurs du Nouveau Testament, considèrent cette phrase comme une parenthèse de Jean l'Évangéliste, et non comme faisant partie de la grande prière de notre Seigneur.

J'espère que je ne suis pas mal compris. Je veux seulement dire que la conception de Dieu par Christ et sa pratique de la prière ne reposaient pas simplement sur l'interprétation théiste de l'univers et de la nature de son Créateur dans sa majesté et sa toute-puissance. Ils reposaient sur la conception paternelle qu'il révélait en lui-même. Passez simplement en revue dans votre pensée Ses prières : la prière qu'Il nous a appris à prier, « Notre Père, qui es aux cieux » [Matthieu 6 :9] ; la prière qu'il fit lui-même lorsque les disciples de Jean-Baptiste vinrent à lui : « Je te rends grâce, Père, seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux intelligents, et de les avoir révélées aux enfants. ainsi, Père, car cela semble bon à tes yeux" [Matthieu 11:25]; la prière qu'il fit dans le temple, lorsque Philippe et André vinrent à lui avec le message concernant les Grecs qui cherchaient à le voir : « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ? Père, sauve-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure" [Jean 12:27] ; la prière qu'il fit devant la tombe de Lazare : « Père, je te remercie de ce que tu m'écoutes, et je sais que tu m'écoutes toujours » [Jean 11 :41] ; la prière qu'il a élevée à Gethsémané : « Mon Père, si cette coupe ne peut s'éloigner de moi que si je la bois, que ta volonté soit faite » [Matthieu 26 :42] ; et la dernière prière de tous, quand, comme un petit enfant fatigué, il se coucha dans les bras de son Père et s'endormit : "Père, dans tes mains je recommande mon esprit" [Luc 23:46]. Il n'a jamais repoussé Dieu dans sa toute-puissance ; pas une seule fois dans toute sa vie de supplication ne pouvez-vous le trouver traitant avec Dieu d'une autre manière. Il n'a jamais frappé le cœur avec le froid des attributs divins. Vous vous souvenez peut-être que l'un de ses cris sur la croix : "Mon Dieu, mon Dieu,

pourquoi m'as-tu abandonné ?" un cri de victoire. Je pense que cela pourrait être démontré comme étant un cri de victoire et non un cri d'isolement ; mais cela seul serait votre exception. Toutes les autres fois, c'était : " Père ", " mon Père ", " Père", "Père juste" - parfois, nous pouvons croire, dans l'intimité tranquille de sa conscience secrète, "mon cher Père". Quelle réalité cette conception de la prière lui donne. Nous ne prions pas seulement un Dieu théiste froid. ; nous prions notre Père rendu réel pour nous, chaleureux de la chaleur d'une grande tendresse pour nous, vivant avec une grande conscience de toutes nos souffrances humaines et la lutte et le conflit et le besoin.

Cela fait de la prière, d'une part, une chose rationnelle. Je peux aller vers mon Père et Lui demander les choses dont j'ai besoin. Il y a un passage exquis dans les journaux d'Andrew Bonar dans lequel il parle d'être assis un jour dans son bureau et de regarder par sa fenêtre et de voir deux de ses enfants passer à travers les champs. Il a dit qu'en voyant ces petits enfants traverser les champs, l'amour dans son cœur l'a vaincu, et il a poussé ses livres loin de lui sur la table, et est allé à la porte et a crié à travers le champ vers eux, et ils sont venus en courant avec impatience en réponse à l'appel affectueux de leur père. Et lorsqu'ils furent arrivés, et qu'il les eut caressés, il dit qu'il leur avait donné quelque chose à chacun simplement parce que l'extase de son amour paternel l'empêchait de ne rien faire alors pour ces deux enfants qui lui étaient si chers. . Supposez-vous que Dieu est une sorte inférieure de père ? Supposez-vous qu'il y a des impulsions en nous envers nos enfants, ou chez nos pères envers nous, qui ne sont pas simplement la vague et la suggestion fanée d'impulsions plus nobles et plus divines du cœur paternel de Dieu ? La prière dans le sens de supplication pour des choses réelles devient une réalité rationnelle pour les hommes qui croient en Dieu en Jésus-Christ.

Camaraderie

Et comme elle rend la prière douce dans le sens d'une fraternité vivante. Supposez-vous que nous soyons des personnages plus nobles que ce grand Père dont nos paternités humaines portent le nom ? Croyez-vous que s'il est doux pour nous que nos petits enfants viennent ramper vers nous dans les ténèbres, il n'est pas doux pour notre Père céleste ici, partout, d'avoir des hommes, ses fils, qui viennent voler à ses côtés et son amour ? Ce n'est pas une façon excessive de le dire. Cela ne nous est-il pas garanti par ces paroles que notre Seigneur prononça le matin de Pâques, alors qu'il se tenait là, près de sa tombe ouverte, et que la femme qui l'adorait était sur le point de lui serrer les pieds : « Marie, allez dire à mes disciples que je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre

Dieu" [Jean 20:17]. Oui, c'est la bonne façon de le dire aujourd'hui. Pas de Dieu pour nous, nulle part dans tout l'univers un Dieu réel et satisfaisant pour nous, si ce n'est le Dieu qui nous est découvert en Jésus-Christ, et qui nous appelle aujourd'hui par les lèvres du Christ : « Mon fils, ô mon fils », et qui voudrait que nous rappelions à Lui, si nous sommes de vrais hommes, « Mon Père, ô mon Père. »

La Divinité du Christ

Un auteur récent a fait remarquer que notre conviction assurée de la divinité du Christ ne repose pas sur "des textes ou des passages de preuve, ni sur d'anciens arguments tirés de ceux-ci, mais sur le fait général de toute la manifestation de Jésus-Christ, et de toute la impression laissée par Lui sur le monde." L'antithèse est trop absolue et trahit peut-être une méfiance injustifiée à l'égard des preuves de l'Écriture. Pour le rendre juste, nous devrions plutôt lire la déclaration ainsi : Notre conviction de la divinité de Christ ne repose pas seulement sur les passages scripturaires qui l'affirment, mais aussi sur Son impression entière sur le monde ; ou peut-être ainsi : Notre conviction ne repose pas plus sur les affirmations scripturaires que sur toute sa manifestation. Les deux sources de données sont valides ; et lorsqu'ils sont torsadés, ils forment un cordon incassable. Les textes de preuve et les passages prouvent que Jésus était estimé divin par ceux qui étaient avec lui ; qu'il s'estimait divin ; qu'il était reconnu comme divin par ceux qui étaient enseignés par l'Esprit ; qu'enfin, il était divin. Mais au-delà de cette preuve biblique, l'impression que Jésus a laissée sur le monde porte un témoignage indépendant de sa divinité, et il se peut bien que pour beaucoup d'esprits cela semblera la plus concluante de toutes ses preuves. C'est certainement très pertinent et impressionnant.

L'expérience comme preuve

La justification que l'auteur que nous venons de citer donne de sa négligence de l'évidence scripturaire au profit de celle portée par l'impression de Jésus sur le monde est également critiquable. « Jésus-Christ, nous dit-il, est une de ces vérités essentielles qui sont trop grandes pour être prouvées, comme Dieu, ou la liberté, ou l'immortalité. De telles choses reposent, semble-t-il, non sur des preuves, mais sur l'expérience. Inutile de nous arrêter à souligner que cette expérience est elle-même une preuve. Nous voudrions plutôt signaler qu'une certaine confusion semble s'être installée ici entre notre capacité à rassembler la preuve dont nous sommes convaincus et notre accessibilité à sa force. Il est tout

à fait vrai que « les conclusions les plus essentielles de l'esprit humain sont beaucoup plus larges et plus fortes que les arguments sur lesquels elles s'appuient » ; que les preuves "changent toujours mais que les croyances persistent". Mais ce n'est pas parce que les conclusions en question ne reposent sur aucune preuve solide ; mais parce que nous n'avons pas eu l'habileté d'en apporter, dans nos présentations argumentatives, les preuves vraiment fondamentales sur lesquelles elles reposent.

Rationalité inconsciente

Un homme reconnaît à vue le visage de son ami, ou sa propre écriture. Demandez-lui comment il sait que ce visage est celui de son ami, ou que cette écriture est la sienne, et il est muet, ou, cherchant à répondre, balbutie des bêtises. Pourtant, sa reconnaissance repose sur des bases solides, bien qu'il manque de compétences analytiques pour isoler et énoncer ces bases solides. Nous croyons en Dieu, à la liberté et à l'immortalité pour de bonnes raisons, bien que nous ne soyons pas en mesure d'analyser ces raisons de manière satisfaisante. Aucune véritable conviction n'existe sans un fondement rationnel adéquat dans la preuve. Ainsi, si nous sommes solidement assurés de la divinité de Christ, ce sera sur des bases adéquates, faisant appel à la raison. Mais ce peut bien être sur des bases non analysées, peut-être non analysables, par nous, pour se manifester dans les formes de la logique formelle.

Nous n'avons pas besoin d'attendre d'analyser les fondements de nos convictions pour qu'ils opèrent pour produire des convictions, pas plus que nous n'avons besoin d'attendre d'analyser notre nourriture pour qu'elle nous nourrisse ; et nous pouvons croire solidement sur des preuves mêlées d'erreurs, tout comme nous pouvons prospérer sur des aliments loin d'être purs. L'alchimie de l'esprit, comme du tube digestif, sait dégager de la masse ce dont elle a besoin pour son soutien ; et comme nous pouvons vivre sans aucune connaissance de la chimie, de même nous pouvons posséder des convictions sérieuses, solidement fondées sur la droite raison, sans la moindre connaissance de la logique. La conviction du chrétien de la divinité de son Seigneur ne dépend pas pour sa solidité de la capacité du chrétien à énoncer de manière convaincante les motifs de sa conviction. Les preuves qu'il en offre peuvent être tout à fait insuffisantes, tandis que les preuves sur lesquelles elles reposent peuvent être absolument convaincantes.

Témoignage comme solution

L'abondance et la persuasion même de la preuve de la divinité du Christ augmentent considérablement la difficulté de l'énoncer de manière adéquate. Cela est vrai même des preuves scripturaires, aussi précises et définitives soient-elles. Car c'est une remarque véridique du Dr Dale que les textes particuliers dans lesquels elle est clairement affirmée sont loin de l'ensemble, ou même des preuves les plus impressionnantes, que les Écritures fournissent de la divinité de notre Seigneur. Il compare ces textes aux cristaux de sel qui apparaissent sur le sable de la plage de la mer après le retrait de la marée. "Ce ne sont pas", remarque-t-il, "les preuves les plus fortes, bien qu'elles puissent être les plus apparentes, que la mer est salée; le sel est présent en solution dans chaque seau d'eau de mer." La divinité du Christ est en solution dans chaque page du Nouveau Testament.

Chaque mot qui est dit de Lui, chaque mot qu'Il est rapporté avoir dit de Lui-même, est dit en supposant qu'Il est Dieu. Et c'est la raison pour laquelle la "critique" qui s'adresse à éliminer le témoignage du Nouveau Testament à la divinité de notre Seigneur s'est fixé une tâche sans espoir. Le Nouveau Testament lui-même devrait être éliminé. Nous ne pouvons pas non plus nous soustraire à ce témoignage. Parce que la divinité de Christ est la présupposition de chaque mot du Nouveau Testament, il est impossible de sélectionner des mots du Nouveau Testament à partir desquels construire des documents antérieurs dans lesquels la divinité de Christ ne sera pas assumée. La conviction assurée de la divinité du Christ est contemporaine du christianisme lui-même. Il n'y a jamais eu de christianisme, ni au temps des Apôtres ni depuis, dont ce n'ait été un principe primordial.

Un Evangile Saturé

Observons dans un exemple ou deux à quel point le récit de l'Evangile est complètement saturé de l'hypothèse de la divinité du Christ, de sorte qu'il surgit de manière et dans les endroits les plus inattendus.

Dans trois passages de Matthieu, rapportant des paroles de Jésus, Il est représenté comme parlant familièrement et de la manière la plus naturelle du monde, de "Ses anges" (Matthieu 3 :41-42 ; Matthieu 16 :27 ; Matthieu 24 :31) . Dans les trois, il se désigne lui-même comme le "Fils de l'homme" ; et dans les trois il y a des suggestions supplémentaires de Sa majesté. "Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils rassembleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente."

Qui est ce Fils de l'homme qui a des anges, par l'intermédiaire duquel le jugement final est exécuté sur son ordre ? "Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres." Qui est ce Fils de l'homme entouré de ses anges, entre les mains de qui sont les enjeux de la vie ? Le Fils de l'homme "enverra ses anges avec un grand son de trompette, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, d'une extrémité des cieux à l'autre". Qui est ce Fils de l'homme à la demande duquel ses anges vannent les hommes ? Un examen minutieux des passages montrera que ce n'est pas un corps particulier d'anges qui est signifié par les anges du Fils de l'homme, mais juste les anges en tant que corps, qui sont à lui pour le servir comme il l'ordonne. En un mot, Jésus-Christ est au-dessus des anges (Marc 13:32) - comme cela est expliqué en détail au début de l'Épître aux Hébreux. "Auquel des anges a-t-il dit à tout moment, Asseyez-vous sur ma main droite. etc." (Hébreux 1:13).

Le paradis est venu sur Terre

Il y a trois paraboles enregistrées dans le quinzième chapitre de Luc, telles que prononcées par notre Seigneur dans sa défense contre les murmures des pharisiens lorsqu'il recevait des pécheurs et mangeait avec eux. L'essence de la défense que notre Seigneur offre pour lui-même est qu'il y a de la joie dans le ciel pour les pécheurs repentants [Luc 15:7; Luc 15:10] ! Pourquoi « au ciel », « devant le trône de Dieu » ? Est-ce qu'il oppose simplement le jugement du ciel à celui de la terre, ou indique-t-il sa future justification ? En aucun cas. Il représente Son action en recevant les pécheurs, en recherchant les perdus, comme Son action propre, parce que c'est la conduite normale du ciel, manifestée en Lui. Il est le ciel venu sur terre. Sa défense n'est donc que le dévoilement de la véritable nature de la transaction. Les perdus quand ils viennent à Lui sont reçus parce que c'est la voie du ciel ; et il ne peut agir autrement que dans la voie du ciel. Il assume tacitement le rôle du bon Pasteur comme le sien.

La position unique

Toutes les grandes désignations ne sont pas tant affirmées qu'assumées par lui pour lui-même. Il ne s'appelle pas prophète, bien qu'il accepte cette désignation des autres : il se place au-dessus de tous les prophètes, même au-dessus de Jean, le plus grand des prophètes, comme celui que tous les prophètes attendent avec impatience. S'il s'appelle Messie, Il remplit ce terme, ce faisant, d'une signification plus profonde, s'attardant toujours sur la relation unique du Messie avec Dieu en tant que Son représentant et Son Fils. Il ne se contente pas non

plus de se représenter simplement comme se tenant dans une relation unique avec Dieu : il se proclame être le récipiendaire de la plénitude divine, celui qui a part à tout ce que Dieu possède (Matthieu 11 :28). Il parle librement de lui-même en effet comme de l'Autre de Dieu, la manifestation de Dieu sur la terre, qu'avoir vu c'était aussi avoir vu le Père, et qui fait l'œuvre de Dieu sur la terre. Il revendique ouvertement des prérogatives divines : la lecture du cœur de l'homme, le pardon des péchés, l'exercice de toute autorité au ciel et sur la terre. En effet, tout ce que Dieu a et est, Il s'affirme avoir et être ; l'omnipotence, l'omniscience, la perfection appartiennent comme à l'une comme à l'autre. Non seulement il accomplit tous les actes divins ; Sa conscience de soi fusionne avec la conscience divine. Si ses disciples tardaient à reconnaître sa divinité, ce n'était pas parce qu'il n'était pas Dieu ou qu'il ne manifestait pas suffisamment sa divinité. C'était parce qu'ils étaient stupides et lents de cœur à mentir ce qui était manifestement devant leurs yeux.

La grande preuve

Les Écritures nous donnent donc suffisamment de preuves que Christ est Dieu. Mais les Écritures sont loin de nous donner toutes les preuves dont nous disposons. Il y a, par exemple, la révolution que le Christ a opérée dans le monde, si, en effet, on demandait quelle est la preuve la plus convaincante de la divinité du Christ, peut-être la meilleure réponse serait, tout simplement le christianisme. La nouvelle vie qu'Il a apportée au monde; la nouvelle création qu'il a produite par sa vie et son œuvre dans le monde ; voici au moins ses références les plus palpables.

Prenez-le objectivement. Lisez un livre tel que « L'expansion du christianisme » de Harnack ou un livre tel que « La vie chrétienne dans l'Église primitive » de Von Dobschfütz - aucun des deux n'autorise la divinité du Christ - et demandez ensuite : Ces choses auraient-elles pu être provoquées par le pouvoir ? moins que divin ? Et puis rappelez-vous que ces choses n'ont pas seulement été forgées dans ce monde païen il y a deux mille ans, mais qu'elles se sont produites à nouveau à chaque génération depuis; car le christianisme a reconquis le monde à lui-même à chaque génération. Pensez à la façon dont la proclamation chrétienne s'est propagée, se propageant dans le monde comme le feu dans l'herbe d'une prairie. Pensez comment, en se propageant, il a transformé des vies. La chose, que ce soit dans son aspect objectif ou dans son aspect subjectif, serait incroyable, si elle ne s'était pas réellement produite. "Si un voyageur", dit Charles Darwin, "se trouve sur le point de faire naufrage sur une côte inconnue, il priera très ardemment pour que la leçon du missionnaire ait atteint ce point. La

leçon du missionnaire est la baguette de l'enchanteur. ." Cette influence transformatrice, non diminuée après deux millénaires, aurait-elle pu provenir d'un simple homme ? Il est historiquement impossible que le grand mouvement que nous appelons christianisme, qui reste inachevé après toutes ces années, ait pu trouver son origine dans une simple impulsion humaine ; ou pourrait représenter aujourd'hui le travail d'une force purement humaine.

La preuve intérieure

Ou le prendre subjectivement. Chaque chrétien porte en lui la preuve de la puissance transformatrice de Christ et peut répéter le syllogisme de l'aveugle : pourquoi est-ce ici la merveille que vous ne savez pas d'où il est, et pourtant il m'a ouvert les yeux. "Les esprits ne sont pas touchés aux beaux problèmes qui ne sont pas finement touchés." « Devons-nous faire confiance », demande un raisonneur éloquent, « au toucher de nos doigts, à la vue de nos yeux, à l'ouïe de nos oreilles, et ne pas faire confiance à notre conscience la plus profonde de notre nature supérieure — la réponse de la conscience, la fleur de la spiritualité ? Nier que l'expérience spirituelle soit aussi réelle que l'expérience physique, c'est calomnier les facultés les plus nobles de notre nature, c'est dire qu'une moitié de notre nature dit la vérité et l'autre profère des mensonges. La proposition que les faits dans le domaine spirituel sont moins réels que les faits dans le domaine physique contredit toute philosophie." Les cœurs transformés des chrétiens, s'inscrivant « dans des tempéraments doux, dans de nobles motifs, dans des vies visiblement vécues sous l'empire de grandes aspirations », telles sont les preuves toujours présentes de la divinité de la Personne dont leur inspiration est tirée.

La preuve suprême pour chaque chrétien de la divinité de son Seigneur est alors sa propre expérience intérieure de la puissance transformatrice de son Seigneur sur le cœur et la vie. Celui qui sent la chaleur actuelle du soleil ne sait pas plus sûrement que le soleil existe, que celui qui a fait l'expérience de la puissance créatrice du Seigneur ne sait qu'il est son Seigneur et son Dieu. Voici, peut-être pouvons-nous dire la bonne, certainement devons-nous dire la plus convaincante, preuve pour tout chrétien de la divinité de Christ ; preuve à laquelle il ne peut échapper, et à laquelle, qu'il soit capable ou non de l'analyser ou de l'énoncer logiquement, il ne peut manquer de céder sa conviction sincère et inattaquable. Quoi qu'il puisse être ou ne pas être assuré d'autre, il sait que son Rédempteur vit. Parce qu'il vit, nous vivons aussi, c'était la propre assurance du Seigneur. Parce que nous vivons, il vit aussi, c'est la conviction indéracinable de tout cœur chrétien.

La Naissance Virginale du Christ

Il est bien connu que les dix ou vingt dernières années ont été marquées par un assaut déterminé contre la vérité de la naissance virginale du Christ. En 1892, une grande controverse éclata en Allemagne, en raison du refus d'un pasteur nommé Schrempf d'utiliser le Credo des Apôtres lors du baptême en raison de son incrédulité envers cet article et d'autres. Schrempf a été déposé, et une agitation a commencé contre la doctrine de la naissance virginale qui a grandi en volume depuis. D'autres tendances, notamment la montée d'une école de critique historique extrêmement radicale, ont renforcé le mouvement négatif. L'attaque ne se limite pas, en effet, à l'article de la naissance virginale. Cela affecte toute l'estimation surnaturelle de Christ – sa vie, ses prétentions, son impeccabilité, ses miracles, sa résurrection d'entre les morts. Mais la naissance virginale est assaillie avec une véhémence particulière, parce qu'on suppose que l'évidence de ce miracle est plus facilement éliminée que l'évidence de faits publics, comme la résurrection. Le résultat est que dans de très nombreux milieux la naissance virginale du Christ est ouvertement traitée comme une fable. La croyance en elle est repérée comme indigne de l'intelligence du XXe siècle. Les méthodes des plus anciens opposants au christianisme sont ressuscitées, et il est assimilé aux histoires grecques et romaines, grossières et viles, de héros qui avaient des dieux pour pères. Un point particulier est fait du silence de Paul, et des autres écrits du Nouveau Testament, sur cette prétendue merveille.

La fonctionnalité la plus malheureuse

Mais ce n'est pas seulement dans les cercles incroyants que la naissance virginale est discréditée ; dans l'Église elle-même se répand l'habitude de jeter le doute sur ce fait, ou du moins de le considérer comme n'étant pas une partie essentielle de la foi chrétienne. C'est le trait le plus malheureux de cette malheureuse controverse. Jusqu'à récemment, personne ne songeait à nier que, dans la profession sincère du christianisme, cet article, qui s'est tenu dès le début au premier plan de toutes les grandes croyances de la chrétienté, était inclus. Maintenant c'est différent. La vérité et la valeur de l'article de la naissance virginale sont contestées. L'article, affirme-t-on, n'appartenait pas à la plus ancienne tradition chrétienne, et les preuves en sont peu solides. Par conséquent, laissez tomber.

La compagnie qu'il garde

Du côté de la critique, de la science, de la mythologie, de l'histoire et de la religion comparée, on prend ainsi d'assaut l'article longtemps si cher au cœur des

chrétiens et jugé à juste titre par eux si vital pour leur foi. Aussi forte que soit la voix du déni, un fait doit frapper tout observateur attentif du conflit. Parmi ceux qui rejettent la naissance virginale du Seigneur, peu se trouveront — je n'en connais pas — qui adoptent à d'autres égards une vision adéquate de la Personne et de l'œuvre du Sauveur. Il est surprenant de constater à quel point la ligne de division se révèle clairement ici. Ma déclaration publiquement faite et imprimée n'a jamais été réfutée, à savoir que ceux qui acceptent une doctrine complète de l'incarnation... c'est-à-dire d'une véritable entrée du Fils éternel de Dieu dans notre nature aux fins du salut de l'homme - à peine une exception acceptent avec elle la doctrine de la naissance virginale du Christ, tandis que ceux qui répudient ou nient cet article de foi ont soit une vision abaissée de la personne du Christ, soit, plus communément, rejettent complètement ses prétentions surnaturelles. Il ne sera pas remis en question, en tout cas, que la grande masse des opposants à la naissance virginale - ceux qui se font remarquer en écrivant contre elle - appartiennent à cette dernière classe.

Quelqu'un a répondu

C'est vraiment une réponse à l'argument souvent entendu que, que ce soit vrai ou non, la naissance de la Vierge n'est pas d'une importance essentielle. Il n'est pas essentiel, dit-on, à l'impeccabilité de Christ, car cela aurait été assuré également si Christ était né de deux parents. Et ce n'est pas essentiel à l'incarnation. Une chose hasardeuse, assurément, pour les mortels égarés de juger de ce qui était et n'était pas essentiel dans un événement aussi prodigieux que la mise au monde des « premiers-nés » ! Mais l'instinct chrétien a toujours pénétré plus profondément. Le rejet de la naissance virginale va rarement, voire jamais, de lui-même. Comme l'a dit feu le professeur A. B. Bruce, le refus de la naissance vierge est susceptible d'entraîner le refus de la vie vierge. L'incarnation est ressentie par ceux qui pensent sérieusement impliquer un miracle dans l'origine terrestre du Christ. Cela deviendra plus clair au fur et à mesure que nous avancerons.

Le cas indiqué

C'est l'objet de cet article de montrer que ceux qui prennent les lignes de négation de la naissance virginale que nous venons d'esquisser font une grande injustice à l'évidence et à l'importance de la doctrine qu'ils rejettent. L'évidence, si elle n'est pas du même genre public que celle de la résurrection, est beaucoup plus forte que ne le permet l'objecteur, et le fait nié entre beaucoup plus vitale dans l'essence de la foi chrétienne qu'il ne le suppose. Placée à sa juste place parmi les autres vérités de la religion chrétienne, non seulement elle

n'est pas une pierre d'achoppement pour la foi, mais elle est ressentie comme s'inscrivant avec le pouvoir d'évidence dans la connexion de ces autres vérités, et de fournir l'explication même qui est nécessaire de la personne sainte et surnaturelle du Christ. Le chrétien ordinaire est ici témoin. En lisant les Evangiles, il ne sent aucune incongruité à passer des récits de la naissance virginale au merveilleux récit de la vie du Christ dans les chapitres qui suivent, puis de ceux-ci aux images de la dignité divine du Christ données par Jean et Paul. Le tout est d'une seule pièce : la naissance virginale est aussi naturelle au début de la vie d'un tel Un, le Fils divin, que la résurrection l'est à la fin. Et plus la question est examinée de près, plus cette impression grandit. Ce n'est que lorsque la conception scripturaire du Christ est séparée que diverses difficultés et doutes surgissent.

Une vue superficielle

C'est, en vérité, une façon très superficielle de parler ou de penser à la naissance virginale de dire que rien ne dépend de cette croyance pour notre appréciation du Christ. Quiconque réfléchit attentivement au sujet ne peut pas voir que si le Christ est né d'une vierge - s'il a vraiment été "conçu", comme le dit le credo, "du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie" - il doit nécessairement entrer un élément surnaturel dans sa personne; tandis que, si Christ était sans péché, bien plus, s'Il était la Parole même de Dieu incarnée, il devait y avoir eu un miracle – le miracle le plus prodigieux de l'univers – dans Son origine ? Si Christ était, comme Jean et Paul l'affirment et comme son Église l'a toujours cru, le Fils de Dieu fait chair, le second Adam, le nouveau chef rédempteur de la race, un miracle devait être attendu dans son origine terrestre ; sans un miracle, une telle personne n'aurait jamais pu exister. Pourquoi alors ergoter sur les récits qui déclarent le fait d'un tel miracle ? Qui ne voit que l'histoire de l'Evangile aurait été incomplète sans eux ? L'inspiration ne donne ici à la foi que ce que la foi sur son propre terrain exige impérativement pour sa parfaite satisfaction.

Le cadre historique

Il est temps maintenant d'en venir à l'Ecriture elle-même, et de considérer le fait de la naissance virginale dans son contexte historique, et sa relation avec d'autres vérités de l'Evangile. Comme précédant l'examen des preuves historiques, on peut dire un peu, d'abord, sur la préparation de l'Ancien Testament. Y a-t-il eu une telle préparation ? Certains diraient qu'il n'y en avait pas, mais ce n'est pas la voie de Dieu, et nous pouvons chercher avec confiance au moins quelques indications qui pointent dans la direction de l'événement du Nouveau Testament.

La première promesse

L'esprit se tourne d'abord vers la plus ancienne de toutes les promesses évangéliques, que la semence de la femme écraserait la tête du serpent. "Je mettrai inimitié", dit Jéhovah au serpent tentateur, "entre toi et la femme, et entre ta semence et sa semence; il t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon" (Genèse 3:15. R.V.). C'est un affaiblissement sans force de ce premier mot d'Évangile dans la Bible pour l'expliquer d'une querelle durable entre la race des hommes et la couvée des serpents. Le serpent, comme l'atteste même le Dr Driver, est "le représentant de la puissance du mal" - dans les Écritures ultérieures, "celui qu'on appelle le diable et Satan" (Apocalypse 12: 9) - et la défaite qu'il subit de la part de la femme la semence est une victoire morale et spirituelle. La "semence" qui devrait le détruire est décrite avec insistance comme la semence de la femme. C'était la femme par qui le péché était entré dans la race ; par la semence de la femme viendrait le salut. Les premiers écrivains de l'église ont souvent insisté sur cette analogie entre Eve et la Vierge Marie. Nous pouvons rejeter tout élément de surexaltation de Marie qu'ils y rattachent, mais il reste significatif que cette expression particulière soit choisie pour désigner le futur libérateur. Je ne peux pas croire que le choix soit accidentel. La promesse faite à Abraham était que dans sa postérité les familles de la terre seraient bénies ; là le mâle est mis en valeur, mais ici c'est la femme, la femme distinctement. Il y a peut-être, comme l'ont pensé de bons savants, une allusion à cette promesse dans 1 Timothée 2:15, où, avec une allusion à Adam et Ève, il est dit : "Mais elle sera sauvée par elle (ou l') enfant- portant" (R. V.).

La prophétie d'Emmanuel

L'idée du Messie, rassemblant progressivement les attributs d'un Roi divin, atteint l'une de ses expressions les plus claires dans la grande prophétie d'Emmanuel, s'étendant d'Isaïe 7 à 9:7, et centrée sur la déclaration : « Le Seigneur lui-même donnera toi [l'incrédule Achaz] un signe; voici, une vierge concevra, et enfantera un fils, et appellera son nom Emmanuel" (Isaïe 7:14; Cf. Isaïe 8:8, 10). Ce n'est autre que l'enfant des merveilles célébré dans Ésaïe 9:6-7 : « Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule, et son nom sera appelé Admirable , Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, [Père de l'éternité], Prince de la paix. De l'augmentation de son gouvernement et de la paix, il n'y aura pas de fin, sur le trône de David et sur son royaume », etc. C'est la prophétie citée comme accomplie dans la naissance Christ à lire Matthieu 1:23, et il semble également y être fait allusion dans les promesses éclatantes faites à Marie dans Luc 1:32-33. On fait remarquer en

objection que le terme rendu « vierge » dans Isaïe ne porte pas nécessairement ce sens ; il ne désigne proprement qu'une jeune femme non mariée. Le contexte, cependant, semble clairement mettre l'accent sur l'état non marié, et les traducteurs de la version grecque de l'Ancien Testament (la Septante) l'ont clairement compris lorsqu'ils l'ont rendu par Parthénos, un mot qui signifie "vierge". " La tendance dans de nombreux milieux est maintenant d'admettre cela (Dr Cheyne, etc.), et même d'en chercher une explication dans les prétendues croyances babyloniennes en une naissance virginale. Ce dernier, cependant, est tout à fait illusoire. prophétie à tout moment au Messie - un fait qui réfute la théorie selon laquelle c'était ce texte qui suggérait l'histoire d'une naissance virginale aux premiers disciples.

Échos dans d'autres Écritures

Ce n'est, en effet, quand on y pense, que dans la supposition qu'il devait y avoir quelque chose d'exceptionnel et d'extraordinaire dans la naissance de cet enfant nommé Emmanuel qu'elle aurait pu offrir à Achaz un signe de la perpétuité du trône de David sur l'échelle de grandeur proposée ("Demandez-la soit dans la profondeur, soit dans la hauteur en haut." Ver. 11 [Isaïe 7:11]). Nous regardons donc avec intérêt pour voir s'il y a des échos ou des suggestions de l'idée de ce passage dans d'autres écritures prophétiques. Ils ne sont naturellement pas nombreux, mais ils ne semblent pas tout à fait manquer. Il y a, premièrement, la remarquable prophétie de Bethléem dans Michée 5:2-3 - également citée comme accomplie dans la nativité (Matthieu 2: 5-6) - en rapport avec le dicton: "C'est pourquoi il les abandonnera jusqu'au moment où celle qui est en travail aura enfanté" ("Le roi de Bethléem", dit Delitzsch, "qui a un sans nom comme mère , et dont le père il n'y a aucune mention"). Michée était le contemporain d'Isaïe, et quand le parent proche ion entre les deux est considéré (Cf. Isaïe 2:2-4, avec Michée 4:1-3), il est difficile de ne pas reconnaître dans son oracle une extension de celui d'Isaïe. Dans la même ligne semblerait se trouver l'énoncé énigmatique de Jérémie 31:22 : « Car l'Éternel a créé une chose nouvelle sur la terre : une femme entourera un homme » (ainsi Delitzsch, etc.).

Témoignage de l'Évangile

Les germes maintenant indiqués dans les écritures prophétiques n'avaient apparemment porté aucun fruit dans les attentes juives du Messie, lorsque l'événement eut lieu, ce qui, pour les esprits chrétiens, les rendit lumineux avec une portée prédictive. À Bethléem de Judée, comme Michée l'avait prédit, naquit d'une mère vierge Celui dont les "sorties" étaient "depuis les temps anciens, depuis l'éternité" (Michée 5:2; Matthieu 2:6). Matthieu, qui cite la première

partie du verset, peut difficilement avoir ignoré l'indice de préexistence qu'il contenait. Cela nous amène au témoignage de la naissance miraculeuse de Christ dans nos premier et troisième évangiles - les seuls évangiles qui enregistrent les circonstances de la naissance de Christ. De l'avis général, les récits de Matthieu (Matthieu 1 ; Matthieu 2) et de Luc (Luc 1 ; 2) sont indépendants, c'est-à-dire qu'ils ne dérivent pas l'un de l'autre, mais ils affirment tous deux, dans une histoire détaillée, que Jésus, conçu par la puissance du Saint-Esprit, naquit d'une vierge pure, Marie de Nazareth, fiancée à Joseph, dont elle devint plus tard la femme. La naissance a eu lieu à Bethléem, où Joseph et Marie étaient allés pour s'inscrire à un recensement qui était en cours. L'annonce a été faite au préalable à Marie par un ange, et la naissance a été précédée, suivie et suivie d'événements remarquables qui sont relatés (naissance du Baptiste, avec annonces, vision angélique aux bergers, visite des mages venus d'Orient, etc.). Les récits doivent être lus attentivement et longuement pour comprendre les commentaires qui suivent.

Le témoignage expérimenté

Il n'y a donc aucun doute sur le témoignage de la naissance virginale, et la question qui se pose maintenant est : Quelle est la valeur de ces parties des Évangiles comme preuve ? Sont-ils des parties authentiques des Évangiles ? Ou s'agit-il d'ajouts tardifs et indignes de confiance ? De quelles sources peut-on présumer qu'ils proviennent ? C'est de la vérité des récits que dépend notre croyance en la naissance virginale. Peut-on leur faire confiance ? Ou sont-ils de simples fables, des inventions, des légendes, auxquelles aucun crédit ne peut être attaché ?

La réponse à plusieurs de ces questions peut être donnée sous une forme très brève. Les récits de la nativité dans Matthieu et Luc sont sans aucun doute des parties authentiques de leurs évangiles respectifs. Ils sont là depuis que les Évangiles eux-mêmes ont existé. La preuve en est convaincante. Les chapitres en question se trouvent dans tous les manuscrits et versions des évangiles connus. Il existe des centaines de manuscrits, dont certains très anciens, appartenant à différentes parties du monde, et de nombreuses versions dans différentes langues (latin, syrien, égyptien, etc.), mais ces récits de la naissance virginale se retrouvent partout. Nous savons, en effet, qu'une partie des premiers chrétiens juifs — les Ébionites, comme on les appelle communément — possédait un évangile basé sur Matthieu dont les chapitres sur la nativité étaient absents. Mais ce n'était pas le véritable Évangile de Matthieu : c'en était au

mieux une forme mutilée et corrompue. L'Evangile authentique, comme l'attestent les manuscrits, a toujours eu ces chapitres.

Ensuite, quant aux Evangiles eux-mêmes, ils n'étaient pas d'origine tardive et non apostolique ; mais ont été écrits par des hommes apostoliques, et ont été dès le début acceptés et diffusés dans l'église comme des incarnations dignes de foi d'une saine tradition apostolique. L'Évangile de Luc était de la plume de Luc - son authenticité a récemment reçu une justification puissante du professeur Harnack, de Berlin - et l'Évangile de Matthieu, tandis qu'un certain doute repose encore sur sa langue d'origine (araméen ou grec), transmis sans contestation dans l'église primitive. comme le véritable Evangile de l'apôtre Matthieu. La critique a plus récemment soulevé la question de savoir si c'est seulement le "fondement" des discours (les "Logia") qui vient directement de Matthieu. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'Evangile sous sa forme grecque a toujours passé pour celui de Matthieu. Il doit donc, s'il n'est pas écrit par lui, avoir eu son autorité immédiate. Les récits nous parviennent, en conséquence, avec une haute sanction apostolique.

Sources des récits

Quant aux sources des récits, pas peu peut-il glaner de l'étude de leur caractère interne. Ici deux faits se révèlent. La première est que le récit de Luc est basé sur une écriture araméenne ancienne, archaïque et très originale. Son caractère araméen brille à travers chacune de ses parties. Dans le style, le ton, la conception, il est très primitif - émane, apparemment, de ce cercle de personnes dévotes à Jérusalem à qui ses propres pages nous présentent (Luc 2:25; Luc 2:36-38). C'est donc lui qui a le plus de créances. Le deuxième fait est encore plus important. Une lecture attentive des récits montre clairement ce à quoi on aurait pu s'attendre que les informations qu'ils véhiculent ne provenaient d'aucune source inférieure à celle de Joseph et de Marie eux-mêmes. C'est une caractéristique marquée du contraste dans les récits - que le récit de Matthieu est entièrement raconté du point de vue de Joseph, et celui de Luc est entièrement raconté à partir de celui de Marie. Les signes en sont indubitables. Matthieu raconte les difficultés et l'action de Joseph, et ne dit que peu ou rien des pensées et des sentiments de Marie. Luc en dit long sur Marie, même sur ses pensées les plus intimes, mais ne dit presque rien directement sur Joseph. Les récits, en somme, ne sont pas, comme certains le voudraient, contradictoires, mais indépendants et complémentaires. L'un complète et complète l'autre. Les deux ensemble sont nécessaires pour donner toute l'histoire. Ils portent en eux-mêmes

le sceau de la vérité, de l'honnêteté et de la pureté, et sont dignes de toute acceptation, comme on les tenait évidemment pour l'Église primitive.

Objections non fondées

Contre l'acceptation de ces premiers récits bien attestés, qu'ont maintenant les opposants à alléguer ? Je passe par les tentatives de montrer, par élimination critique (expurgeant Luc 1:35, et quelques autres clauses), que le récit de Luc n'était pas du tout le récit d'une naissance virginale. C'est une vaine tentative face au témoignage des autorités manuscrites. Je n'ai pas non plus besoin de m'attarder sur les prétendues « divergences » dans les généalogies et les récits. Celles-ci ne sont pas sérieuses, quand on reconnaît l'indépendance et les différents points de vue des récits. Les généalogies, retraçant la descendance du Christ de David selon différentes lignes, présentent des problèmes qui occupent l'esprit des érudits, mais elles ne touchent pas au fait central de la croyance des deux évangélistes en la naissance de Jésus d'une vierge. Même dans un manuscrit syriaque qui contient la lecture certainement erronée, "Joseph engendra Jésus", le récit continue, comme d'habitude, à raconter la naissance de la Vierge. Ce n'est pas une contradiction, si Matthieu est muet sur la résidence antérieure à Nazareth, que l'objet de Luc l'a amené à décrire pleinement.

Silence de Marc et Jean

L'objection sur laquelle on insiste le plus (en dehors de ce qu'on appelle le caractère évidemment "mythique" des récits) est le silence sur la naissance virginale dans les évangiles restants et dans d'autres parties du Nouveau Testament. Ceci, dit-on, prouve de manière concluante que la naissance de la Vierge n'était pas connue dans les premiers cercles chrétiens et était une légende d'origine plus tardive. En ce qui concerne les évangiles — Marc et Jean — l'objection ne s'appliquerait que si c'était le dessein de ces évangiles de raconter, comme le font les autres, les circonstances de la nativité. Mais ce n'était évidemment pas leur dessein. Marc et Jean savaient tous deux que Jésus avait une naissance humaine - une enfance et une vie précoce - et que sa mère s'appelait Marie, mais délibérément ils ne nous en disent rien. Marc commence son Évangile avec l'entrée du Christ dans Son ministère public, et ne dit rien de la période précédente, en particulier de la façon dont Jésus en est venu à être appelé "le Fils de Dieu" (Marc 1:1). Jean retrace le divin descendant de Jésus, et nous dit que la "Parole s'est faite chair" (Jean 1:14); mais comment ce miracle de devenir chair s'est opéré, il ne le dit pas. Cela ne faisait pas partie de son plan. Il connaissait la tradition de l'Église sur le sujet : il avait entre les mains les Évangiles racontant la naissance de Jésus de la Vierge : et il tient la

connaissance de leur enseignement pour acquise. Parler de contradiction dans un cas comme celui-ci est hors de question.

Silence de Paul

Il n'est pas facile de dire dans quelle mesure Paul connaissait les faits de l'origine terrestre de Christ. Dans une certaine mesure, ces faits seraient toujours considérés comme faisant partie de la vie privée des cercles chrétiens les plus intimes aussi longtemps au moins que Marie a vécu - et les détails n'ont peut-être pas été pleinement connus avant la publication des évangiles. Certes, Paul n'a pas fondé sa prédication de son Évangile sur ces questions intérieures privées, mais sur les faits généraux et publics du ministère, de la mort et de la résurrection de Christ. Ce serait toutefois aller trop loin que d'en déduire que Paul n'avait aucune connaissance du miracle de la naissance du Christ. Luc était le compagnon de Paul et partageait sans aucun doute avec Paul toutes les connaissances qu'il avait lui-même recueillies sur ce sujet et sur d'autres. Une chose est certaine, c'est que Paul n'aurait pas pu croire en la dignité divine, la préexistence, la perfection sans péché et la direction rédemptrice de Jésus comme il l'a fait, et ne pas avoir été convaincu que son entrée dans l'humanité n'était pas un événement ordinaire de nature, mais impliquait un miracle sans précédent d'une certaine sorte. Ce Fils de Dieu, qui s'est "vidé", qui est "né d'une femme, né sous la loi", qui "n'a pas connu le péché" (Philippiens 2:7-8; Galates 4:4; 2 Corinthiens 5:21), n'était pas et ne pouvait pas être un simple produit de la nature. Dieu doit avoir travaillé de manière créative dans Son origine humaine. La naissance virginale serait pour Paul l'événement le plus raisonnable et le plus crédible. Il en va de même pour Jean, qui avait la même haute opinion de la dignité et de la sainteté de Christ.

L'impeccabilité du Christ une preuve

On prétend parfois qu'une naissance vierge n'aide pas à expliquer l'impeccabilité du Christ. Marie étant elle-même pécheresse de nature, il est considéré que la souillure de la corruption serait véhiculée par un parent autant que par deux. On oublie que tout le fait n'est pas exprimé en disant que Jésus est né d'une mère vierge. Il y a l'autre facteur : « conçu par le Saint-Esprit ». Ce qui s'est passé était un miracle divin et créatif opéré dans la production de cette nouvelle humanité qui a assuré, dès ses débuts germinaux, la liberté de la moindre souillure du péché. La génération paternelle dans une telle origine est superflue. La naissance de Jésus n'était pas, comme dans les naissances ordinaires, la création d'une nouvelle personnalité. C'était une Personne divine – déjà existante – entrant dans ce nouveau mode d'existence. Le miracle pouvait seul produire

une telle merveille. Parce que sa nature humaine avait cette origine miraculeuse, Christ était le "saint" depuis le commencement (Luc 1:35). Il était sans péché, comme toute sa vie l'a démontré ; mais quand, de tout temps, la génération naturelle a-t-elle donné naissance à une personnalité sans péché ?

L'Église primitive un témoin

L'histoire de l'église primitive est parfois invoquée pour témoigner que la doctrine de la naissance virginale n'était pas primitive. Aucune affirmation ne saurait être plus futile. L'église primitive, pour autant que nous puissions la retracer, dans toutes ses branches, tenait cette doctrine. Aucune secte chrétienne n'est connue qui l'a nié, sauf les Ebionites juifs auxquels il a été fait allusion auparavant. Le corps général des chrétiens juifs – les Nazaréens comme on les appelle – l'accepta. Même les plus grandes sectes gnostiques l'ont admis à leur manière. Ces gnostiques qui l'ont nié ont été repoussés avec toute la force des plus grands enseignants de l'église. L'apôtre Jean est lié à s'être opposé avec véhémence à Cerinthus, le premier enseignant auquel ce déni est lié.

Aléas discrédités

Que reste-t-il à dire de plus ? Ce serait perdre de la place que de suivre les objecteurs dans leurs diverses théories sur une origine mythique de cette croyance. Une à une les spéculations avancées se sont effondrées et ont fait place à d'autres toutes également sans fondement. La plus récente des théories cherche une origine de la croyance dans l'ancienne Babylone et suppose que les Juifs possédaient la notion à l'époque préchrétienne. Ce n'est pas seulement opposé à toute preuve réelle, mais c'est l'abandon de l'affirmation selon laquelle l'idée a son origine dans les cercles chrétiens tardifs et était inconnue des apôtres antérieurs.

Le Vrai Christ

D'un point de vue doctrinal, il faut répéter que la croyance en la naissance virginale du Christ est de la plus haute valeur pour la juste appréhension de la personnalité unique et sans péché du Christ. En voici un, comme Paul le fait ressortir dans Romains 5:12 et suivants, qui, libre du péché lui-même et non impliqué dans les responsabilités adamiques de la race, renverse la malédiction du péché et de la mort apportée par le premier Adam, et établit le règne de justice et de vie. Si Christ était né naturellement, aucune de ces choses ne pourrait être affirmée de Lui. En tant que membre de la race d'Adam, et non un entrant d'une sphère supérieure, il aurait partagé la corruption et le destin d'Adam – aurait lui-même exigé d'être racheté. Par l'infinie miséricorde de Dieu,

Il est venu d'en haut, n'a hérité d'aucune culpabilité, n'a eu besoin d'aucune régénération ou sanctification, mais est devenu Lui-même le Rédempteur, le Régénérateur, le Sanctificateur, pour tous ceux qui Le reçoivent. « Grâces soient rendues à Dieu pour son don indescriptible » (2 Corinthiens 9 :15).

L'Homme-Dieu

Jésus de Nazareth n'était pas un simple homme, surpassant les autres en pureté de vie et de conduite et en sincérité de but, simplement distingué des autres enseignants par la plénitude de sa connaissance. Il est l'homme-Dieu. Une telle vision de la personne du Messie est le fondement assuré de tout le témoignage scripturaire qui lui est rendu, et elle doit être irrésistiblement déduite du style et du ton dans lesquels il parlait habituellement de lui-même. De cet argument inférentiel du Sauveur, nous ne pouvons donner ici les points saillants que dans une brève présentation.

1. Jésus prétendait être le Fils de Dieu. Nous rencontrons ce titre dans le Livre de Daniel. Il a été utilisé par Nabuchodonosor pour décrire ce quatrième personnage merveilleux qui marchait avec les trois confesseurs hébreux dans le feu (Daniel 3 : 25), et qui était, sans aucun doute, le Seigneur Jésus-Christ se révélant sous une forme corporelle assumée à ses serviteurs héroïques. Ce titre majestueux est attribué à Lui-même à plusieurs reprises par notre Maître. (Voir Jean 5 :25 ; Jean 9 :35 ; Jean 11 :4, etc.) Dans son entretien avec Nicodème, il s'est désigné lui-même comme « le Fils unique de Dieu » (Jean 3 :18).

Confronté au Sanhédrin, Jésus a été étroitement interrogé sur son utilisation de ce titre; et Il a plaidé coupable à l'acte d'accusation. (Voir Matthieu 26 :63-64 et Matthieu 27 :43 ; cf. Luc 22 :70-71 et Jean 19 :7). Il ressort clairement du récit que les Juifs ont compris ce nom glorieux dans les lèvres de Jésus comme une affirmation blasphématoire des attributs divins pour Lui-même.

Ils ont compris que Jésus revendiquait ainsi l'égalité avec Dieu (voir Jean 5:18); et de se faire Dieu. (Voir Jean 10:33). L'ont-ils compris? Ont-ils surestimé la signification de ce titre revendiqué par notre Seigneur ? Comme il aurait été facile pour Lui de les redresser. À quel point ses obligations étaient-elles impératives de le faire, non seulement envers lui-même, mais envers ces hommes malheureux qui avaient soif de son sang à cause d'un malentendu. Tous les principes de la philanthropie ne l'obligeaient-ils pas à les sauver de la perpétration du terrible meurtre qu'il savait qu'ils envisageaient ? Oui, s'ils se trompaient, c'était un crime odieux en Notre-Seigneur de ne pas les détromper. Mais pas un mot n'a-t-il dit pour adoucir le caractère offensant de sa prétention.

Il la laissa subsister dans toute sa répulsion pour l'esprit juif et mourut sans faire le moindre signe qu'il avait été mal compris. Il a ainsi accepté l'interprétation juive de sa signification, et a scellé cette signification du titre, Fils de Dieu, avec le sang de son cœur. Rien ne peut être plus clair, alors, que le fait que Jésus est mort sans protester pour avoir revendiqué l'égalité avec Dieu, et s'être ainsi fait Dieu. Nous n'osons pas nous faire confiance pour écrire ce que nous devrions penser de lui dans de telles circonstances, s'il n'était qu'un homme.

2. Jésus, à plusieurs reprises, a revendiqué une suprématie divine dans les deux mondes. Prenons par exemple sa description du jugement dernier : « Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente. il y aura des lamentations et des grincements de dents" (Matthieu 13:41). Le royaume est à lui, et tous les anges de Dieu sont ses serviteurs obéissants.

Il a déclaré dans les termes les plus clairs qu'il présidera en tant que juge universel au dernier grand jour, et que sa sagesse et son autorité attribueront à chaque homme sa perte appropriée. "Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les saints anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il les séparera les unes des autres, comme un berger sépare ses brebis des boucs; et il placera les brebis à sa droite, mais les boucs à sa gauche" (Matthieu 25:31-33). Sa voix prononcera les mots d'encouragement, « Venez, vous les bénis », et la phrase terrible : « Partez, maudits » (Matthieu 25 : 31-46). Sans hésitation, équivoque ou compromis, Jésus de Nazareth a assumé à plusieurs reprises le droit et la capacité de discriminer le caractère moral et les desserts de toute l'humanité depuis Adam jusqu'au jour de la chute. Sa sublime conscience de la suprématie universelle soulagea la prétention de tout comme l'audace, et n'en fit que la séquence naturelle de sa divinité incarnée. « Tout pouvoir, dit-il, m'a été donné dans les cieux et sur la terre » (Matthieu 28 :18).

Cette idée a germé dans l'esprit de ses disciples et apôtres. L'image vivante enregistrée dans le vingt-cinquième chapitre de Matthieu a donné une coloration à toutes leurs pensées ultérieures au sujet de leur divin Maître. Ils parlèrent toujours de lui comme "ordonné pour être le juge des vivants et des morts" (Actes 10:42; Actes 17:31). Ils ont témoigné que : « Nous devons tous comparaître devant le siège du jugement de Christ, afin que chacun reçoive les choses qui se sont faites dans son corps, selon ce qu'il a fait, soit en bien, soit en mal » (2 Corinthiens 5 :10 ; Romains 14:10).

Ainsi, l'esprit de Jean l'Apôtre était préparé pour les révélations ultérieures de Patmos, lorsqu'il entendit son Seigneur glorifié prétendre "avoir les clés de l'enfer et de la mort" (Apocalypse 1:18), et eut la vision du "grand trône blanc, et de Celui qui était assis dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent" (Apocalypse 20:11).

Mais qui est celui-ci qui prétend saisir et manier les foudres du châtiment éternel ? qui prétend pouvoir scruter les buts et les motifs secrets, ainsi que les paroles et les actes, de chaque homme qui est né, depuis la première aube de la responsabilité personnelle jusqu'au jour de la mort ? Est-ce que quelque chose d'autre que l'omniscience intérieure peut le qualifier pour une enquête aussi complexe, compliquée et vaste ? S'il ne pouvait pas sonder « les reins et les cœurs » (pour utiliser ses propres mots à Jean), comment pourrait-il donner à chacun de nous selon ses œuvres ? (Apocalypse 2:23). Le cerveau chancelle quand nous pensons aux transactions énormes du dernier jour, et aux intérêts capitaux qui seront alors décidés pour toujours et à jamais ; et la raison nous dit que si le juge qui doit présider à ces solennités est un homme, il faut qu'il soit un Dieu-homme. Si Jésus doit être le Juge universel et absolu de notre race, un Juge dont les décisions seront sans appel, Il doit être "Dieu manifesté dans la chair" [1 Timothée 3:16]. Mais que pouvons-nous penser de lui, si en établissant cette prétention, il nous induit en erreur ?

3. Jésus a toujours revendiqué un pouvoir absolu et indiscutable sur toutes les questions de devoir moral et de destinée. Pour citer M. Newman, le simple déiste, "Je trouve Jésus lui-même pour établir des prétentions oraculaires. Je trouve une hypothèse de prééminence et de sagesse morale inaccessible pour imprégner chaque discours d'un bout à l'autre des Évangiles. Si je ne peux pas croire que Jésus a assumé une manière oraculaire, je ne sais pas quelle particularité morale en lui il m'est permis de croire. la vérité de ces paroles. Jésus prétendait être le Seigneur absolu dans tout le domaine de la morale. Il a établi le sens et la force des anciennes lois et en a institué de nouvelles par sa propre autorité. Prenez le Sermon sur la montagne comme exemple. Avec quel absolu caractère péremptoire définit-il la législation existante de Dieu et en élargit-il les limites ! Avec quelle dignité consciente décide-t-il chaque question dans toute la gamme des devoirs humains avec le simple: "Mais je vous le dis!" Sept fois dans un chapitre, il utilise cette formule. (Voir Matthieu 5:20, 22, 28, 32, 34, 39, 44). Et dans l'application du sermon, Il a déclaré qu'Il n'était que l'homme sage et bâti sur un roc solide, qui entend Ses paroles et les met en pratique. (Matthieu 7:24). Le peuple pourrait bien être étonné de sa doctrine ; car en vérité "Il les enseignait comme ayant autorité, et non comme les scribes"

(Matthieu 7:28-29). Mais le ton qui imprègne le Sermon sur la montagne traverse tout l'enseignement de Jésus de Nazareth. Il parle toujours comme s'Il était l'Auteur et le Donneur de la loi ; comme s'Il avait le pouvoir de modifier n'importe laquelle de ses dispositions selon ses propres idées de convenance ; et comme s'Il était le Seigneur suprême des consciences humaines. Son style est totalement différent de celui de tout enseignant inspiré avant ou après Lui. Ils ont fait appel à la loi et au témoignage. (Voir Esaïe 8:20). Mais Jésus revendiquait un pouvoir inhérent de modifier et d'altérer les deux.

Le sabbat était le symbole de toute l'alliance faite par Dieu avec Israël par le ministère de Moïse. (Voir Exode 31:12-17). Mais Jésus a affirmé sa suprématie complète sur cette institution divine. Ce sont ses paroles emphatiques : « Car le Fils de l'homme est aussi maître du jour du sabbat » (Matthieu 12 :8 ; Marc 2 :28 ; Luc 6 :5). Il pouvait, de Sa propre volonté, apaiser les terreurs du Sabbat juif, et même le remplacer complètement par le "Jour du Seigneur" chrétien. Il était le Seigneur de toutes les institutions divines.

Et dans l'Église, il revendique le droit de régler ses doctrines et ses ordonnances selon sa volonté. Il chargea les apôtres de baptiser en son nom et les chargea d'enseigner à leurs convertis à observer tout ce qu'il leur avait commandé. (Matthieu 28:19-20). Ainsi Jean a été préparé pour la vision sublime du Fils de l'homme en tant que "Celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or" (Apocalypse 2:1); et comme "Celui qui a la clef de David, Celui qui ouvre, et personne ne ferme; et qui ferme, et personne n'ouvre" (Apocalypse 3:7).

Et l'autorité revendiquée par Jésus s'étend jusqu'au ciel et jusqu'à l'état final des choses. Il a affirmé qu'il monterait pour partager la domination de son Père et s'asseoir sur le trône de sa gloire. (Voir Matthieu 19:28). La contrepartie à laquelle l'annonce se trouve dans sa déclaration à Jean à Patmos : "Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône" (Apocalypse 3:21). La manière dont le Seigneur parlait de lui-même à propos de l'état céleste portait beaucoup de fruit dans le cœur et les sentiments de ses disciples. Pour eux, cette vie était « absente du Seigneur » quant à sa présence visible : et leur seule belle idée du ciel était qu'il était "présent avec le Seigneur" (2 Corinthiens 5:6, 8). Il leur avait appris à le considérer comme leur « tout en tous », même dans leur état éternel ; et avec une foi inconditionnelle, ils chérissaient le seul espoir béni d'être pour toujours avec le Seigneur. Toutes les autres idées du monde céleste étaient perdues de vue en comparaison de cette anticipation absorbante.

Les demeures mêmes qu'ils devaient occuper dans la maison du Père Éternel, dit Jésus, Il les leur assignerait (Jean 14:2). Il a affirmé son droit de donner les couronnes et les gloires de la béatitude immortelle comme si elles lui appartenaient par un droit indiscutable. Il le veut, et c'est fait. Il rappelait constamment à ses disciples les récompenses qu'il accorderait à tout serviteur qu'il trouverait fidèle à sa venue. (Comparez Matthieu 24 :44 avec Matthieu 24 :45-47 ; Matthieu 25 :14-46, etc.)

Il est vrai que Jésus ne donnera ces honneurs qu'à ceux à qui ils sont préparés par son Père ; car, dans leurs desseins de miséricorde, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un. Pourtant, il dispensera, de droit, la bénédiction à tous ceux qui la reçoivent. Car ce sont là les vraies paroles de notre Seigneur : « S'asseoir à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de le donner, mais [ou, à moins qu'il ne soit] donné à ceux pour qui cela a été préparé par mon Père » (Matthieu 20:23). La langue implique logiquement le droit absolu de notre Seigneur de donner les couronnes; mais seulement à ceux qui sont nommés à ces honneurs par le Père.

Ces idées sont répétées en vision à Jean. Jésus donne "droit à l'arbre de vie" (Apocalypse 2:7). Dans les louanges de l'armée rachetée, telles que décrites dans cette merveilleuse Apocalypse, ils attribuent toujours leur salut et leur gloire à Jésus, et les anges sans péché gonflent le chœur des louanges d'Emmanuel, tandis que l'univers, de ses myriades de mondes, fait écho à la tension. (Apocalypse 5:8-14).

Dans la description de l'état final des choses - un état qui sera postérieur au millénium (quel qu'il soit) - (Apocalypse 20:1-10), et aussi au jugement final des justes et des méchants (Apocalypse 20: 11-15), et à l'acte d'hommage et de fidélité décrit dans 1 Corinthiens 15:24-28, nous trouvons l'Agneau encore et pour toujours sur le trône. L'Église est toujours "l'épouse, la femme de l'Agneau" (Apocalypse 21:9). Dans cet état consommé de toutes choses, "Le Seigneur Dieu Tout-Puissant et l'Agneau en sont le temple" (Apocalypse 21:22), la gloire de Dieu l'éclaire, "et l'Agneau en est la lumière" (Apocalypse 21:23), le pur fleuve d'eau de la vie coule encore de dessous le trône de Dieu et de l'Agneau (Apocalypse 22:1), "le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront, et ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts" (Apocalypse 22:3-4). Tout au long de l'Apocalypse, nous ne trouvons jamais Jésus parmi les adorateurs, Il est là l'Adoré sur le trône, et avec cette image la vision majestueuse se ferme.

Les apôtres inspirés avaient puisé ces idées dans l'enseignement personnel de leur Seigneur, et les révélations ultérieures ne firent que développer dans leur

esprit les pensées-semences qu'il y avait déposées de ses propres lèvres sacrées. Paul exprima noblement les sentiments de tous ses frères lorsqu'il écrivit : « Désormais il m'est réservé une couronne de justice, que le Seigneur, le juste juge, me donnera en ce jour-là, et non pas à moi seulement, mais à tous. eux aussi qui aiment son apparition" (2 Timothée 4:8). Mais assurément, Celui qui prétend à la suprématie, absolue et indiscutable, dans la morale, dans les institutions divines, dans l'Église sur la terre, dans le ciel et dans un univers consommé pour toujours, doit être le Seigneur de tous, manifesté sous une forme humaine. S'il ne l'était pas, que devait-il être pour avancer de telles suppositions, et quel devait être le livre qui les appliquait ?

4. Jésus a affirmé sa pleine possession du pouvoir de pardonner les péchés. Les instincts moraux des Juifs avaient raison lorsqu'ils posaient la question : « Qui peut pardonner les péchés sinon Dieu seul ? (Marc 2:7). Nous ne nous étonnons pas qu'avec leurs idées de Christ, ils aient demandé avec étonnement : « Qui est celui-ci qui pardonne aussi les péchés ? (Luc 7:49), ou qu'ils se sont exclamés, en référence à une telle revendication, d'un tel quartier, "Cet homme blasphème" (Matthieu 9:3).

Et pourtant, le Christ a déclaré très catégoriquement, à plus d'une occasion, qu'il possédait cette prérogative divine, et a guéri le paralytique en professant l'attestation du fait (Luc 5:24). Ceux qui élimineraient complètement l'élément miraculeux du deuxième récit, doivent admettre que Matthieu, Marc et Luc racontent tous de manière très circonstanciée que Jésus a au moins professé accomplir un miracle à l'appui de sa prétention de posséder le pouvoir de pardonner les péchés. S'il a opéré le miracle, sa prétention est établie ; et s'il ne l'a pas fait, mais a trompé le peuple, alors éloignez-vous de lui pour toujours comme un imposteur arrogant ! Mais s'il l'a opérée et a prouvé sa prétention, il doit être égal à son Père ; car les Juifs avaient raison, et personne « ne peut pardonner les péchés que Dieu seul » [Marc 2:7]. Un simple homme pourrait-il annuler d'un mot le péché d'une créature contre son Créateur ? La pensée même est un blasphème.

5. Jésus revendiquait le pouvoir de ressusciter son propre corps de la tombe, de vivifier les âmes des hommes à la vie spirituelle et de ressusciter tous les morts au dernier grand jour. Jésus a comparé son corps à un temple que les Juifs devraient détruire et qu'il relèverait en trois jours. (Jean 2:19-21). Il a affirmé qu'il avait le pouvoir de donner sa vie et le pouvoir de la reprendre. (Jean 10:18). Il a déclaré que les morts spirituels – car la résurrection physique est ensuite évoquée comme un sujet distinct – devraient entendre sa voix et vivre. (Jean 5:25). Et alors, Il nous dit de ne pas nous étonner de cela, car le jour vient où,

par Son fiat omniscient, toutes les générations des morts « sortiront ; ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie ; et ceux qui auront fait le mal, jusqu'à la résurrection pour la damnation" (Jean 5:28-29).

Mais si Jésus n'était pas, dans un sens mystérieux, le Seigneur de sa propre vie, quel pouvoir avait-il pour en disposer à sa guise ? Et comment pourrait-Il s'en souvenir une fois parti ? Et comment pourrait-il communiquer la vie spirituelle, s'il n'en était pas la fontaine divine ? Et comment aurait-il pu ressusciter les morts de leurs tombes, s'il n'était pas le Tout-Puissant Créateur ? Toutes ces affirmations, si elles sont authentiques, nécessitent la foi en la Divinité de Jésus.

6. Jésus a déclaré qu'il avait la capacité de faire toutes les œuvres de son Père. Le Sauveur avait guéri l'homme impuissant à la piscine de Béthesda le jour du sabbat. Accusé par les Juifs de péché pour cet acte, notre Seigneur s'est justifié par ces paroles toujours mémorables : "Mon Père travaille jusqu'à présent [c'est-à-dire le jour du sabbat pour soutenir et bénir les mondes], et je travaille" [Jean 5 : 17] - le même jour, donc, en guérissant les malades, - affirmant ainsi indirectement son droit de faire tout ce que son Père a fait, et, comme le disent les Juifs, revendiquant une telle filiation qui le rendait "égal à Dieu" [Jean 5:18]. Mais notre Seigneur n'a pas diminué d'un iota sa revendication. Certes, il a admis qu'en tant que Médiateur incarné, il avait reçu son autorité du Père, mais il a déclaré que «tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi de même» (Jean 5:17-19). Or, aucune langue ne peut surestimer la sublimité de cette affirmation. Le Christ a affirmé qu'il possédait pleinement le droit et la capacité de faire tout ce que le Père Éternel avait le droit et la capacité de faire. Un tel langage a-t-il jamais été utilisé par le plus inspiré ou le plus audacieux des simples mortels ? Nous n'oublions pas que notre Seigneur a pris soin de déclarer que le Père lui avait confié tout jugement (Jean 5:22), mais s'il n'avait pas lui-même participé à la divinité, comment aurait-il pu, en tant qu'Incarné, être qualifié être armé de la prérogative si vaste? Celui qui peut faire toutes les œuvres de Dieu doit être Dieu !

7. Jésus a parlé de lui-même comme du plus grand don de miséricorde infinie même. Dans sa conversation avec Nicodème, le Christ a parlé de lui-même en ces termes : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3 :16). , par lequel Notre-Seigneur entendait manifestement exprimer l'idée que le don du Fils était le don le plus riche de l'amour divin.

Et cette idée germa puissamment dans l'esprit des apôtres. Ils ont développé l'argument. Par le don du Christ au-dessus de tous les autres, ils nous ont

enseigné : « Dieu a commandé son amour envers nous » (Romains 5 :8 ; voir aussi Jean 4 :10). Ils raisonnaient ainsi, ayant appris leur logique de la bouche de leur Seigneur : "Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui ?" (Romains 8:32). L'argument de l'apôtre va du plus grand au moins. Il suppose que Jésus-Christ est plus grand que toutes choses. Il n'aurait aucune force sur tout autre principe. Plus que cela, il suppose que Christ est infiniment plus grand que toutes choses, de sorte que toutes les autres expressions de la bonté divine envers notre race deviennent insignifiantes par rapport au don de Christ. Mais de telles représentations peuvent-elles être harmonisées avec la notion que le Christ est simplement un homme doué ? Ne mériteraient-ils pas d'être qualifiés d'hyperboles devenus fous sur une telle hypothèse ? Et imaginez un simple homme se tenir debout et se proclamer le don le plus précieux de l'amour de Dieu pour notre race. Quelle monstrueuse exagération et quel égoïsme ! Si Christ est plus grand que tous les autres dons divins réunis, ne doit-il pas être l'homme-Dieu ? Dans l'hypothèse évangélique, de telles représentations ne sont ni grandiloquentes ni exagérées rhétoriquement on peut dire avec le séraphique Paul, sans réserve : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don indicible » (2 Corinthiens 9, 15).

8. Jésus s'est annoncé comme le centre de repos de l'âme humaine. Qui n'a pas frémi sous le charme puissant de ces paroles puissantes : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis doux et humbles de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger » (Matthew 11:28-30). Dans cette invitation, notre Seigneur se proclame être tout pour l'âme. Nous devons venir à lui, prendre son joug sur nous et apprendre de lui. En le recevant, nous trouverons du repos pour nos âmes, car il nous donnera du repos.

Or, Dieu seul est le lieu de repos de l'esprit humain. En Lui, et en Lui seulement, pouvons-nous trouver une paix assurée. Mais Jésus prétend être notre repos. Ne doit-il donc pas être Dieu incarné ? Et très remarquable est le fait que, dans le même souffle dans lequel il parle de lui-même en ces termes augustes, il dit : « Je suis doux et humble de cœur » [Matthieu 11 :29]. Mais où étaient sa douceur et sa petitesse pour faire une telle affirmation, s'il était simplement un homme comme nous ?

Dans le même esprit sont ces passages mémorables où ce merveilleux personnage parle de lui-même comme de notre paix. "Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne" (Jean

14:27). "Je vous ai dit ces paroles, afin que vous ayez la paix en moi" (Jean 16:33). C'est ainsi que le Seigneur concentre toujours nos pensées sur lui-même. Mais que doit-il être pour être digne d'une telle attention suprême ?

9. Jésus permit à Thomas de l'adorer comme son Seigneur et son Dieu, et prononça un éloge sur la foi ainsi manifestée. (Jean 20:28). Sur ce fait, nous citons l'admirable commentaire de Dean Alford : "Le point de vue socinien, que ces mots, 'mon Seigneur et mon Dieu,' ne sont qu'une exclamation, est réfuté,

(1) Par le fait que de telles exclamations n'étaient pas en usage chez les Juifs.

(2) Par l'eipen autô (lui dit-il, c'est-à-dire le Christ).

(3) Par l'impossibilité de rapporter « ho kyrios mou », mon Seigneur, à un autre que Jésus. (Voir le verset 13 [Jean 20:13]).

(4) Par l'usage du Nouveau Testament d'exprimer le vocatif par le nominatif avec un article.

(5) Par l'absolue absurdité psychologique d'une telle supposition ; que celui qui vient d'être convaincu de la présence de celui qu'il aimait profondément devrait, au lieu de s'adresser à lui, pousser un cri sans pertinence.

(6) Par l'absurdité supplémentaire de supposer que si tel était le cas, l'apôtre Jean, qui, de tous les écrivains sacrés, garde le plus constamment à l'esprit l'objet pour lequel il écrit, aurait dû enregistrer quoi que ce soit à côté de cet objet.

(7) Par la connexion intime des pepisteukas, tu as cru. (Voir le verset suivant [Jean 20:29]).

"La rejetant, par conséquent, nous observons qu'il s'agit de la plus haute confession de foi qui ait encore été faite ; et qu'elle montre que (bien que pas encore complètement) la signification des confessions précédentes de son être 'le Fils de Dieu' a été comprise Ainsi, Jean, à la toute fin de son évangile, réitère le témoignage par lequel il l'a commencé - à la divinité du Verbe qui s'est fait chair, et, par cette confession finale, montre comment le témoignage de Jésus à lui-même s'est progressivement approfondi et exalté. la conviction des apôtres, depuis le moment où ils ne l'ont connu que sous le nom de ho huïos tou Iôséph (Jean 1:45), 'le fils de Joseph', jusqu'à maintenant, où il est reconnu comme leur Seigneur et leur Dieu." (Nouveau Testament grec d'Alford, sur le passage).

Ces remarques judicieuses ne laissent rien à ajouter quant à l'application réelle des mots « mon Seigneur et mon Dieu ». Mais comment le Sauveur a-t-il reçu cet acte d'adoration ? Il l'a recommandé et l'a retenu pour l'imitation des siècles à

venir "Jésus lui dit: Thomas, parce que tu m'as vu, tu as cru: heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru" (Jean 20: 29). Il déclara ainsi très catégoriquement Sa Seigneurie et Sa Divinité. Mais combien son crime était effrayant en agissant ainsi, s'il n'était qu'un Christ socinien !

Cette conversation produisit une profonde impression sur l'esprit apostolique et sur l'Église primitive. Étienne a invoqué Jésus dans la prière avec son dernier souffle. (Actes 7:59). Paul a supplié trois fois le Seigneur (Jésus) en supplication, afin que cette écharde dans la chair lui soit ôtée, et a reçu une réponse du Seigneur. (2 Corinthiens 12 : 8, comparé au verset suivant, le 9 [2 Corinthiens 12 : 9]). La prière a été offerte à Jésus et a été exaucée par Jésus, comme le montre le contexte.

Les disciples primitifs sont ainsi décrits : « Tous ceux qui invoquent en tout lieu le nom de Jésus-Christ notre Seigneur, le leur et le nôtre » (1 Corinthiens 1 :2).

Chaque converti était, par les ordres du Christ, baptisé en son nom conjointement avec celui du Père et du Saint-Esprit ; et ainsi toute l'Église a appris à l'adorer comme l'égal de Dieu à l'heure solennelle de la profession religieuse. (Matthieu 28:19).

La bénédiction apostolique invoque Jésus en prière avec Dieu et le Saint-Esprit (2 Corinthiens 13:14), et tout le récit sacré se termine par une litanie solennelle au Fils : "La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen" (Apocalypse 22:21). Nous demandons encore : qui est-ce s'il n'est pas l'homme-Dieu ?

10. Jésus s'est indirectement comparé à Dieu. Il l'a fait en ces termes : "Personne ne connaît le Fils [Luc donne : "Qui est le Fils"], mais le Père ; et personne ne connaît le Père [Luc donne : "Qui est le Père"], sauf le Fils, et celui à qui le Fils lui révélera. (Voir Matthieu 11:27 et Luc 10:22).

Voici encore les deux textes :

Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne connaît qui est le Fils, si ce n'est le Père; personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler. (Matthieu 11 :27)

Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne connaît qui est le Fils, si ce n'est le Père, ni qui est le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut révéler. (Luc 10 :22)

Ces déclarations sont peut-être les plus remarquables qui soient sorties même de la bouche de Jésus. En elles, Il affirmait que le Fils était un mystère aussi grand

que le Père, et par conséquent aussi difficile à connaître. C'était en fait revendiquer l'égalité avec Dieu. Rien de moins ne peut en être fait. Ensuite, aussi, le Seigneur a professé une telle connaissance de Dieu que seul Dieu peut posséder. Il a en effet affirmé qu'Il connaissait le Père aussi bien que le Père le connaissent. Au total, aucune langue ne peut être plus scandaleusement familière et profane que ces paroles du Sauveur, s'Il n'était qu'un homme. Que le lecteur les médite bien dans les deux versions de Matthieu et Luc.

À une occasion, notre Seigneur a déclaré : « Mon Père est plus grand que tout » (Jean 10 :29) ; et sur un autre, "Mon Père est plus grand que moi" (Jean 14:28). Mais si notre Seigneur n'était qu'un homme, quel besoin y avait-il qu'il nous le dise ? Que devrions-nous penser d'un simple mortel qui se lèverait au milieu de nous et nous dirait délibérément que le Père Éternel est plus grand que lui ? Ne devrions-nous pas remettre en question sa santé mentale ? Ou ne devrions-nous pas considérer la comparaison même comme un blasphème ? Car qu'est-ce qui peut justifier une créature dans une telle assimilation virtuelle d'elle-même à Dieu ? Nous sommes obligés de conclure qu'il devait y avoir un autre élément dans la nature de notre Seigneur, en plus de l'humain, qui le justifiait de faire une déclaration aussi remarquable. Quel danger y avait-il à ne pas reconnaître la supériorité du Père Éternel sur l'homme Jésus-Christ, si celui-ci n'était qu'un homme ? Ces mots, généralement supposés être un bastion de l'unitarisme, sont, en vérité, un témoignage indirect de la foi orthodoxe. Car quelle comparaison peut-il y avoir entre le Créateur et une simple créature, entre l'Infini et celui qui est « moins que rien et vanité » [Isaïe 40:17] ?

11. Jésus exige de nous une foi sans hésitation et illimitée en lui-même ; une foi, en somme, que nous ne devrions exercer qu'en Dieu. Nous devons croire en lui pour le salut de tout notre être ; non seulement comme nous indiquant le chemin du ciel, mais comme étant lui-même le chemin. Il place la foi en Lui dans la même catégorie que la foi au Père. (Jean 14:1). L'esprit de son enseignement au sujet de la foi à reposer en lui est donné dans ses paroles à la femme de Samarie : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » "Quiconque boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle" (Jean 4:10-14). À moins que nous n'exercions la foi en sa personne et en son œuvre, appelées au sens figuré manger sa chair et boire son sang, nous n'avons pas de vie en nous (Jean 6:53) ; mais si quelqu'un mange de ce pain; il vivra éternellement (Jean 6:51). Ceux qui se sont livrés dans les bras de Christ par la foi reçoivent de lui la vie éternelle et ne périront jamais. (Jean 10:28). Ils sont autant dans les bras de Jésus

que dans les bras du Père ; et leur sécurité est autant assurée par l'un que par l'autre (comparez Jean 10:28, 29, 30). En fait, dans cette transaction gracieuse, le Fils et le Père sont un (Jean 10:30). Les Juifs pourraient bien, avec leurs vues sur son origine, prendre des pierres pour le lapider pour ces revendications, disant comme ils l'ont fait : « Nous te lapidons pour blasphème, parce que toi, étant un homme, tu te fais Dieu » (Jean 10 :33). La justification de notre Seigneur de Lui-même, par une référence au langage du Psaume 82:6, est une illustration de l'argument du moins au plus grand. Si d'une manière ou d'une autre les dirigeants juifs pouvaient être appelés des dieux, à combien plus juste serait-il ainsi désigné, Lui, le Fils unique engendré du Père ? « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », voilà en bref l'essence de l'enseignement du Sauveur sur lui-même. (Voir Jean 15:1-5).

C'est la somme du message de l'Evangile : Croyez au Seigneur Jésus-Christ et vous serez sauvés. C'était une exigence à plusieurs reprises et avec ferveur pressée par le Sauveur et inculquée par ses apôtres ; et nous disons délibérément qu'exercer une foi en Jésus telle qu'il l'exige et que l'Evangile impose, serait, avec les vues sociniennes, nous exposer au terrible anathème : « Maudit est l'homme qui se confie en l'homme et qui fait chair dans son bras" (Jérémie 17:5). Comment mon âme pourrait-elle être en sécurité dans les bras d'un simple homme ? Comment oserais-je confier ma rédemption éternelle aux soins d'un tel Christ ? Et sur quel principe Paul a-t-il dit: "Je puis tout par Christ qui me fortifie" (Philippiens 4:13). Et comment Jésus peut-il être "tout en tout" pour les vrais croyants de chaque nation ? (Colossiens 3:11).

12. L'affection et le dévouement à sa gloire, que Jésus demande, sont tels qu'ils ne peuvent être convenablement cédés qu'à Dieu. Comme nous devons faire confiance à Christ pour tout, nous devons tout abandonner pour lui, s'il exige le sacrifice. C'était une doctrine que le Seigneur a enseignée à plusieurs reprises. Laissez nos lecteurs étudier Matthieu 10:37-39, et le passage parallèle, Luc 14:26-27, et ils verront immédiatement à quel point la demande du Sauveur est intransigeante. Le père, la mère, le fils, la fille, la femme et même la vie elle-même doivent tous être sacrifiés, si la dévotion au Christ nécessite l'abandon. Toutes les créatures, et toutes les choses, et nos vies mêmes doivent être pour nous comme rien par rapport à Christ. Dieu lui-même n'en demande pas moins de nous, ni plus. Que pourrait demander de plus l'Éternel Créateur ? La loi morale dit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de toute ton âme et de toute ta force, et tu le serviras lui seul » [Deutéronome 6 : 5]. Mais le Christ nous ordonne de l'aimer ainsi, et exige de nous l'hommage et le sacrifice de tout notre être ; or, s'il n'est pas l'auteur de notre être, quel droit a-t-il de nous imposer une

telle exigence ? Je ne pourrais pas aimer le Christ comme il demande à être aimé, si je ne croyais pas en lui comme Dieu incarné. Faire cela avec les vues sociniennes serait de l'idolâtrie. Pourtant les motifs qui régnaient dans le cœur des apôtres inspirés se résument en celui-ci : « L'amour du Christ nous contraint », et ils ont posé la loi que tous les hommes doivent désormais vivre « non pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux et est ressuscité" (2 Corinthiens 5:14-15). Et Jésus a déclaré que notre destinée éternelle prendra son caractère de notre conformité ou non à ses exigences : « Quiconque donc me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. Mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux" (Matthieu 10:32-33, 38-42; cf. Matthieu 25:45-46) et le sentiment trouve un écho dans l'enseignement apostolique, dont le langage est, « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit Anathema Maranatha » (1 Corinthiens 16:22). Mais il est clair que la suspension de questions aussi énormes sur le décret de notre amour pour la personne d'une simple créature est une idée tout à fait révoltante pour notre sens moral. Il doit être l'homme-Dieu.

13. Jésus s'est présenté comme la fin appropriée de nos vies et de toutes les providences divines. Il nous demande de vivre pour lui et pour sa gloire. Comme nous l'avons vu, la vie doit être sacrifiée, si la fidélité à Lui l'exige. La maladie de Lazare, a-t-il enseigné, a été ordonnée, "afin que le Fils de Dieu en soit glorifié" (Jean 11:4). Il a exposé la portée de la mission du Saint-Esprit en une phrase puissante : « Il me glorifiera » (Jean 16 :14 ; Jean 15 :26).

Cette lecture messianique de toutes choses s'est avérée merveilleusement suggestive. Elle est amplifiée dans les épîtres apostoliques. Ainsi, Christ est "Seigneur des morts et des vivants" (Romains 14:9). Le grand objet du désir apostolique était que Christ puisse être magnifié dans leurs corps, soit par la vie, soit par la mort. (Philippiens 1:20). L'une des idées de l'Église primitive sur l'état actuel était : "Pour moi, vivre, c'est Christ" (Philippiens 1:21). Et ils attendaient avec impatience l'Épiphanie finale, parce que le Christ « viendrait alors pour être glorifié dans ses saints et pour être admiré dans tous ceux qui croient », et parce que son nom sera alors « glorifié en vous » (2 Thessaloniens 1 : 10-12).

Sous Lui, en tant que Tête Universelle, toutes choses doivent finalement être rassemblées, et vers cet accomplissement, toutes choses travaillent maintenant. (Voir Ephésiens 1:10).

Maintenant, une telle présentation de Christ par Christ, et par Ses apôtres inspirés par Lui-même et Son Esprit, nous ne pouvons pas nous harmoniser avec

les vues sociniennes. Car sûrement Celui, pour la gloire duquel nous devons vivre, et dont l'univers entier existe, doit être le Seigneur de tous, Dieu au-dessus de tous, béni pour toujours. De quel droit Notre-Seigneur est-il la Fin suprême de la vie, s'il n'en est pas la Source, le Conservateur, bref, son Dieu ?

14. Très suggestifs aussi sont les passages dans lesquels Jésus promet sa présence continue à ses disciples après son ascension. Belles sont les paroles : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matthieu 18 :20). L'une des dernières promesses de notre Seigneur était : "Voici, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde" (Matthieu 28 :20). Aucune critique perverse ne peut justifier ces assurances ; ils garantissent la présence perpétuelle et personnelle de Jésus avec tous ses disciples jusqu'à la fin des temps.

Et cette idée a eu une influence merveilleuse sur les pensées et les actions des hommes que Jésus a inspirés. Ils vivaient comme ceux qui étaient perpétuellement sous l'œil de leur Seigneur. Ainsi, on parle au nom de tous : « C'est pourquoi nous travaillons, afin que, soit présents, soit absents [de Christ quant à sa présence corporelle, voir 2 Corinthiens 5:6, 9], nous soyons agréés de lui [Christ] » (2 Corinthiens 5:9). Bien qu'ils aient nié sa présence corporelle, ils savaient que son divin était toujours avec eux ; c'est pourquoi ils travaillaient pour lui plaire, et le meilleur souhait qu'ils pouvaient exprimer l'un pour l'autre était : « Que le Seigneur Jésus-Christ soit avec ton esprit » (2 Timothée 4 :22).

Et Jean Le vit en vision tenant toujours les étoiles ministérielles dans Sa main droite, et marchant au milieu des lampes d'or — les églises. (Apocalypse 2:1).

Mais comment pouvons-nous expliquer de telles représentations, si le Messie ne possède qu'une seule nature, l'humaine, qui doit nécessairement être locale et limitée quant à sa présence ? Qui est celui-ci qui est toujours avec Ses disciples dans tous les pays au même moment, sinon l'Infini sous une forme humaine ? Nous sentons sa présence; nous savons qu'il est avec nous; et dans ce fait nous avons la preuve qu'il est plus qu'un homme.

La ligne d'argumentation que nous avons poursuivie n'est en aucun cas épuisée, mais notre espace est rempli. Chaque fois que nous lisons le Nouveau Testament d'un bout à l'autre, nous détectons de nouvelles illustrations de la force du témoignage illustré dans cette étude. Que le lecteur relise pour lui-même le récit sacré avec un œil sur les indices que nous avons jetés. Qu'il pèse à nouveau les vieilles phrases familières dans lesquelles le Seigneur parle, ou dont il est parlé, et se demande comment il peut les expliquer sur un autre principe que la vision orthodoxe de la personne et de l'œuvre de notre Seigneur, et il sera étonné de

découvrir à quel point ce point de vue est tissé dans la texture même de tout l'Evangile. Jésus-Christ n'était ni le Saint, ni le Juste, s'il n'était pas l'homme-Dieu. (Voir Actes 3 :14 ; Actes 2 :27 ; Actes 7 :52). Bref, il faut déchirer nos Bibles et attendre un nouveau Christ, si celui de Nazareth n'est pas ce que tous ses enseignements nous obligent à croire qu'il était, Dieu incarné.

Un socinien pourrait bien demander : « D'où vient cet homme cette sagesse et ces œuvres puissantes ? (Matthieu 13:54); mais pour nous, cette question est à jamais résolue par l'assurance que "le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous (et nous avons contemplé sa gloire, la gloire comme du Fils unique du Père), pleine de grâce et de vérité" (Jean 1:14).

L'argument est cumulatif et doit être considéré dans son ensemble ainsi que dans le détail. Elle nous paraît irrésistible.

Qu'aucun Unitaire ne cherche à échapper à sa force en se réfugiant dans ces passages qui affirment l'infériorité de Christ, en tant qu'homme et médiateur, par rapport à Son Père ; comme Marc 13:32; Jean 10:29 et Jean 14:28. De tels passages ne sont pas pertinents. Personne ne nie que, comme homme et médiateur, Notre-Seigneur ait été inférieur à son Père. Mais prouver qu'il était inférieur dans un sens ne réfute pas qu'il était égal dans un autre sens. Lorsque vous avez démontré qu'Il était un homme, vous n'avez pas ébranlé, ni même touché, l'évidence qu'Il était Dieu. Le Sauveur avait une âme humaine avec sa limitation naturelle de connaissance et un corps humain exposé à la mort. Cela est admis de toutes parts. Les orthodoxes le croient aussi sincèrement que leurs amis unitariens. Mais le témoignage de l'Evangile nous enseigne quelque chose de plus. Il révèle la divinité de Jésus de Nazareth et nous dit qu'il n'a pas considéré comme un vol de revendiquer l'égalité avec son Père [Philippiens 2: 5-6]. Il est donc malhonnête, ou du moins illogique, de citer des témoignages sur l'humanité du Christ en réponse à la preuve de sa possession d'une nature divine également. Les deux questions sont bien distinctes. C'est un non sequitur d'affirmer que Jésus n'est pas Dieu parce qu'il était un homme. Le point à démontrer est qu'Il n'était pas les deux.

Il y a deux classes d'Écritures relatives à notre Seigneur : la première, affirmant sa possession d'une nature humaine, avec toutes ses faiblesses et limitations innocentes ; le second, lui attribuant une nature divine, possédant les attributs de la divinité, accomplissant des œuvres divines et digne d'un honneur et d'un culte suprêmes. Les unitariens ne peuvent expliquer équitablement qu'une de ces classes d'Écritures, la première ; mais les Trinitaires peuvent accepter les deux classes et les exposer dans leur intégrité et leur plénitude. Nous ne sommes pas

ébranlés par des preuves que Jésus était "l'os de nos os et la chair de notre chair". Nous nous réjouissons en lui comme en quelqu'un « touché du sentiment de nos infirmités » [Hébreux 4 :15] ; mais nous n'avons pas besoin d'épurer, par une critique subtile et injuste, l'attribution à sa personne des perfections et des œuvres divines.

Nous reconnaissons avec plaisir l'apprentissage et les talents de nombreux théologiens unitariens éminents. Nous savons qu'à côté de certains d'entre eux, nous ne sommes que des bébés en intelligence et en réussite. Mais nous nous souvenons qu'il fut un temps où "Jésus répondit et dit : Je te rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, et que tu les as révélées aux enfants" (Matthieu 11 :25).

Les temps exigent de nous une réaffirmation vigoureuse des anciennes vérités, qui sont les fondements mêmes du système évangélique. L'humanité a besoin d'un Christ que tous puissent adorer. Le récit mythique du « Leben Jesu » de Strauss ; le Christ irréel et romanesque de la « Vie de Jésus » de Renan ; et même le Christ simplement humain de « Ecce Homo », ne peut jamais opérer aucune délivrance sur la terre. Un tel Messie ne répond pas aux aspirations de la nature humaine déchue. Cela ne répond pas à la question pressante : « Comment l'homme sera-t-il juste avec Dieu ? [Job 9:2]. Il ne fournit aucune agence efficace ou suffisante pour la régénération des pouvoirs moraux de l'homme. Cela ne fait pas descendre Dieu jusqu'à nous dans notre nature. Un tel Christ, nous pouvons le critiquer et l'admirer, comme nous le ferions pour Socrate, ou Platon, ou Milton, ou Shakespeare ; mais nous ne pouvons pas Lui confier notre salut ; nous ne pouvons pas l'aimer de tout notre cœur ; nous ne pouvons répandre à ses pieds l'hommage de tout notre être ; car ce serait de l'idolâtrie.

Un soi-disant Sauveur, dont le seul pouvoir de sauver réside dans les excellents préceptes moraux qu'Il a donnés, et la vie pure qu'Il a vécue ; qui n'est plus le Dieu-homme, mais le simple homme ; dont le sang n'avait aucun pouvoir expiatoire sacrificiel ou propitiatoire dans le gouvernement moral de Jéhovah, mais était simplement le témoin d'un martyr d'un système supérieur d'éthique - n'est pas le Sauveur des quatre évangiles, ni de Paul, ni de Pierre, ni de Jean. Ce n'est pas sous les bannières d'un tel Messie que l'Église de Dieu a remporté ses triomphes. Le Christ du Nouveau Testament, de l'Église primitive, de la chrétienté universelle ; le Christ, dont la puissance du nom a révolutionné le monde et l'a élevé à son niveau actuel, et sous la direction duquel l'armée sacramentelle des rachetés de Dieu progresse et progressera vers des victoires encore plus grandes sur la superstition et le péché, est Emmanuel, Dieu avec nous , dans notre nature, dont le sang "nous purifie de tout péché" et qui est

"capable de sauver jusqu'à la perfection tous ceux qui viennent à Dieu par lui". [Hébreux 7:25].

La Personne et l'Œuvre de Jésus-Christ

Chaque problème de l'Ancien Testament devient avec le temps une question du Nouveau Testament. Toute question biblique nous place au bout d'un moment face à face avec Celui qui est le centre de toute la Bible, avec Jésus-Christ. Dans la présente discussion sur la personne et l'Évangile de Jésus-Christ, je me bornerai à signaler brièvement quelques-uns des traits les plus intéressants et les plus importants de ce sujet.

Jésus était-il une personne réelle et historique ?

Dans les dernières années du XVIII^e siècle, la pensée a été avancée par un certain nombre de théologiens rationalistes que les doctrines détenues par l'Église et formulées dans ses crédos étaient le produit conjoint de la religion du Nouveau Testament et de la philosophie grecque. Cette pensée a été reprise par le professeur Harnack de Berlin, et dans son grand ouvrage, "Histoire de la doctrine chrétienne", il a révélé le processus compliqué par lequel l'Église, en développant ses doctrines, s'est hellénisée; il incombait donc à l'étudiant de l'histoire de l'Église de dégager, par un processus d'analyse et de comparaison minutieuses, les éléments authentiquement chrétiens des mailles de la pensée étrangère. Harnack, il est vrai, n'a appliqué ce principe qu'aux temps post-apostoliques, mais depuis la parution de son livre, l'investigation s'est poursuivie dans le même sens et couvre désormais également les écrits bibliques.

Des érudits de l'Ancien Testament et des sémites comme Gunkel, Meyer, Meinhold, Gressmann, Winckler, Simmern, Jensen - ont suivi les traces des influences babyloniennes à travers la période du judaïsme ultérieur jusqu'à l'époque du Nouveau Testament ; Les érudits du Nouveau Testament - comme Schurer, Baldensperger, Bousset, Pfeiderer, Schmiedel, Holtzman, Weinell, Wernle, Wrede - ont étudié la pensée grecque et juive dans son influence sur les premiers écrits chrétiens. Ils jugeaient nécessaire d'éliminer d'abord toute la théologie johannique comme substance étrangère ; puis ils ont jeté par-dessus bord l'apôtre Paul comme le grand pervers des simples enseignements du Christ ; ensuite, ils ont nettoyé les évangiles synoptiques de toute matière étrangère babylonienne, égyptienne, phrygienne, juive, grecque et autre. Ils viennent d'achever ce travail ardu de purification et de simplification des Évangiles par ce double procédé d'analyse et de comparaison « religions-geschichtliche », afin de

découvrir le Christ réel, historique ; ils se réunissent aux pieds de ce Christ, pour le voir tel qu'il est réellement ; mais voici, il n'est plus ! Il n'en reste aucune trace. Trait après trait, trait après trait, a été analysé et comparé, jusqu'à ce qu'il ne reste ni crèche, ni croix, ni sépulcre, pas même ses vêtements. Il y a quelques années, nous avions, grâce à l'érudition la plus avancée, au moins un simple paysan galiléen avec un très bon cœur. Même si son esprit était un peu trop simple, il nous était permis de croire en un fils de charpentier au bon cœur, qui allait et venait en faisant le bien, et à qui au moins huit paroles plutôt inoffensives pouvaient être historiquement attribuées; comme, par exemple, le dicton; "Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir" [Actes 20:35]; mais même ce paysan s'est évaporé, ou plutôt, le grand déluge babylonien que le puissant Bel fit noyer toute l'humanité a complètement englouti le peu qui restait de Jésus de Nazareth.

Je vous demande pardon pour ce ton de légèreté. Toute l'affaire serait très grave si elle n'était pas si complètement absurde. Mais le fait est que la théologie allemande est actuellement confrontée à la question : Jésus-Christ était-il une personne réelle, historique, ou n'est-il rien d'autre qu'un héros littéraire ?

De deux côtés très différents, la question de l'historicité de Jésus de Nazareth a été soulevée. À première vue, nous pouvons penser qu'il est ridicule de soulever la question. Et c'est comme ça. Mais le fait même que les savants soulèvent la question et entendent être pris au sérieux, est le résultat nécessaire des tendances en théologie qui ont été encouragées jusqu'à ce qu'elles aient atteint ce point culminant. Ce fait, je l'espère, ouvrira les yeux de beaucoup en Allemagne, et en Amérique aussi, qui ont l'habitude de se confier à la direction de chefs brillants et charmants sans savoir au départ où ils allaient.

Le Christ était-il un produit de la mythologie babylonienne ?

La première voie qui a conduit à la négation de l'historicité de Jésus-Christ est la comparaison "religionsgeschichtliche". L'étude religionsgeschichtliche du Nouveau Testament vise, comme le dit le professeur Bousset, "à comprendre l'origine et le développement du christianisme au moyen d'une enquête sur tout l'environnement du christianisme primitif". Appliquant ce principe à la personne et à l'œuvre du Christ, le professeur Pfleiderer de Berlin, dans ses "Premières conceptions du Christ", constate que le Christ de l'Église a été formé à partir de ces mythes et légendes qui sont la propriété commune de la religion partout dans le monde. le monde.

Les éléments de la figure sont à peu près séparables en cinq groupes. Il y a Christ, le Fils de Dieu; Christ le Conquérant; Christ le faiseur de merveilles ;

Christ le Conquérant de la mort et le Donneur de vie; Christ le Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Les matériaux pour chacune de ces conceptions ont été tirés de diverses sources. Ils venaient du judaïsme, de l'hellénisme, du mithraïsme et de la religion gréco-égyptienne, du zoroastrisme et même du bouddhisme. Ils sont venus progressivement, et peu à peu la conception a pris forme.

La contribution spécifique de la mythologie babylonienne, à l'image du Christ, telle que dépeinte dans les Evangiles, consiste, selon le professeur Zimmern, en les points suivants :

- (1) "La conception du Christ comme un être divin pré mondain, céleste, qui est en même temps le Créateur du monde ;
- (2) Les récits de la naissance miraculeuse du Christ, de l'hommage rendu au nouveau-né et des persécutions ;
- (3) La conception de Christ comme le Sauveur du monde, et comme inaugurant une nouvelle période de temps, apparaissant comme Il le fait dans la plénitude des temps ;
- (4) La conception de Christ comme étant envoyé dans le monde par le Père ;
- (5) Les aspects doctrinaux de la souffrance et de la mort du Christ, en dehors des faits historiques ;
- (6) La doctrine de la descente du Christ dans l'Hadès ;
- (7) La doctrine de la résurrection de Christ le troisième jour après sa mort ;
- (8) La doctrine de Son ascension après quarante jours;
- (9) La doctrine de la gloire de Christ, assis à la droite de Dieu et régnant avec le Père ;
- (10) La croyance au retour de Christ à la fin des jours dans la gloire royale, et aussi du dernier conflit avec les puissances du mal ;
- (11) L'idée du mariage de Christ avec Son Épouse au début du nouveau temps, du nouveau ciel et de la nouvelle terre."

Alors que le professeur Zimmern avance ces pensées avec beaucoup de prudence et de prudence, le professeur Jensen, de l'Université de Marburg, affirme très positivement que toute la vie du Christ est essentiellement une

version juive de l'épopée babylonienne de Gilgamesh. Son livre, paru en février 1907, est un gros volume de plus de mille pages et porte le titre "Les épopées de Gilgamesh dans la littérature mondiale. Les origines des légendes du patriarche, du prophète et du rédempteur de l'Ancien Testament, et du Nouveau Légende du Testament de Jésus."

L'affirmation principale du livre est énoncée par l'auteur lui-même dans les termes suivants : "Que pratiquement tout le récit de l'Évangile est purement légendaire, et qu'il n'y a aucune raison de considérer tout ce qui est dit de Jésus comme historique. Le Jésus légende est une légende israélite de Gilgamesh. - En tant que légende de Gilgamesh, la légende de Jésus est une légende sœur de nombreuses légendes, en particulier de la plupart des légendes de l'Ancien Testament. Dans son dernier chapitre, le professeur Jensen écrit : « Jésus de Nazareth, en qui, comme en le Fils de Dieu et le Sauveur du monde, le christianisme a cru pendant près de deux mille ans, et qui est considéré, même par l'érudition la plus avancée de de nos jours, comme un homme bon et grand qui vécut et mourut selon le modèle sublime de la vie éthique idéale - ce Jésus n'a jamais vécu sur terre, et Il n'est pas non plus mort, parce qu'Il n'est rien d'autre qu'un Gilgamesh israélite. une époque de progrès et de réalisations très louée, nous qui méprisons les superstitions du passé avec un sourire indulgent, nous adorons dans nos cathédrales et nos églises, dans nos lieux de réunion et nos écoles, dans nos palais et nos baraques, une divinité babylonienne." Il fut un temps où l'analyse critique des textes bibliques se déchaînait. Le livre du professeur Jensen est un fou de comparaison.

Je n'aurais pas pris le temps de citer Jensen, mais j'aurais rejeté son livre avec un sourire indulgent, s'il n'avait pas été pris au sérieux par un certain nombre d'érudits. A mon grand étonnement, j'ai remarqué qu'un érudit aussi prudent et sensé que le professeur Zimmern avait écrit une longue critique du livre, l'approuvant presque sans réserve et disant : « Jensen ne réussira pas tout de suite à faire accepter ses idées. Mais la vérité ne dépend pas de succès immédiat, et sera dans ce cas, même comme dans d'autres, victorieux, mais non sans beaucoup de peine, et seulement lentement. Le poids des faits que ce livre allègue est trop immense.

L'autre raison pour laquelle j'ai fait référence à ce livre est de montrer que le résultat logique et inévitable d'expliquer tout ce qui est typiquement chrétien dans la Bible en appliquant le principe de comparaison, ou, en d'autres termes, que le respect strict et sans entrave des "religionsgeschichtliche" méthode, telle qu'elle est en vogue actuellement, doit conduire à des absurdités.

Le mythe de Théodore Roosevelt

Permettez-moi une digression. Je souhaite appliquer ces mêmes principes d'analyse et de comparaison à une personnalité moderne, en suivant strictement les méthodes du professeur Jensen. Supposons que le célèbre Néo-Zélandais de Lord McCauley, qu'il imagine debout sur une arche brisée du pont de Londres, au milieu d'une vaste solitude, pour esquisser les ruines de Saint-Paul, vienne en Amérique et creuse dans les collines de sable qui recouvrent le Bibliothèque du Congrès à Washington. Il trouve un grand tas de littérature qui est originaire de les premières années du XXe siècle. Dans le livre très savant que publie notre érudit néo-zélandais, il fait référence au fait qu'au début du XXe siècle, le chef de la grande nation américaine était censé être un homme fort et influent du nom de Theodore Roosevelt. Son nom est entré dans l'histoire, mais notre érudit prouve que Théodore Roosevelt n'était pas du tout un personnage historique. Il n'a jamais vécu; il n'est que la personnification des tendances et des traits mythologiques alors dominants dans la nation américaine.

Par exemple, ce héros légendaire est souvent représenté avec un gros bâton. Or, c'est manifestement un trait mythologique, emprunté aux Grecs et aux Romains, et qui représente réellement le coup de foudre de Jupiter. Il est représenté portant un chapeau à larges bords et de grandes lunettes. Cette caractéristique mythologique est empruntée à la mythologie nordique ancienne et représente Woden s'efforçant de percer les lourds nuages de brouillard qui recouvrent sa tête. De très nombreuses images montrent le héros légendaire souriant et montrant ses dents. C'est une caractéristique très intéressante, montrant les fortes influences africaines dans la civilisation américaine. De nombreuses légendes contradictoires sont racontées à propos de cet homme. C'était un grand chasseur; c'était un rude cavalier; mais il était aussi un érudit et l'auteur d'un certain nombre de livres savants. Il a vécu dans les montagnes, dans la prairie et dans une grande ville. Il était un chef de guerre, mais aussi un pacificateur. On dit qu'il a été appelé par des factions antagonistes, même par des nations en guerre, pour arbitrer. Il va de soi que nous avons ici simplement la personnification de traits de caractère saillants du peuple américain à divers stades de son développement historique. Ils aimaient chasser, monter à cheval, faire la guerre ; atteignant un stade supérieur de civilisation, ils se sont tournés vers l'étude, l'écriture de livres, la paix ; et tous ces traits contradictoires ont été, au cours du temps, utilisés pour dessiner l'image de ce héros national légendaire. Certaines caractéristiques mythologiques n'ont pas encore été complètement éclaircies; par exemple, qu'il est souvent représenté sous la forme d'un ours ou accompagné d'ours. Pendant un certain temps, ces "ours en peluche" étaient dans presque

toutes les maisons, et il semble même qu'ils aient été vénérés, du moins par les enfants. Il ne fait aucun doute qu'une conception astrale lointaine est à l'origine de cette caractéristique plutôt déroutante.

Mais deux raisons sont concluantes pour établir la thèse légendaire :

(1) La nation américaine, au début du XXe siècle, sortait à peine de la crudité du fétichisme et de la sorcellerie. De nombreuses traces de divination, de charmes, de sorcellerie et d'autres formes de superstition peuvent être trouvées en étudiant les journaux quotidiens. Même ce héros Roosevelt a été donné à une telle superstition. Chaque fois qu'il voulait ensorceler quelqu'un et le charmer, il le prenait par la main et prononçait un certain mot magique. Autant que je sache, cela épelle quelque chose comme "dee-lighted".

(2) L'autre preuve concluante est le nom. Théodore est tiré de la langue d'un peuple représentant la partie méridionale de l'Europe et signifie "Don de Dieu" ; Roosevelt est tiré de la langue d'un peuple représentant la partie nord de l'Europe et signifie "Champ de roses". L'idée est évidente. Ce héros personnifie l'union des deux races européennes qui ont jeté les bases de la civilisation américaine primitive, la race romane et la race teutonique ; et les Américains s'imaginaient qu'un homme qui réunissait en lui tous ces merveilleux traits de caractère devait nécessairement être un "don de Dieu" miraculeux, et de plus ils pensaient que si un homme personnifiant leurs idéaux avait vraiment toute leur emprise, leur pays serait changé en un "Champ de Roses".

Cette explication est strictement scientifique. Nul doute que bon nombre de politiciens de la machine et de chefs de trusts seraient ravis de se réveiller un matin et de découvrir que Théodore Roosevelt n'est rien d'autre qu'un personnage mythologique. Mais, il ne l'est pas. Il est un fait vivant et un pouvoir énorme dans la vie de notre nation. Et Jésus-Christ aussi.

Le Christ de la théologie libérale

L'autre voie qui a conduit à la négation de l'historicité de Jésus-Christ est la modernisation et la réduction bien connues de la vie et de l'œuvre de Jésus que les théologiens libéraux ont accomplies au moyen de la critique littéraire et historique. L'histoire de l'investigation critique de la vie de Jésus au cours des cent cinquante dernières années est une étude extrêmement intéressante et instructive. Il a été récemment résumé par le Dr A. Schweitzer dans son livre "De Reimarus à Wrede". (Reimarus, le contemporain de Lessing, dont les

"Wolfenbuttlar Fragmente" marquent le début de la recherche critique moderne sur la vie du Christ ; le professeur William Wrede, décédé en novembre 1906, était l'un des théologiens libéraux les plus éminents). Une présentation plus populaire du sujet, couvrant les dernières phases, est donnée par le professeur Grutzmacher dans son livret, « L'image libérale de Jésus est-elle moderne ?

Sans entrer dans l'historique de cette enquête, je précise simplement que la vie du Christ tel qu'il est présenté maintenant par tous les théologiens libéraux - comme Harnack, Bousset, Weinel, Wrede, Holtzmann, Julicher, Wernle - comme le résultat établi d'une recherche scientifique critique, est obtenu, non par un examen de tout le matériel du Nouveau Testament, mais au moyen d'un processus compliqué pour trouver les prétendues vraies sources à partir desquelles cette vie peut être interprétée. Les parties les plus anciennes de la littérature du Nouveau Testament, les écrits pauliniens, ne doivent pas être considérées comme des sources authentiques, car, comme le déclare le professeur Wernle, "Jésus ne savait rien de ce qui, pour saint Paul, est tout. Que Jésus se considérait comme un objet d'adoration doit être mis en doute ; qu'il ait attribué une quelconque expiation méritoire à sa mort est tout à fait improbable. Paul n'est pas un disciple de Jésus. C'est un phénomène nouveau. Paul est beaucoup plus éloigné de Jésus dans son enseignement qu'il ne semblerait l'être quand considéré que chronologiquement."

Nous nous tournons maintenant vers les quatre Evangiles, mais parmi ceux-ci "l'Evangile de Jean ne peut en aucun cas être considéré comme une source historique", dit Harnack ; et il est secondé dans cette affirmation par tous les libéraux. Dit Wernle: "Saint Jean doit se retirer en faveur des Évangiles synoptiques comme source de la vie du Christ. Jésus était tel que le représentent les synoptiques, et non tel que saint Jean le dépeint." Et encore : « Dans les premiers évangiles, rien n'est enseigné concernant la rédemption, l'expiation, la régénération, la réception du Saint-Esprit. Une image tout à fait différente est présentée par la plupart des autres écrits du Nouveau Testament, en particulier par les écrits de Paul et de Jean. ."

Mais même les évangiles synoptiques doivent être analysés de manière critique afin de trouver le vrai portrait du Christ. Les évangiles de Matthieu et de Luc, en particulier dans leurs récits de l'enfance et de la mort de Jésus et des événements qui ont eu lieu après sa mort, et dans de nombreux autres cas également, sont plutôt un portrait des croyances grossières des premiers temps. églises chrétiennes qu'un récit historiquement fiable des faits réels. Même dans l'évangile de Marc, qui est considéré comme le plus ancien et le plus pur, nous trouvons, selon le professeur Wernle, que "le portrait historique de Jésus est

assez obscurci ; sa personne est placée dans une lumière grotesquement fantastique".

Ainsi la critique analytique est-elle obligée de rechercher les sources des Évangiles. et il prétend en avoir trouvé principalement deux ; à savoir, l'ancien document de Marc, la source de l'Évangile actuel de Saint-Marc, et la Logia, ou recueil de paroles de Jésus, la source supposée de l'Évangile de Saint-Matthieu. Il est probablement vrai que nos évangiles actuels sont basés sur des sources antérieures ; mais, en l'absence de données fixes, il est impossible de déterminer avec certitude ce que contenaient ces sources. Mais le sens critique ne peut pas se contenter même de ces sources. Wernle dit : "Ils ne sont pas exempts de la possibilité de modification et d'adultération. Ils représentent la croyance des chrétiens telle qu'elle s'est développée au cours de quatre décennies." Il est donc nécessaire de faire la distinction entre les éléments authentiques et les ajouts ultérieurs dans ces sources. C'est une tâche extrêmement difficile et délicate, d'autant plus que nous ne connaissons pas avec certitude la forme ni le fond de ces sources. Comment est-il réalisé ? Nous avons noté une "conscience intérieure" de nombreux critiques textuels. Cela me revient à l'esprit quand j'entends Harnack dire simplement : « Quiconque a un bon œil pour le vital et un vrai sens du vraiment grand doit être capable de le voir et de distinguer entre le noyau et l'enveloppe transitoire » ; ou quand j'entends le professeur Pfleiderer parler d'« yeux sains » ; ou voyez comment Bousset trouve les preuves d'authenticité dans le fait que « c'est psychologiquement compréhensible », ou Mehlhorn dans le fait que « cela n'a pas pu être inventé ». C'est avec un sentiment de soulagement que nous lisons la concession rafraîchissante et naïve du professeur Bousset selon laquelle, là où nous trouvons les sources trop maigres, "nous pouvons parfois faire appel à notre imagination".

Malheureusement, notre imagination n'est pas un guide plus sûr en matière historique et scientifique que ne l'est notre conscience intérieure, et la vue de deux hommes n'est pas exactement la même. Il y a quelques années, il y avait à Berlin une exposition de peintures représentant des scènes de la vie du Christ. Des centaines de peintures ont été exposées; ils étaient très intéressants à regarder, mais ils n'apportaient rien à notre connaissance de la véritable apparence de Jésus-Christ. Ils n'étaient rien d'autre que les portraits des conceptions que les divers artistes entretenaient sur les traits du Christ. Chaque artiste a peint son propre idéal de Jésus. Certains des portraits semblaient si étranges que personne n'aurait pensé qu'il s'agissait d'une image de Jésus-Christ si elle n'avait pas été étiquetée comme telle.

C'est précisément le cas de toutes ces tentatives modernes d'écrire une vie de Jésus-Christ moins saint Paul, moins saint Jean, moins Matthieu, Luc et Marc. Si vous examinez de près le caractère de ce Jésus, vous constaterez qu'il est vraiment un portrait de ce que l'auteur considère comme son idéal d'une vie pure et sainte, revêtue de l'habit d'un paysan oriental il y a deux mille ans.

On ne peut reproduire ici les détails de cet idéal du XXe siècle dans ses ambiances étranges et antiques ; c'est l'image d'un homme dont tout trait surnaturel, miraculeux, mystérieux a été effacé. « Jésus n'a nulle part outrepassé les limites du purement humain », dit Bousset ; et encore : « Nous ne partons plus de la pensée que Jésus était absolument différent de nous ; qu'il était d'en haut, nous d'en bas. Et par conséquent nous ne parlons plus de la divinité du Christ.

Les doutes et les peurs, les joies et les chagrins, les moments d'extase et d'abattement total, toutes les humeurs changeantes d'un pauvre cœur humain, peuvent être trouvées dans sa vie. « C'était un pauvre homme inquiet, tantôt criant de joie, tantôt tristement découragé », écrit Gustave Frenssen, et ajoute : « Parfois, il foulait les frontières mêmes de la folie exaltée.

Dans l'ensemble, Jésus était la personnification de la foi en Dieu, de l'amour fraternel et de la foi en l'immortalité ; parfois il semble s'être pris pour le Messie de son peuple ; en tout, il était soumis aux limitations de l'humanité. Il n'y a qu'une seule différence entre cette vision moderne et l'ancienne vision rationaliste. Alors que les vieux rationalistes, par toutes sortes de jongleries exégétiques, ont vainement tenté de montrer que leur vision humaine et purement naturaliste de Jésus était réellement contenue dans les annales du Nouveau Testament, les rationalistes modernes affirment ouvertement que leur propre vision est radicalement différente de celle des auteurs du Nouveau Testament. Ils n'essaient pas le moins du monde de combler ce gouffre, mais déclarent avec insistance comme le fait Julicher : "Là où même les premiers apôtres ont totalement mal compris Jésus, nous devons essayer de mieux Le comprendre."

C'est l'image du Christ que les principaux théologiens libéraux d'aujourd'hui ont dispersée dans des dizaines de milliers d'exemplaires de pamphlets bon marché, qui est décrite dimanche après dimanche dans des milliers de chaires en Allemagne et, quelque peu modifiée et encore retouchée, aussi en Amérique. Mais une fois de plus une réaction s'est déclenchée, dont l'ampleur ne peut pas encore être entièrement comprise.

Le verdict de l'infidélité

Élève des théologiens libéraux modernes, l'ancien pasteur Gustav Frenssen, qui est un romancier de grande force, a écrit un roman, "Hilligenlei" (Terre Sainte), dont des centaines de milliers d'exemplaires ont été vendus. Le héros de ce roman, Kai Jans, est, comme on l'admet généralement, une reproduction fidèle de l'image du Christ peinte par les théologiens libéraux. Ce livre, ainsi que quelques autres publications récentes, a donné lieu à un certain nombre de critiques du "Christ moderne" par des hommes de lettres éminents et par des philosophes qui ne se prétendent pas chrétiens, mais sont connus et désirent être connus comme des chefs de file de pensée libre. Certains d'entre eux étaient d'anciens théologiens, mais ont perdu leur foi dans les vérités fondamentales du christianisme. Parmi ces écrivains, je mentionne Adolph Bartels, rédacteur en chef du "Kunstwart", Leo Berg, Eduard von Hartmann, A. Drews, W. Von Schnehen, C. A. Bernoulli, le Dr Kalthoff, le président de la Ligue des monistes, ainsi que deux médecins. , Docteurs De Loosten et E. Rasmussen.

Que disent ces hommes ? Les deux médecins prétendent que la seule explication rationnelle de ce Christ est de le considérer comme l'une des grandes figures pathologiques de l'histoire du monde ; cela signifie, en d'autres termes, qu'il était partiellement fou. Les autres disent exactement ce que les théologiens conservateurs - comme B. Weiss, Ihmels, Kahler, Zahm, Haussleiter, Grutzmacher, Lemme, et d'autres - ont toujours dit contre cette représentation naturaliste de Jésus, et ce qui a été ignoré par les théologiens libéraux. Mais voici des hommes qui ont été formés aux méthodes de Pfleiderer, de Bousset et de leurs parents ; des hommes qui possèdent autant de sens critique et de pénétration philosophique que les dirigeants libéraux ; des hommes dont la pensée n'est nullement empreinte de préjugés dogmatiques, — et leur verdict presque unanime est vraiment remarquable.

Tous disent que cette image du Christ est à la fois non scientifique et non historique. Ce n'est pas scientifique, car les méthodes appliquées sont purement subjectives. Dit le Dr Kalthoff, après avoir analysé le Jésus d'un certain nombre de théologiens modernes : "Chaque érudit ne laisse des paroles du Christ que ce dont il peut faire usage selon ses notions préconçues de ce qui est historiquement possible. Dépourvu de toute précision historique, le nom de Jésus est devenu un vase vide dans lequel chaque théologien verse ses propres pensées et idées."

Eduard Yon Hartmann montre que les seuls résultats auxquels aboutit cette méthode de critique analytique sont des résultats négatifs. "Le Christ historique

reste une figure problématique qui n'a aucune valeur religieuse." W. von Schnehen cite le professeur libéral Steck, qui dit : « Une application stricte de ces principes de recherche montrera qu'il n'y a pas une seule parole de Jésus dont nous sachions avec certitude qu'elle ait été prononcée ainsi et non autrement par Jésus, " et utilise cette affirmation pour prouver que toutes les images du Christ sont certes incertaines, et par conséquent non scientifiques.

Mais un autre argument, beaucoup plus important, est avancé. Kalthoff, von Schnehen et von Hartmann raisonnent ainsi : Si les théologiens libéraux admettent que leur image du Christ est différente de celle que l'Église a crue pendant tous les siècles de son existence - différente de celle de saint Paul, de saint Jean , des évangiles synoptiques, des sources des évangiles synoptiques ; si, comme le dit le professeur Pfleiderer, "la prophétie juive, les enseignements rabbiniques, la gnose orientale et la philosophie grecque avaient déjà mis les couleurs sur la palette à partir de laquelle l'image du Christ était peinte dans les écrits du Nouveau Testament" ; si, comme on l'admet, l'Église a été bâtie, dès le début, non sur le paysan galiléen Jésus, mais sur le Christ, le Fils de Dieu ; et si ce Christ n'est rien d'autre que la création de théologiens spéculatifs, comme Paul et Jean, alors il n'y a pas du tout besoin d'un Christ historique. Il n'est pas du tout nécessaire qu'un homme, Jésus de Nazareth, ait jamais vécu pour expliquer le fait du christianisme.

Même du point de vue des besoins religieux actuels de la nature humaine, ce Jésus de la théologie libérale est inutile. La théologie orthodoxe est centrée sur le Christ ; la théologie libérale est centrée sur Dieu. "Retour au Christ", s'exclame le professeur Wernle, "mais seulement comme un moyen de retourner à Dieu le Père. Dieu le Père doit regagner cette suprématie sur nos vies que Jésus avait voulu lui donner, mais dont le dogme théologique l'a privé. ." Les penseurs modernes mentionnés ci-dessus ne voient pas la nécessité d'un quelconque médiateur humain entre Dieu et l'homme. Ils veulent un Dieu vivant et présent, et une communion présente constante avec Lui, s'ils veulent un Dieu. Ni un saint catholique ni un juif mort ne doivent se tenir entre leur propre vie et Dieu. Dit le professeur Drews : « La croyance en la grandeur personnelle et la beauté du caractère de l'homme Jésus n'a rien à voir avec la religion. W. von Schnehen écrit encore plus explicitement : « Même si Dieu se révélait dans la personnalité de l'homme Jésus de Nazareth, cela m'est tout à fait inutile, à moins que Dieu ne se révèle également à moi. S'il se révèle à moi, alors sa révélation à Jésus n'a pas plus d'importance pour moi que ne l'est sa révélation à n'importe quel homme bon ou que sa révélation dans la nature. L'exemplaire perfection morale et religieuse de Jésus n'est d'aucune utilité à personne s'il n'a en son être

la même morale. et les forces religieuses qui étaient en Jésus. Mais si ces pouvoirs lui sont inhérents et peuvent être développés dans sa vie, alors peu importe par qui ils sont dynamisés, par Jésus ou par quelqu'un d'autre.

Assez pathétiques sont les mots du professeur Drews, montrant, comme ils le font, l'inquiétude d'un esprit honnête mais irréligieux et le mécontentement des substituts dans la religion : "Nous sommes consumés par un ardent désir de salut et nous devrions nous contenter de ce tissu de les théologiens, cette image du Christ historique, qui change ses traits sous les mains de chaque professeur de théologie qui y travaille. Nous avons besoin de la présence de Dieu, et non de son passé. Et le Dr Kalthoff écrit très justement : "Un Dieu en qui nous devons croire parce que les savants disent qu'il y a deux mille ans le fils d'un charpentier juif croyait en Lui, ne vaut pas l'encre d'imprimerie qui est gaspillée sur Lui."

Le Christ du Nouveau Testament, le seul Christ

Je vais conclure. Pourquoi vous ai-je demandé de lire toutes ces citations ? Pour deux raisons : En premier lieu, j'ai voulu montrer que la méthode moderne d'analyse subjective des sources et de la comparaison « religionengeschichtliche » conduit, et a effectivement conduit, à une complète négation de l'historicité des personnes du Christ. En second lieu, je voulais souligner que la conception moderne et libérale du Christ, qui le dépouille de tous les éléments distinctifs divins et fait de lui un homme pur, fût-il si bon et si saint, soit-il si sublime qu'il soit un modèle d'une vie parfaite, bien qu'il soit un guide de Dieu si digne de confiance, ne satisfait pas et ne peut pas satisfaire l'homme moderne. Il répudie ce Jésus fait par l'homme, et accuse même ses créateurs de manque d'esprit scientifique et de malhonnêteté. Dit von Schnehen: "Le christianisme n'est pas la croyance en l'homme Jésus, mais la foi en le Christ Sauveur et Fils de Dieu. Pas l'homme Jésus, l'adorable prédicateur et professeur de morale, qui n'a pas reculé devant la mort en obéissance à ce qui était Sa conviction, a conquis le monde, mais le Christ, le Fils de Dieu, qui est mort sur la croix pour racheter un monde perdu. C'est le Christ des Evangiles et de l'Eglise. Il est malhonnête d'appeler cette vision moderne de Jésus et de sa religion chrétienne ou évangélique."

Cela a toujours été l'erreur du rationalisme d'essayer de rendre le christianisme acceptable pour l'homme moyen en supprimant les limites de son surnaturalisme. Cela a toujours été un échec, et le sera toujours. Les témoignages de ces hommes modernes montrent que le portrait du Christ peint par les théologiens libéraux de nos jours est un échec complet. Ils prouvent que l'homme moderne, tout comme l'homme d'il y a des siècles, a besoin et veut exactement le Christ de l'Eglise et des Evangiles ou pas de Christ du tout.

La seule image vraie, historiquement et scientifiquement vraie, de la vie, de l'œuvre et de l'Évangile du Christ est celle qui est donnée dans l'ensemble du Nouveau Testament. Les historiens et philosophes modernes disent aux théologiens libéraux modernes dans un langage très simple d'être honnêtes et de cesser de s'appeler prédicateurs de l'Évangile du Christ s'ils ne croient pas au Christ des Évangiles, et d'arrêter d'appeler leurs congrégations des églises du Christ s'ils le font. pas croire au Christ de l'Église. L'homme moderne est opposé à toutes les impostures et à toutes les insincérités. Il n'a aucune patience avec les hommes qui, tout en utilisant l'ancienne phraséologie, substituent habilement leur Jésus autodidacte au Christ donné par Dieu. Le Christ ne peut pas être changé. Il est le même hier, aujourd'hui et pour toujours.

La Certitude et l'Importance de la Résurrection Physique de Jésus-Christ d'entre les morts

La résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts est la pierre angulaire de la doctrine chrétienne. Il est mentionné directement cent quatre fois ou plus dans le Nouveau Testament. C'était le point le plus important et le plus cardinal du témoignage apostolique. Lorsque la compagnie apostolique, après l'apostasie de Judas Iscariote, a jugé nécessaire de compléter à nouveau son nombre par l'adjonction d'un pour prendre la place de Judas Iscariote, c'est afin qu'il soit "témoin avec nous de sa résurrection" (Actes 1:21-22). La résurrection de Jésus-Christ était le seul point sur lequel Pierre a insisté dans son grand sermon le jour de la Pentecôte. Tout son sermon était centré sur ce fait. Sa tonalité était : « Ce Jésus que Dieu a ressuscité, dont nous sommes tous témoins » (Actes 2 :32, cf. Actes 2 :24-31). Lorsque les apôtres furent à nouveau remplis du Saint-Esprit quelques jours plus tard, le seul résultat central fut que "les apôtres rendirent témoignage avec une grande puissance de la résurrection du Seigneur Jésus" [Actes 4:33]. La doctrine centrale que l'apôtre Paul a prêchée aux philosophes épicuriens et stoïciens sur Mars Hill était Jésus et la résurrection. (Actes 17 :18, cf. Actes 23 :6 ; 1 Corinthiens 15 :15). La résurrection de Jésus-Christ est l'une des deux vérités fondamentales de l'Évangile, l'autre étant sa mort expiatoire. Paul dit dans 1 Corinthiens 15 : 1, 3, 4 : « De plus, frères, je vous annonce l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez aussi reçu et dans lequel vous vous tenez ; que j'ai aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures. C'était la bonne nouvelle, premièrement, que Christ est mort pour nos péchés et a fait l'expiation ; et deuxièmement, qu'Il est ressuscité. La crucifixion perd son sens sans la résurrection. Sans la résurrection, la mort du Christ n'était

que la mort héroïque d'un noble martyr. Avec la résurrection, c'est la mort expiatoire du Fils de Dieu. Cela montre que la mort a une valeur suffisante pour couvrir tous nos péchés, car c'était le sacrifice du Fils de Dieu. En elle, nous avons une base tout à fait suffisante pour savoir que le péché le plus noir est expié. Réfuter la résurrection de Jésus-Christ et la foi chrétienne est vaine. "Si Christ n'est pas ressuscité", s'écrie Paul, "alors notre prédication est vaine et votre foi aussi est vaine" (1 Corinthiens 15:14). Et plus tard, il ajoute: "Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine. Vous êtes encore dans vos péchés" [1 Corinthiens 15:17]. Paul, comme le montre clairement le contexte, parle de la résurrection corporelle de Jésus-Christ. La doctrine de la résurrection de Jésus-Christ est la seule doctrine qui a le pouvoir de sauver quiconque y croit avec le cœur. Comme nous le lisons dans Romains 10:9, "Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé." Connaître la puissance de la résurrection de Christ est l'une des plus hautes ambitions du croyant intelligent, pour laquelle il sacrifie toutes choses et les compte mais refuse (Philippiens 3:8-10 R.V.).

Alors que la résurrection corporelle littérale de Jésus-Christ est la pierre angulaire de la doctrine chrétienne, c'est aussi le Gibraltar de l'évidence chrétienne et le Waterloo de l'infidélité et du rationalisme. Si les affirmations scripturaires de la résurrection du Christ peuvent être établies comme des certitudes historiques, les prétentions et les doctrines du christianisme reposent sur un fondement inexpugnable. D'autre part, si la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts ne peut être établie, le christianisme doit disparaître. C'était un véritable instinct qui a conduit un agnostique éminent et brillant en Angleterre à dire qu'il ne sert à rien de perdre du temps à discuter des autres miracles. La question essentielle est : Jésus-Christ est-il ressuscité des morts ? ajoutant que s'il le faisait, il était assez facile de croire les autres miracles; mais, sinon, les autres miracles doivent disparaître.

Les déclarations contenues dans les quatre évangiles concernant la résurrection de Jésus-Christ sont-elles des faits ou sont-elles de la fiction, des fables, des mythes ? Il y a trois lignes de preuve distinctes que les déclarations contenues dans les quatre évangiles concernant la résurrection de Jésus-Christ sont des déclarations exactes de faits historiques.

1. La preuve externe de l'authenticité et de la véracité des récits évangéliques

C'est un argument tout à fait satisfaisant. Les preuves extérieures de l'authenticité et de la véracité des récits évangéliques sont accablantes, mais l'argument est long et complexe et il faudrait un volume pour en discuter de manière satisfaisante. Les autres arguments sont tellement suffisants et accablants et convaincants pour un esprit candide que nous pouvons nous passer de cela, bien qu'il soit à sa place.

L'argument suivant vient de—

2. Les Preuves Internes de la Vérité des Annales de l'Evangile

Cet argument est tout à fait concluant, et nous l'énoncerons brièvement dans les pages qui suivent.

. Nous ne supposerons rien du tout. Nous ne supposerons pas que les quatre récits évangéliques sont la véritable histoire; nous ne supposerons pas que les quatre évangiles ont été écrits par les hommes dont ils portent les noms, bien qu'il soit facile de prouver qu'ils l'ont été ; nous ne supposerons même pas qu'elles aient été écrites au siècle où Jésus aurait vécu, serait mort et ressuscité, ni au siècle suivant, ni au siècle suivant. Nous n'assumerons absolument rien. Nous commencerons par un fait que nous savons tous être un fait, à savoir que nous avons les quatre évangiles aujourd'hui, quels que soient ceux qui les ont écrits et quand ils ont été écrits. Nous mettrons côte à côte ces quatre évangiles, et nous verrons si nous pouvons discerner en eux des marques de vérité ou de fiction.

1. La première chose qui nous frappe lorsque nous comparons ces évangiles entre eux, c'est qu'il s'agit de quatre récits séparés et indépendants. Cela ressort clairement des divergences apparentes dans les quatre comptes différents. Ces écarts apparents sont marqués et nombreux. Il aurait été impossible que ces quatre récits aient été faits de connivence les uns avec les autres, ou qu'ils aient été dérivés les uns des autres et qu'on y ait trouvé des divergences aussi nombreuses et aussi marquées. Il y a harmonie entre les quatre récits, mais l'harmonie ne réside pas en surface ; il ne sort que par une étude prolongée et approfondie. C'est précisément une telle harmonie qui existerait entre des récits écrits ou relatés par plusieurs personnes différentes, chacune considérant les événements enregistrés de son propre point de vue. C'est précisément une harmonie qui n'existerait pas dans quatre récits fabriqués de connivence ou dérivés l'un de l'autre. Dans quatre récits fabriqués de connivence, tout ce qu'il

pourrait y avoir d'harmonie apparaîtrait à la surface. Quelle que soit la divergence qui pourrait exister, elle ne ressortirait que d'une étude minutieuse et minutieuse. Mais avec les quatre Evangiles, c'est tout le contraire. L'harmonie ressort d'une étude minutieuse et soignée, et l'écart apparent se trouve à la surface. Qu'ils soient vrais ou faux, ces quatre récits sont distincts et indépendants les uns des autres. (Les quatre récits se complètent également, le troisième réconciliant parfois des divergences apparentes entre les deux).

Ces récits doivent être soit un enregistrement de faits réellement survenus, soit des fictions. S'il s'agit de fictions, elles doivent avoir été fabriquées de l'une des deux manières suivantes - soit indépendamment l'une de l'autre, soit en collusion l'une avec l'autre. Ils ne peuvent pas avoir été fabriqués indépendamment les uns des autres ; les accords sont trop marqués et trop nombreux. Il est absolument incroyable que quatre personnes s'asseyant pour écrire un récit de ce qui ne s'est jamais produit indépendamment l'une de l'autre aient pu faire concorder leurs histoires dans la mesure où celles-ci le font. D'autre part, ils ne peuvent avoir été constitués, comme nous l'avons déjà vu, de connivence les uns avec les autres ; les écarts apparents sont trop nombreux et trop perceptibles. Il est prouvé qu'ils n'ont pas été constitués indépendamment l'un de l'autre ; il est prouvé qu'ils n'ont pas été inventés en collusion les uns avec les autres, nous sommes donc conduits à la conclusion qu'ils n'ont pas été inventés du tout, qu'ils sont une véritable relation de faits tels qu'ils se sont réellement produits. Nous pourrions arrêter l'argument ici et appeler raisonnablement l'affaire réglée, mais nous irons encore plus loin :

2. La chose suivante que nous remarquons est que chacun de ces récits porte des indications frappantes d'avoir été dérivé de témoins oculaires.

Le récit d'un témoin oculaire se distingue facilement du récit de celui qui ne fait que détailler ce que les autres lui ont dit. Quiconque a l'habitude de peser des preuves devant un tribunal ou dans une étude historique apprend rapidement à distinguer le rapport d'un témoin oculaire d'une simple preuve par ouï-dire. Tout étudiant attentif des récits évangéliques de la résurrection détectera facilement de nombreuses marques du témoin oculaire. Il y a quelques années, alors que j'enseignais dans une université américaine, un monsieur m'a été présenté comme étant un sceptique. Je lui ai demandé : « Quelle ligne d'étude poursuivez-vous ? Il a répondu qu'il poursuivait des études supérieures d'histoire en vue d'une chaire d'histoire. J'ai dit : « Alors, savez-vous que le récit d'un témoin oculaire diffère à bien des égards du récit de quelqu'un qui raconte simplement ce qu'il a entendu des autres ? "Oui," répondit-il. J'ai ensuite demandé : « Avez-vous lu attentivement les quatre récits évangéliques de la résurrection de Christ ?

Il a répondu: "J'ai." "Dites-moi, n'avez-vous pas remarqué des indications claires qu'ils provenaient de témoins oculaires?" "Oui." il a répondu, « j'ai été considérablement frappé par ceci en lisant les comptes. Quiconque les lit attentivement et intelligemment sera frappé du même fait.

3. La troisième chose que nous remarquons à propos de ces récits évangéliques est leur naturel, leur droiture, leur naïveté et leur simplicité.

Les récits, il est vrai, ont à voir avec le surnaturel, mais les récits eux-mêmes sont des plus naturels. Il y a une absence remarquable de toute tentative de coloration et d'effet. Il n'y a que le simple, sans détours, et raconter à l'avance les faits tels qu'ils se sont réellement produits. Il arrive fréquemment que lorsqu'un témoin est à la barre des témoins, l'histoire qu'il raconte est si naïve, si simple, si naturelle, il y a une telle absence totale de toute tentative de coloration ou d'effet que son témoignage a du poids indépendamment de tout ce que nous pouvons connaître la personnalité ou les antécédents du témoin. En écoutant son histoire, on se dit : « Cet homme dit la vérité. Le poids de ce genre de preuves est considérablement accru et atteint une certitude pratique lorsque nous avons plusieurs témoins indépendants de ce genre, tous témoignant des mêmes faits essentiels, mais avec des variétés de détails, l'un omettant ce que l'autre raconte, et le troisième réconciliant inconsciemment divergences apparentes entre les deux. C'est le cas précis des quatre récits évangéliques de la résurrection du Christ. Les évangélistes ne semblent pas avoir du tout réfléchi au sens ou à la portée de plusieurs des faits qu'ils relatent. Ils racontent simplement ce qu'ils ont vu en toute simplicité et droiture, laissant le soin de philosopher à d'autres. Le Dr William Furness, le grand érudit et critique unitarien, qui n'était certainement pas trop disposé en faveur du surnaturel, dit : "Rien ne peut dépasser en naïveté et en simplicité les quatre récits de la première apparition de Jésus après sa crucifixion. Si ces qualités ne sont pas discernables ici, il faut désespérer de pouvoir jamais les discerner nulle part."

Supposons que nous trouvions quatre récits de la bataille de Monmouth. Supposons, en outre, que rien de décisif n'ait été connu quant à la paternité de ces quatre récits, mais, lorsque nous les avons mis côte à côte, nous avons constaté qu'il s'agissait de récits manifestement indépendants. Nous avons trouvé, en outre, des indications frappantes qu'elles provenaient de témoins oculaires. Nous les avons tous trouvés marqués par cette naïveté, cette droiture et cette simplicité qui emportent toujours la conviction; nous avons constaté que, bien qu'apparemment en désaccord sur des détails mineurs, ils étaient essentiellement d'accord dans leur récit de la bataille - même si nous n'avions aucune connaissance de l'auteur ou de la date de ces récits, ne serions-nous pas,

en l'absence de tout autre récit, dire, « Voici un vrai récit de la bataille de Monmouth ? Or, c'est exactement le cas des quatre récits évangéliques. Manifestement séparés et indépendants les uns des autres, portant les marques évidentes d'avoir été dérivés de témoins oculaires, caractérisés par une naïveté, une simplicité et une franchise sans précédent, apparemment en désaccord sur des détails mineurs, mais en parfait accord sur les grands faits centraux relatés. Si nous sommes justes et honnêtes, si nous suivons les canons de la preuve suivis devant les tribunaux, si nous suivons une loi saine et sensée de la critique littéraire et historique, ne sommes-nous pas logiquement amenés à dire : « Voici un récit fidèle de la résurrection de Jésus." Ici encore, nous pourrions arrêter notre cas et appeler la résurrection de Jésus d'entre les morts prouvée, mais nous allons encore plus loin :

4. La prochaine chose que nous remarquons est la preuve involontaire de mots, de phrases et de détails accidentels.

Il arrive souvent que lorsqu'un témoin est à la barre, la preuve involontaire qu'il apporte par les mots et les phrases qu'il emploie, et par les détails accidentels qu'il introduit, est plus convaincante que son témoignage direct, car ce n'est pas le témoignage du témoin, mais un témoignage de la vérité à elle-même. Les récits évangéliques abondent en témoignages de ce genre.

Prenez, comme premier exemple, le fait que dans tous les récits évangéliques de la résurrection, il nous est donné de comprendre que Jésus n'a pas d'abord été reconnu par ses disciples lorsqu'il leur est apparu après sa résurrection, par exemple, Luc 24:16; Jean 21:4. On ne nous dit pas pourquoi il en était ainsi, mais si nous y réfléchissons un moment, nous découvrirons bientôt pourquoi il en était ainsi. Mais les récits évangéliques enregistrent simplement le fait sans tenter de l'expliquer. Si les histoires étaient fictives, elles n'auraient certainement jamais été inventées de cette manière, car l'auteur aurait vu tout de suite l'objection qui surgirait dans l'esprit de ceux qui ne voulaient pas croire à sa résurrection, c'est-à-dire que ce n'était pas vraiment Jésus que les disciples ont vu. Pourquoi, alors, l'histoire est-elle racontée de cette manière ? Pour la raison évidente que les évangélistes n'inventaient pas une histoire pour l'effet, mais enregistraient simplement les événements précisément tels qu'ils se produisaient. C'est ainsi que cela s'est produit, donc c'est ainsi qu'ils l'ont raconté. Ce n'est pas une fabrication d'incidents imaginaires, mais un compte rendu exact de faits soigneusement observés et enregistrés avec précision.

Prenons un deuxième exemple : dans tous les récits évangéliques des apparitions de Jésus après sa résurrection, il n'y a pas une seule apparition enregistrée à un

ennemi ou à un adversaire de Christ. Toutes ses apparitions étaient destinées à ceux qui étaient déjà croyants. Pourquoi il en était ainsi, nous pouvons facilement le voir en y réfléchissant un peu, mais nulle part dans les Évangiles nous ne dit pourquoi il en était ainsi. Si les histoires avaient été fabriquées, elles n'auraient certainement pas été ; et, n'ont jamais été constitués de cette façon. Si les évangiles étaient, comme certains voudraient nous le faire croire, des inventions construites cent, deux cents ou trois cents ans après les prétendus événements enregistrés, quand tous les acteurs étaient morts et que personne ne pouvait contredire les mensonges racontés, Jésus aurait représenté comme apparaissant à Caïphe, Anne, Pilate et Hérode, et les confondant par sa réapparition d'entre les morts. Mais il n'y a même aucune suggestion de quoi que ce soit de ce genre dans les récits évangéliques. Chaque apparition est pour celui qui est déjà croyant. Pourquoi cela est-il ainsi? Pour la raison évidente que c'est ainsi que les choses se sont passées, et les récits évangéliques ne se préoccupent pas de produire une histoire pour l'effet, mais simplement d'enregistrer les événements précisément tels qu'ils se sont produits et tels qu'ils ont été observés.

Nous trouvons encore un autre exemple dans le fait que les apparitions enregistrées de Jésus après sa résurrection n'étaient qu'occasionnelles. Il apparaissait au milieu de ses disciples et disparaissait, et ne serait plus revu peut-être avant plusieurs jours. Pourquoi il en était ainsi, nous pouvons facilement le comprendre par nous-mêmes - Il cherchait évidemment à sevrer Ses disciples de leur ancienne communion avec Lui dans le corps, et à les préparer à la communion avec Lui dans l'Esprit qui devait suivre dans les jours qui devaient venir. Cependant, cela ne nous est pas dit dans les récits évangéliques. Il nous reste à le découvrir par nous-mêmes, et c'est d'autant plus significatif pour cette raison. Il est douteux que les disciples eux-mêmes aient réalisé le sens des faits. S'ils avaient inventé l'histoire pour produire un effet, ils auraient représenté Jésus comme étant constamment avec eux, comme vivant avec eux, mangeant et buvant avec eux, jour après jour. Pourquoi alors l'histoire est-elle racontée telle qu'elle est rapportée dans les quatre évangiles ? Parce que c'est ainsi que tout s'était passé. Les évangélistes se préoccupent simplement de donner la représentation exacte des faits tels qu'ils en ont été témoins et d'autres.

Nous trouvons un autre exemple très frappant dans ce qui est rapporté concernant les paroles de Jésus à Marie lors de leur première rencontre. (Jean 20:17). Jésus est enregistré comme disant à Marie: "Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père." On ne nous dit pas pourquoi Jésus a dit cela à Marie. Il nous reste à en découvrir la raison si nous le pouvons, et les commentateurs ont eu bien du mal à la découvrir. Leurs explications varient

considérablement les unes des autres. J'ai une raison à moi que je n'ai jamais vue dans aucun commentaire, mais dont je suis persuadé que c'est la vraie raison, mais il serait probablement difficile de persuader les autres que c'était la vraie raison. Pourquoi alors cette petite déclaration de Jésus est-elle inscrite dans le récit évangélique sans un mot d'explication, et qu'il a fallu dix-huit siècles pour expliquer, et qui n'est pas encore expliquée de manière tout à fait satisfaisante ? Certes, un écrivain qui invente une histoire ne mettrait pas un tel petit détail sans signification apparente et sans une tentative d'explication. Les histoires qui sont inventées sont inventées dans un but ; les détails qui sont insérés sont insérés dans un but, un but plus ou moins évident, mais dix-huit siècles d'études n'ont pas été en mesure de découvrir le but pour lequel cela a été inséré. Pourquoi alors le trouvons-nous ici ? Parce que c'est exactement ce qui s'est passé. C'est ce que Jésus a dit; c'est ce que Marie a entendu Jésus dire; c'est ce que Marie a dit, et c'est donc ce que Jean a enregistré. Nous ne pouvons pas avoir une fiction ici, mais un compte rendu précis des paroles prononcées par Jésus après sa résurrection.

Nous trouvons encore un autre exemple dans Jean 20 : 4-6 : « Ils coururent donc tous les deux ; et l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et vint le premier au sépulcre. mais il n'y est pas entré. Alors vient Simon Pierre qui le suit, et il entre dans le sépulcre, et il voit les vêtements de lin couchés. Tout cela est en accord frappant avec ce que nous savons des hommes par d'autres sources. Marie, revenant précipitamment du tombeau, fait irruption sur les deux disciples et crie : « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis » [Jean 20:2]. Jean et Pierre sautèrent sur leurs pieds et coururent à toute allure jusqu'au tombeau. Jean, le plus jeune des deux disciples (ce qui est d'autant plus frappant que le récit ne nous dit pas ici qu'il était le plus jeune des deux disciples), fut plus rapide de pied et devança Pierre et arriva le premier au tombeau, mais homme de De disposition retirée et respectueuse qu'il était (on ne nous le dit pas ici mais nous le savons par une étude de sa personnalité révélée ailleurs), il n'est pas entré dans la tombe, mais s'est simplement baissé et a regardé à l'intérieur. derrière aussi vite qu'il le peut, mais une fois arrivé au tombeau, il n'attend jamais un instant dehors mais s'y plonge tête baissée. Est-ce inventé, ou est-ce la vie ? C'était en effet un artiste littéraire d'une capacité consommée qui avait l'habileté d'inventer cela si cela ne se produisait pas ainsi. Il y a accessoirement une touche de coloration locale dans le rapport. Quand on visite aujourd'hui le tombeau que les savants acceptent maintenant comme le véritable lieu de sépulture de Jésus, on se trouve inconsciemment obligé de se baisser pour regarder à l'intérieur.

Encore un autre exemple se trouve dans Jean 21:7: "C'est pourquoi, ce disciple que Jésus aimait dit à Pierre: C'est le Seigneur. Maintenant, quand Simon Pierre apprit que c'était le Seigneur, il lui ceignit sa tunique de pêcheur, (car il était nu) et s'est jeté à la mer." Ici encore, nous avons les marques indubitables de la vérité et de la vie. Les apôtres étaient allés sur l'ordre de Jésus en Galilée pour le rencontrer là-bas, mais Jésus n'apparaît pas immédiatement. Simon Pierre, avec la passion du pêcheur toujours en mouvement dans son sein, dit : « Je vais à la pêche » [Jean 21 : 3]. Les autres ont répondu: "Nous allons aussi avec toi." Ils pêchèrent toute la nuit et, avec la chance caractéristique des pêcheurs, ne pêchèrent rien. A l'aube, Jésus se tient sur le rivage, mais les disciples ne le reconnaissent pas dans la pénombre. Jésus leur crie : « Mes enfants, avez-vous de la viande ? [Jean 21:5]. Et ils répondent "Non". Il leur demande de jeter le filet sur le côté droit du navire et ils trouveront. Quand le moulage fut fait, ils ne purent le tirer pour la multitude de poissons. En un instant, Jean, l'homme à la perception spirituelle rapide, dit : « C'est le Seigneur. A peine Pierre, l'homme à l'action impulsive, l'entend-il qu'il saisit son habit de pêcheur, le jette autour de sa forme nue et se jette par-dessus bord et se dirige vers le rivage pour atteindre son Seigneur. Est-ce inventé ou est-ce la vie? Ce n'est pas une fiction. Si un auteur inconnu du quatrième évangile a inventé cela, il est le maître artiste littéraire des âges, et nous devrions retirer tous les autres noms de notre panthéon littéraire et le placer au-dessus de tous.

Nous trouvons un exemple encore plus touchant dans Jean 20 :15 : « Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? , dis-moi où tu l'as mis, et je le reprendrai." Voici sûrement une touche qui surpasse l'art de n'importe quel homme de ce jour ou de n'importe quel autre jour. Marie était entrée dans la ville et avait informé Jean et Pierre qu'elle avait trouvé le sépulcre vide. Ils partent en courant vers le sépulcre. Comme Marie a déjà fait le voyage deux fois, ils la devancent facilement de loin, mais le cœur lourd et les pieds lents et fatigués, elle retourne au tombeau. Pierre et Jean sont partis depuis longtemps quand elle l'atteint, le cœur brisé, pensant que non seulement son Seigneur bien-aimé a été tué, mais que son tombeau a été profané. Elle se tient sans pleurer. Il y a deux anges assis dans le tombeau, l'un à la tête et l'autre aux pieds où le corps de Jésus avait reposé. Mais la femme accablée de chagrin n'a pas d'oeil pour les anges. Ils lui disent : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle répond: "Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis" [Jean 20:13]. Un bruissement dans les feuilles dans son dos et elle se retourne pour voir qui arrive. Elle voit Jésus debout là, mais, aveuglée par les larmes et le désespoir,

elle ne reconnaît pas son Seigneur. Jésus lui dit aussi : "Pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?" Elle, pensant que c'était le jardinier qui lui parlait, dit : "Seigneur, si tu l'as emporté d'ici, dis-moi où tu l'as mis et je l'emporterai." Maintenant rappelez-vous qui c'est qui fait l'offre, et ce qu'elle propose de faire ; une femme faible propose d'emmener un homme adulte. Bien sûr, elle ne pouvait pas le faire, mais combien fidèle à l'amour d'une femme qui oublie toujours sa faiblesse et ne s'arrête jamais aux impossibilités. Il y a quelque chose à faire et elle dit : « Je le ferai », « Dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai. Est-ce inventé ? Jamais ! C'est la vie ; C'est la réalité ; C'est la vérité.

Nous trouvons un autre exemple dans Marc 16:7 : "Mais allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : là vous le verrez, comme il vous l'a dit," Ce que je voudrais que vous remarquiez ici sont les deux mots "et Pierre". Pourquoi "et Peter?" Pierre n'était-il pas l'un des disciples ? Il était sûrement le chef même de la compagnie apostolique. Pourquoi alors, "et Peter?" Aucune explication n'est donnée dans le texte, mais la réflexion montre qu'il s'agissait d'une expression d'amour envers le disciple découragé et désespéré qui avait renié son Seigneur par trois fois. Si le message avait été simplement adressé aux disciples, Pierre aurait dit : « Oui, j'étais autrefois un disciple, mais je ne peux plus être compté comme tel. moi." Mais notre tendre et compatissant Seigneur, par l'intermédiaire de son messenger angélique, envoie le message : "Allez le dire à ses disciples, et à quiconque vous le direz, assurez-vous de le dire au pauvre, faible, chancelant, rétrograde et au cœur brisé." Est-ce inventé, ou est-ce une vraie image de notre Seigneur ? Je plains l'homme qui est si terne qu'il peut imaginer que c'est de la fiction. Soit dit en passant, notons que cela n'est enregistré que dans l'évangile de Marc, qui, comme on le sait, est l'évangile de Pierre. Comme le dit Pierre : quand il disait à Marc ce qu'il devait enregistrer, les yeux larmoyants et le cœur reconnaissant, il se tournait vers lui en disant : « Marc, assure-toi d'avoir mis cela dans : « Dites-le à ses disciples et à Pierre. »

Prenons encore un autre exemple dans Jean 20:27-29 : "Alors il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et vois mes mains ; et avance ici ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois. Et Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Thomas, parce que tu m'as vu, tu as cru : bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. Notez ici deux choses ; l'action de Thomas et la réprimande de Jésus. Chacune est trop caractéristique pour être attribuée à l'art d'un maître de la fiction. Thomas n'avait pas été avec les disciples lors de la première apparition de notre Seigneur. Une semaine s'était écoulée. Un autre jour du Seigneur était venu. Cette fois Thomas s'assure d'être présent ; si le Seigneur doit apparaître, il sera là. S'il avait été comme

certains de nos sceptiques modernes, il aurait pris la peine de s'en aller, mais, tout sceptique qu'il fût, c'était un sceptique honnête et il voulait savoir. Tout à coup, Jésus se tient au milieu. Il dit à Thomas : « Avance ici ton doigt, et vois mes mains, et avance ta main ; et enfonce-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois ». Enfin les yeux de Thomas s'ouvrent. Sa foi longtemps endiguée fait éclater toutes les barrières et porte Thomas à une hauteur plus élevée qu'aucun autre disciple n'avait encore atteint - avec exultation et adoration, il crie, alors qu'il lève les yeux vers le visage de Jésus: "Mon Seigneur et mon Dieu!" Alors Jésus le reprend tendrement, mais avec recherche. "Thomas," dit-il, "parce que tu m'as vu, tu as cru. Bienheureux ceux [qui sont si avides de trouver et si prompts à voir, et si prompts à accepter la vérité, qu'ils n'attendent pas la réalité visible démonstration, mais sont prêts à prendre la vérité sur un témoignage suffisant] qui n'ont pas vu et pourtant ont cru." Est-ce inventé, ou est-ce la vie ? Est-ce un compte rendu des faits tels qu'ils se sont produits, ou une production fictive d'un maître artiste ?

Prenons encore un autre exemple : Dans Jean 21 :15-17, nous lisons : « Lorsqu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Il lui dit : Oui, Seigneur ; Tu sais que je t'aime. Il lui dit : " Pais mes agneaux. " Il lui dit encore une seconde fois : " Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? " Il lui dit : " Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ". Il lui dit : " Pais mes brebis. " Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut affligé parce qu'il lui dit pour la troisième fois : " Tu m'aimes ? " Et il lui dit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. Notez particulièrement ici les mots : « Pierre a été attristé parce qu'il lui a dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Pourquoi Jésus a-t-il demandé trois fois à Pierre : "M'aimes-tu ?" Et pourquoi Pierre était-il attristé parce que Jésus le lui avait demandé trois fois ? On ne nous le dit pas dans le texte, mais si nous le lisons à la lumière du reniement trois fois répété de Pierre envers son Seigneur, nous le comprendrons. Comme Pierre avait renié son Seigneur trois fois, Jésus a donné trois fois à Pierre l'occasion de réaffirmer son amour. Mais cela, tout tendre qu'il était, rappelle à Pierre cette nuit affreuse où, dans la cour d'Anne et de Caïphe, il renia trois fois son Seigneur, et "Pierre fut attristé parce qu'il lui dit pour la troisième fois : Tu m'aimes". Est-ce inventé ? L'écrivain a-t-il inventé ce fait en vue? S'il l'avait fait, il l'aurait sûrement mentionné. Il ne peut pas avoir été inventé. Ce n'est pas une fiction. Il s'agit simplement de rapporter ce qui s'est réellement passé. L'exacte véracité du récit ressort de manière encore plus frappante dans la version grecque que dans la version anglaise. Deux mots différents sont utilisés pour "amour". Jésus, en demandant à Pierre : « M'aimes-tu ? utilise un mot fort désignant la forme supérieure de l'amour. Pierre,

répondant: "Seigneur, tu sais que je t'aime", utilise un mot plus faible, mais dénotant une forme d'amour plus tendre. Jésus, la deuxième fois, utilise le mot le plus fort, et la deuxième fois dans sa réponse, Pierre utilise le mot le plus faible. Dans sa troisième question, Jésus descend au niveau de Pierre et utilise le mot plus faible que Pierre avait utilisé depuis le début. Alors Pierre répond : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime », en utilisant le même mot plus faible. Cela ne peut pas être une fiction. C'est un fait rapporté avec précision.

Prenons encore un autre exemple : dans Jean 20 :16, nous lisons : « Jésus lui dit : Marie. Elle se tourna et lui dit : Rabbonni, c'est-à-dire : Maître. Quelle délicate touche de nature nous avons ici! Marie se tient devant le tombeau, accablée de chagrin. Elle n'a pas reconnu son Seigneur, bien qu'Il lui ait parlé. Elle l'a pris pour le jardinier : elle a dit : « Seigneur, si tu l'as emporté d'ici, dis-moi où tu l'as mis, et je l'emporterai. Alors Jésus prononce un seul mot. Il dit : « Marie ». Comme ce nom est venu trembler dans l'air du matin, prononçant avec le vieux ton familial, parlant comme personne d'autre ne l'avait jamais parlé sauf Lui, en un instant ses yeux s'ouvrirent. Elle tombe à Ses pieds et essaie de les serrer, et lève les yeux vers Son visage, et crie : « Rabbonni, mon Maître. Est-ce inventé ? Impossible! C'est la vie. C'est Jésus, et c'est la femme qui l'aimait. Aucun auteur inconnu du IIe, du IIIe ou du IVe siècle n'aurait pu produire un tel chef-d'œuvre. Nous sommes ici incontestablement face à face avec la réalité, avec la vie, avec Jésus et Marie tels qu'ils étaient.

Une autre illustration importante : Dans Jean 20 :7, nous lisons : « Et le suaire, qui était autour de sa tête, n'était pas couché avec les vêtements de lin, mais enveloppé dans un endroit à part. Comme c'est étrange qu'un si petit détail comme celui-ci soit ajouté à l'histoire sans aucune tentative d'explication. Mais à quel point ce petit détail inexplicé est significatif. Rappelez-vous les circonstances. Jésus est mort. Pendant trois jours et trois nuits, son corps est étendu froid et silencieux dans le sépulcre, aussi vraiment mort qu'aucun corps n'a jamais été mort, mais enfin l'heure fixée est venue, le souffle de Dieu balaie l'argile endormie et silencieuse, et dans ce moment suprême de sa propre vie terrestre, ce moment suprême de l'histoire humaine, quand Jésus se lève triomphant de la mort, de la tombe et de Satan, il n'y a aucune excitation de sa part, mais avec ce même sang-froid majestueux et cette sérénité qui ont marqué toute sa carrière , ce même calme divin qu'il a déployé sur la Galilée agitée par la tempête, lorsque ses disciples effrayés l'ont secoué de son sommeil et ont dit: "Seigneur, ne te soucies-tu pas que nous périssions?" [Marc 4:38], et il se leva sereinement sur le pont du navire agité et dit aux vagues et aux vents sauvages et

tempétueux : « Tais-toi », et il y eut un grand calme : ainsi maintenant encore dans ce sublime, cet affreux moment, Il n'arrache pas avec enthousiasme la serviette de Son visage et la jette de côté, mais absolument sans hâte humaine, ni agitation, ni désordre, Il la détache calmement de Sa tête, l'enroule et la pose de manière ordonnée dans un endroit par lui-même. C'était inventé ? Jamais ! Nous ne voyons pas ici un chef-d'œuvre exquis de l'art du romancier ; nous lisons ici le simple récit d'un détail incomparable d'une vie unique vécue ici sur terre, une vie si belle qu'on ne peut la lire avec un esprit honnête et ouvert sans sentir les larmes lui monter aux yeux.

Mais quelqu'un dira, tout cela sont de petites choses. C'est vrai, et c'est de ce fait même qu'ils tirent une grande partie de leur signification. C'est justement dans de si petites choses que la fiction se dévoilerait. La fiction se montre différente de la réalité dans la minute ; dans les grandes lignes saillantes, vous pouvez faire ressembler la fiction à la vérité, mais quand vous venez de l'examiner minutieusement et au microscope, vous vous apercevrez bientôt que ce n'est pas la réalité, mais la fabrication. Mais plus nous examinons au microscope les récits évangéliques, plus nous sommes impressionnés par leur véracité. Il y a une naïveté et un naturel et une véracité évidente dans les récits, jusque dans les moindres détails, qui dépasse toutes les possibilités de l'art.

La troisième ligne de preuve que les déclarations contenues dans les quatre évangiles concernant la résurrection de Jésus-Christ sont des déclarations exactes de faits historiques, est :

3. La Preuve Circonstancielle de la Résurrection du Christ

Il y a certains faits prouvés et admis qui exigent la résurrection de Christ pour en rendre compte.

1. Au-delà de toute question, la vérité fondamentale prêchée dans les premières années de l'histoire de l'Église était la résurrection. C'était la seule doctrine sur laquelle les Apôtres sonnaient toujours les changements. Que Jésus soit réellement ressuscité des morts ou non, il est certain que la seule chose que les Apôtres proclamaient constamment était qu'Il était ressuscité. Pourquoi les apôtres devraient-ils utiliser cela comme la pierre angulaire de leur credo, s'ils ne sont pas bien attestés et fermement crus ?

Mais ce n'est pas tout : ils ont sacrifié leur vie pour cette doctrine. Les hommes ne donnent jamais leur vie pour une doctrine à laquelle ils ne croient pas fermement. Ils ont déclaré qu'ils avaient vu Jésus après sa résurrection, et plutôt que d'abandonner leur déclaration, ils ont sacrifié leur vie pour cela. Bien sûr, les

hommes peuvent mourir pour l'erreur et l'ont souvent fait, mais c'était pour l'erreur qu'ils croyaient fermement. Dans ce cas, ils auraient su s'ils avaient vu Jésus ou non, et ils n'auraient pas simplement été en train de mourir pour une erreur, mais pour une déclaration qu'ils savaient être fausse. Ce n'est pas seulement incroyable mais impossible. De plus, si les Apôtres croyaient vraiment fermement, comme on l'admet, que Jésus était ressuscité des morts, ils avaient des faits sur lesquels ils fondaient leur croyance. Tels auraient été les faits qu'ils auraient relatés en racontant l'histoire. Ils n'auraient certainement pas inventé une histoire à partir d'incidents imaginaires s'ils disposaient de faits réels sur lesquels ils fondaient leur croyance. Mais si les faits étaient tels que racontés dans les évangiles, il n'y a pas moyen d'échapper à la conclusion que Jésus a effectivement surgi. De plus, si Jésus ne s'était pas levé, il y aurait eu des preuves qu'il ne l'avait pas fait. Ses ennemis auraient cherché et trouvé cette preuve, mais les apôtres allaient de long en large dans la ville même où il avait été crucifié et proclamaient à la face même de ses meurtriers qu'il avait été ressuscité et personne ne pouvait produire la preuve du contraire. Le mieux qu'ils pouvaient faire était de dire que les gardes se sont endormis et que les disciples ont volé le corps pendant que les gardes dormaient. Les hommes qui témoignent de ce qui se passe pendant leur sommeil ne sont généralement pas considérés comme des témoins crédibles. Plus encore, si les Apôtres avaient volé le corps, ils l'auraient su eux-mêmes et n'auraient pas été prêts à mourir pour ce qu'ils savaient être une fraude.

2. Un autre fait connu est le changement du jour de repos. L'église primitive est venue des Juifs. Depuis des temps immémoriaux, les Juifs avaient célébré le septième jour de la semaine comme leur jour de repos et de culte, mais nous trouvons les premiers chrétiens dans les Actes des Apôtres, et aussi dans les premiers écrits chrétiens, se rassemblant le premier jour de la semaine. Rien n'est plus difficile à accomplir que le changement d'un jour saint célébré depuis des siècles et qui est l'une des coutumes les plus chères du peuple. Ce qui est particulièrement significatif à propos du changement, c'est qu'il n'a pas été modifié par décret exprès, mais par consentement général. Quelque chose d'énorme a dû se produire qui a conduit à ce changement. Les apôtres ont affirmé que ce qui s'était passé ce jour-là était la résurrection du Christ d'entre les morts, et c'est l'explication la plus rationnelle. En fait, c'est la seule explication raisonnable du changement.

3. Mais le fait le plus significatif de tous est le changement chez les disciples eux-mêmes, la transformation morale. Au moment de la crucifixion du Christ, nous trouvons toute la société apostolique remplie d'un vide et d'un désespoir

total. On voit Pierre, le chef de la compagnie apostolique, renier trois fois son Seigneur avec serments et jurons, mais quelques jours plus tard on voit ce même homme, rempli d'un courage que rien ne pouvait ébranler. Nous le voyons debout devant le conseil qui avait condamné Jésus à mort et leur disant : « Sachez à vous tous, et à tout le peuple d'Israël, que par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, que Dieu ressuscité d'entre les morts, par lui-même cet homme se tient debout devant vous" (Actes 4:10). Un peu plus loin, quand le conseil leur ordonne de ne parler du tout ni d'enseigner au nom de Jésus, nous entendons Pierre et Jean répondre : « S'il est juste aux yeux de Dieu de vous écouter plus que Dieu, jugez-vous. . Car nous ne pouvons que dire les choses que nous avons vues et entendues" (Actes 4:19-20). Un peu plus tard encore, après avoir été arrêtés et emprisonnés, en danger de mort, sévèrement interpellés par le concile, nous entendons Pierre et les Apôtres répondre à leur demande de se taire au sujet de Jésus, par ces mots : « Nous devons obéir à Dieu plutôt que Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez tué et pendu au bois. Dieu l'a élevé par sa main droite pour être un prince et un sauveur, pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés. Et nous sommes Ses témoins de ces choses" (Actes 5:29-32). Quelque chose de formidable a dû se produire pour expliquer une transformation morale aussi radicale et stupéfiante que celle-ci. Rien de moins que le fait de la résurrection et d'avoir vu le Seigneur ressuscité ne l'expliquera.

Ces faits incontestables sont si impressionnants et si concluants que même les érudits infidèles et juifs admettent maintenant que les Apôtres croyaient que Jésus était ressuscité des morts. Même Ferdinand Baur, père de l'école Tubigen, l'a reconnu. Même David Strauss, qui a écrit la "Vie de Jésus" la plus magistrale du point de vue rationaliste qui ait jamais été écrite, a dit : "Il suffit de reconnaître que les Apôtres croyaient fermement que Jésus était ressuscité." Strauss ne souhaitait évidemment pas admettre plus qu'il n'avait à le faire, mais il se sentait obligé d'admettre cela. Schenkel est allé encore plus loin et a déclaré : « C'est un fait indiscutable qu'au petit matin du premier jour de la semaine suivant la crucifixion, la tombe de Jésus a été retrouvée vide. C'est un deuxième fait que les disciples et les autres membres de la communion apostolique étaient convaincus que Jésus avait été vu après la crucifixion." Ces aveux sont fatals aux rationalistes qui les font. La question se pose immédiatement : « D'où viennent ces convictions et ces croyances ? Renan a tenté de répondre en disant que "la passion d'une femme hallucinée (Marie) donne au monde un Dieu ressuscité". (Vie de Jésus de Renan, page 357). Renan veut dire par là que Marie était amoureuse de Jésus ; qu'après sa crucifixion, méditant dessus, dans la passion de son amour, elle s'est rêvée dans un état où elle avait eu l'hallucination

qu'elle avait vu Jésus ressuscité des morts. Elle a rapporté son rêve comme un fait, et ainsi la passion d'une femme hallucinée a donné au monde un Dieu ressuscité. Mais la réponse pour tous cela va de soi, à savoir que la passion d'une femme hallucinée n'était pas compétente pour cette tâche. Souvenez-vous de la composition de la société apostolique ; dans la compagnie apostolique se trouvaient un Matthieu et un Thomas à convaincre, à l'extérieur se trouvait un Saul de Tarse à convertir. La passion d'une femme hallucinée ne convaincra pas un incroyant têtu comme Thomas, ni un publicain juif comme Matthieu. Qui a entendu parler d'un collecteur d'impôts, et surtout d'un collecteur d'impôts juif, à qui pouvait s'imposer la passion d'une femme hallucinée ? La passion d'une femme hallucinée ne convaincra pas non plus un ennemi féroce et consciencieux comme Saul de Tarse. Nous devons chercher une explication plus saine que celle-ci. Strauss a tenté d'en rendre compte en se demandant si l'apparence n'était peut-être pas visionnaire. Strauss a eu, et a encore, de nombreux partisans de cette théorie. Mais à cela nous répondons d'abord qu'il n'y avait pas de point de départ subjectif pour de telles visions. Les apôtres, si loin de s'attendre à voir le Seigneur, croiraient à peine leurs propres yeux quand ils le verraient. De plus, quiconque a entendu parler de onze hommes ayant la même vision en même temps, sans parler de cinq cents hommes (1 Corinthiens 15:6) ayant la même vision en même temps. Strauss nous demande de renoncer à un miracle raisonnable et de le remplacer par cinq cents miracles impossibles. Rien ne peut surpasser la crédulité de l'incrédulité.

La troisième tentative d'explication est que Jésus n'était pas vraiment mort quand ils l'ont enlevé de la croix, que ses amis ont travaillé sur lui et l'ont ramené à la vie, et ce qui était censé être l'apparition du Seigneur ressuscité était l'apparition de un qui n'avait jamais été vraiment mort et qui était maintenant simplement ressuscité. Cette théorie de Paulus a été avancée et remaniée par divers auteurs rationalistes à notre époque et semble être une théorie préférée de ceux qui aujourd'hui nieraient la réalité de la résurrection de notre Seigneur. Pour soutenir ce point de vue, on a fait appel au court laps de temps où Jésus a été pendu à la croix et au fait que l'histoire nous parle d'un homme du temps de Josèphe descendu de la croix et ramené à la vie. Mais à cela nous répondons :

(1). Rappelez-vous les événements précédant la crucifixion ; l'agonie dans le jardin de Gethsémané ; l'horrible épreuve des quatre épreuves ; la flagellation et l'état physique conséquent dans lequel tout cela laissa Jésus. Souvenez-vous aussi de l'eau et du sang qui ont coulé de Son côté transpercé.

(2). En second lieu, répondons-nous, ses ennemis auraient pris, et ont pris, toutes les précautions nécessaires contre une telle chose qui se produise. (Jean 19:34).

(3). Nous répondons, en troisième lieu, que si Jésus avait été simplement ressuscité, il aurait été si faible, un tel naufrage physique, que sa réapparition aurait été mesurée à sa valeur réelle, et la transformation morale des disciples, pour laquelle nous essayons de rendre compte, resterait toujours introuvable. L'officier du temps de Josèphe, qui est cité en preuve, bien que ramené à la vie, était une épave physique totale.

(4). Nous répondons en quatrième lieu que, s'ils étaient ressuscités, les apôtres et amis de Jésus, qui sont censés l'avoir ramené à la vie, auraient su comment ils l'ont ramené à la vie, et que c'était pas un cas de résurrection mais de réanimation, et le fait principal à expliquer, à savoir, le changement en eux-mêmes resterait inexpliqué. L'explication tentée est une explication qui n'explique pas.

(5). En cinquième lieu, nous répondons que la difficulté morale est la plus grande de toutes, car s'il s'agissait bien d'un cas de réanimation, alors Jésus essayait de se faire passer pour ressuscité d'entre les morts, alors qu'en réalité il n'était rien des sorte. Dans ce cas, il serait un archi-imposteur, et tout le système chrétien repose sur une fraude comme fondement ultime. Est-il possible de croire qu'un système de religion tel que celui de Jésus-Christ, incarnant des principes et des préceptes aussi exaltés de vérité, de pureté et d'amour, "né d'un cœur sincère, n'est pas rongé par la fraude et la ruse, peut croire que Jésus a été un imposteur, et sa religion d'avoir été fondée sur la fraude. Un chef des forces rationalistes en Angleterre a récemment tenté de prouver la théorie selon laquelle Jésus n'était mort qu'en apparence en faisant appel au fait que lorsque le côté de Jésus a été percé, du sang est sorti et demande : « Un mort peut-il saigner ? » A cela, la réponse suffisante est que lorsqu'un homme meurt de ce qu'on appelle dans le langage populaire un cœur brisé, le sang s'échappe dans le péricarde, et après y être resté un court instant il se sépare. dans le sérum (l'eau) et le caillot (les globules rouges, le sang), et ainsi si un homme était mort, si son côté était transpercé par une lance, et que la pointe de la lance entrait dans le péricarde, "le sang et l'eau" couleraient tout comme le dossier indique que je ce qu'il a fait, et ce qui est présenté comme une preuve que Jésus n'était pas vraiment mort, est en réalité une preuve qu'il l'était, et une illustration de l'exactitude minutieuse de l'histoire. Il n'aurait pas pu être inventé de cette manière, si ce n'était pas un fait réel.

Nous avons éliminé toutes les autres hypothèses possibles. Il ne nous reste plus qu'un seul, à savoir, Jésus a vraiment été ressuscité des morts le troisième jour,

comme indiqué dans les quatre évangiles. Les difficultés désespérées auxquelles sont poussés ceux qui tentent de le nier sont elles-mêmes la preuve du fait.

Nous avons alors plusieurs arguments indépendants pointant de manière décisive et concluante vers la résurrection de Christ d'entre les morts. Certains d'entre eux pris séparément prouvent le fait, mais pris ensemble, ils constituent un argument qui rend impossible le doute de la résurrection du Christ à l'esprit candide. Bien sûr, si quelqu'un est déterminé à ne pas croire, aucune preuve ne le convaincra. Un tel homme doit être laissé à son propre choix délibéré d'erreur et de mensonge ; mais tout homme qui désire vraiment connaître la vérité et est prêt à lui obéir à tout prix doit accepter la résurrection de Christ comme un fait historiquement prouvé.

Il y a quelque temps, un brillant avocat de New York s'est adressé à un éminent ministre de cette ville pour lui demander s'il croyait vraiment que le Christ était ressuscité des morts. Le ministre répondit par l'affirmative et demanda le privilège de présenter la preuve à l'avocat. L'avocat a pris le matériel offert en preuve et l'a étudié. Il retourna vers le pasteur et dit : « Je suis convaincu que Jésus est vraiment ressuscité d'entre les morts. tête. Je trouve que c'est vraiment avec mon cœur.

Il n'y a vraiment qu'une seule objection de poids à la doctrine selon laquelle Jésus est ressuscité des morts, et c'est : « Il n'y a aucune preuve concluante qu'un autre soit jamais ressuscité ». A cela une réponse suffisante serait, même s'il était certain qu'aucun autre n'est jamais apparu, cela ne prouverait nullement que Jésus n'est pas apparu, car la vie de Jésus était unique, sa nature était unique, son caractère était unique, sa mission était unique, Son histoire était unique, et il ne faut pas s'étonner, mais plutôt s'attendre à ce que l'issue d'une telle vie soit également unique. Cependant, toute cette objection n'est que l'argument éclaté de David Hume contre la possibilité d'une refonte miraculeuse. Selon cet argument, aucune preuve ne peut prouver un miracle, car les miracles sont contraires à toute expérience. Mais les miracles sont-ils contraires à toute expérience ? Commencer par dire qu'ils le sont, c'est poser la question même en cause. Ils peuvent être en dehors de votre expérience et de la mienne, ils peuvent être en dehors de l'expérience de cette génération entière, mais votre expérience et la mienne et l'expérience de cette génération entière ne sont pas "toutes expériences". Chaque étudiant en géologie et en astronomie sait que des choses se sont produites dans le passé qui sont entièrement en dehors de l'expérience de la génération actuelle. Des choses se sont produites au cours des dix dernières années qui sont entièrement en dehors de l'expérience des cinquante années qui l'ont précédée. La vraie science ne part pas d'une hypothèse a priori selon

laquelle certaines choses sont impossibles, mais examine simplement les preuves pour découvrir ce qui s'est réellement passé. Il ne déforme pas ses faits observés pour les mettre en accord avec des théories a priori, mais cherche à mettre ses théories en accord avec les faits observés. Dire que les miracles sont impossibles, et qu'aucune preuve ne peut prouver un miracle, c'est être extrêmement non scientifique. Depuis quelques années, dans le domaine de la chimie par exemple, des découvertes ont été faites sur le radium qui semblaient aller à l'encontre de toutes les observations antérieures sur les éléments chimiques et des théories chimiques bien établies. Mais le savant n'a donc pas dit que ces découvertes sur le radium ne pouvaient pas être vraies ; il s'est plutôt mis au travail pour découvrir où était le problème dans ses théories précédentes. Les faits observés et enregistrés dans le cas dont nous sommes saisis prouvent à une démonstration que Jésus est ressuscité des morts, et la vraie science doit accepter cette conclusion et conformer ses théories à ce fait observé. Le fait de la résurrection réelle et littérale de Jésus-Christ d'entre les morts ne peut être nié par quiconque étudiera les preuves dans l'affaire avec un désir sincère de découvrir ce qu'est le fait, et pas simplement pour soutenir une théorie a priori.

La Personnalité et la Divinité du Saint-Esprit

Importance de la doctrine

L'une des doctrines les plus caractéristiques et distinctives de la foi chrétienne est celle de la personnalité et de la divinité du Saint-Esprit. La doctrine de la personnalité du Saint-Esprit est de la plus haute importance du point de vue du culte. Si le Saint-Esprit est une personne divine, digne de recevoir notre adoration, notre foi et notre amour, et que nous ne le connaissons pas et ne le reconnaissons pas comme tel, alors nous privons un Être divin de l'adoration, de l'amour et de la confiance qui lui sont dus. .

La doctrine de la personnalité du Saint-Esprit est également de la plus haute importance du point de vue pratique. Si nous pensons au Saint-Esprit seulement comme une puissance ou une influence impersonnelle, alors notre pensée sera constamment, comment puis-je saisir et utiliser le Saint-Esprit ; mais si nous pensons à Lui à la manière biblique comme une Personne divine, infiniment sage, infiniment sainte, infiniment tendre, alors notre pensée sera constamment : « Comment le Saint-Esprit peut-il me saisir et m'utiliser ? N'y a-t-il aucune différence entre la pensée du ver utilisant Dieu pour battre la montagne, ou Dieu utilisant le ver pour battre la montagne ? La première conception est basse et païenne, ne différant pas essentiellement de la pensée du fétichiste africain qui utilise son dieu pour faire sa volonté. Cette dernière conception est élevée et

chrétienne. Si nous pensons au Saint-Esprit simplement comme une puissance ou une influence, notre pensée sera, "Comment puis-je obtenir plus du Saint-Esprit?"; mais si nous pensons à Lui comme une Personne divine, notre pensée sera : « Comment le Saint-Esprit peut-il obtenir davantage de moi ? La première conception conduit à l'auto-exaltation ; cette dernière conception à l'auto-humiliation, à l'auto-vidage et au renoncement à soi-même. Si nous pensons au Saint-Esprit simplement comme une puissance ou une influence divine et que nous imaginons ensuite que nous avons reçu le Saint-Esprit, nous serons tentés de nous sentir comme si nous appartenions à un ordre supérieur de chrétiens. Une femme est venue un jour me poser une question et a commencé par dire : « Avant de poser la question, je veux que vous compreniez que je suis une femme du Saint-Esprit. Les mots et la manière de les prononcer me faisaient frissonner. Je ne pouvais pas croire qu'ils étaient vrais. Mais si nous pensons au Saint-Esprit à la manière biblique comme un Être divin d'une majesté infinie, condescendant à habiter nos cœurs et à prendre possession de nos vies, il nous mettra dans la poussière et nous fera marcher très doucement devant Dieu.

Il est de la plus haute importance d'un point de vue expérimental que nous connaissions le Saint-Esprit en tant que personne. Beaucoup peuvent témoigner de la bénédiction qui est entrée dans leur propre vie en apprenant à connaître le Saint-Esprit, en tant qu'Ami et Aide divin toujours présent et vivant.

Il y a quatre lignes de preuve dans la Bible que le Saint-Esprit est une personne.

Caractéristiques du Saint-Esprit

1. Toutes les caractéristiques distinctives de la personnalité sont attribuées au Saint-Esprit dans la Bible.

Quels sont les traits distinctifs ou les marques de la personnalité ? Connaissance, sentiment et volonté. Tout être qui sait, sent et veut est une personne. Quand vous dites que le Saint-Esprit est une personne, certains comprennent que vous voulez dire que le Saint-Esprit a des mains et des pieds et des yeux et un nez, etc., mais ce sont les marques, non pas de la personnalité, mais de la corporéité. Lorsque nous disons que le Saint-Esprit est une personne, nous voulons dire qu'il n'est pas une simple influence ou puissance que Dieu envoie dans nos vies, mais qu'il est un être qui connaît, ressent et veut. Ces trois caractéristiques de la personnalité, la connaissance, le sentiment et la volonté, sont attribuées au Saint-Esprit à maintes reprises dans les Écritures.

Connaissance

Dans 1 Corinthiens 2:10-11, nous lisons : « Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, oui, les profondeurs de Dieu. Car ce que l'homme connaît des choses de l'homme, sauf les l'esprit de l'homme qui est en lui? De même, les choses de Dieu ne connaissent personne, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Ici, la "connaissance" est attribuée au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas simplement une illumination qui vient dans nos esprits, mais Il est un Être qui connaît Lui-même les choses profondes de Dieu et qui nous enseigne ce que Lui-même sait.

L'Encontre

Nous lisons à nouveau dans 1 Corinthiens 12:11, R.V., "Mais tout cela opère un seul et même Esprit, distribuant à chacun séparément comme Il veut." Ici, la "volonté" est attribuée au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas une simple influence ou un pouvoir que nous devons utiliser selon notre volonté, mais une personne divine qui nous utilise selon sa volonté. C'est une pensée d'une importance fondamentale pour entrer dans de justes relations avec le Saint-Esprit. Beaucoup de chrétiens passent à côté de la plénitude de bénédictions qu'il y a pour eux parce qu'ils essaient d'amener le Saint-Esprit à l'utiliser selon sa propre volonté insensée, au lieu de s'abandonner au Saint-Esprit pour qu'il soit utilisé selon sa volonté infiniment sage. . Je me réjouis qu'il n'y ait aucun pouvoir divin que je puisse saisir et utiliser selon ma volonté ignorante. Mais à quel point je me réjouis qu'il y ait un Etre d'une sagesse infinie qui veut entrer dans mon cœur et prendre possession de ma vie et m'utiliser selon sa volonté infiniment sage.

A l'écoute

Nous lisons dans Romains 8:27, "Et celui qui sonde les coeurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit, parce qu'il intercède pour les saints selon la volonté de Dieu." Ici, "l'esprit" est attribué au Saint-Esprit. Le mot traduit ici par « esprit » est un mot complet, comprenant les idées de pensée, de sentiment et de but. C'est le même mot utilisé dans Romains 8:7, où nous lisons : « L'esprit charnel est inimitié contre Dieu : car il n'est pas soumis à la loi de Dieu, et il ne peut en effet pas l'être. Ainsi donc, dans le passage cité, nous avons la personnalité au sens le plus complet attribuée au Saint-Esprit.

L'Amour

Nous lisons encore plus loin dans Romains 15:30, "Maintenant, je vous supplie, frères, à cause du Seigneur Jésus-Christ et pour l'amour de l'Esprit, que vous luttez avec moi dans vos prières à Dieu pour moi." Ici, "l'amour" est attribué au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas une simple influence ou puissance aveugle et insensible qui entre dans nos vies. Le Saint-Esprit est une personne qui aime aussi tendrement que Dieu, le Père, ou Jésus-Christ, le Fils. Très peu d'entre nous méditent comme il se doit sur l'amour de l'Esprit. Chaque jour de notre vie, nous pensons à l'amour de Dieu, le Père, et à l'amour du Christ, le Fils, mais des semaines et des mois passent, chez certains d'entre nous, sans que nous pensions à l'amour du Saint-Esprit. Chaque jour de notre vie, nous nous agenouillons et levons les yeux vers la face de Dieu, le Père, et disons : « Je te remercie, Père, pour ton grand amour qui t'a conduit à envoyer ton Fils unique dans ce monde pour y mourir expiatoirement, le sacrifice sur la croix du Calvaire pour moi. » Chaque jour de notre vie, nous nous agenouillons et regardons vers le visage de notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ, et disons : « Je te remercie, toi, Fils béni de Dieu, pour ton grand amour qui t'a amené à tourner le dos sur toute la gloire du ciel et de descendre sur toute la honte et la souffrance de la terre pour porter mes péchés en ton propre corps sur la croix." Mais combien de fois nous agenouillons-nous et disons-nous à l'Esprit : « Je te remercie, Esprit infini et éternel de Dieu pour ton grand amour qui t'a conduit dans l'obéissance au Père et au Fils à venir dans ce monde et à me chercher dans mes biens perdus, et de me suivre jour après jour et semaine après semaine et année après année jusqu'à ce que Tu m'aies fait voir mon besoin d'un Sauveur, et que Tu m'aies révélé Jésus-Christ comme le Sauveur dont j'avais besoin, et que Tu m'aies amené à une connaissance salvatrice de Lui." Pourtant, nous devons notre salut aussi bien à l'amour de l'Esprit qu'à l'amour du Père et à l'amour du Fils.

S'il n'y avait pas eu l'amour de Dieu, le Père, me regardant dans ma condition perdue, oui, anticipant ma chute et ma ruine, et envoyant son Fils unique pour faire l'expiation complète de mon péché, j'aurais été un homme perdu aujourd'hui. S'il n'y avait pas eu l'amour de la Parole éternelle de Dieu, descendue dans ce monde en obéissance au commandement du Père et donnant sa vie en sacrifice expiatoire pour mon péché sur la croix du Calvaire, j'aurais été une personne perdue l'homme d'aujourd'hui. Mais tout aussi vraiment, s'il n'y avait pas eu l'amour du Saint-Esprit, venu au monde dans l'obéissance au Père et au Fils et me cherchant dans toute ma ruine et me suivant avec une patience et un amour infatigables jour après jour et semaine après semaine et mois après mois et année après année, me suivant dans des endroits où cela a dû être une

agonie pour lui d'aller, me courtisant bien que je lui ai résisté et l'ai insulté et lui ai constamment tourné le dos, me suivant et jamais m'abandonnant jusqu'à ce qu'enfin Il m'ait ouvert les yeux pour voir que j'étais complètement perdu et m'a alors révélé Jésus-Christ comme un Sauveur tout-suffisant, puis m'a donné le pouvoir de faire de ce Sauveur le mien; s'il n'y avait pas eu cet amour longanime, patient, infatigable, ardent et indiciblement tendre de l'Esprit envers moi, j'aurais été un homme perdu aujourd'hui.

Intelligence et Bonté

Encore une fois, nous lisons dans Néhémie 9:20, R. V., "Tu as aussi donné ton bon Esprit pour les instruire, et tu n'as pas retenu ta manne de leur bouche, et tu leur as donné de l'eau pour leur soif." Ici « intelligence » et « bonté » sont attribuées au Saint-Esprit. Cela n'ajoute aucune nouvelle pensée aux passages déjà considérés, mais nous l'apportons ici parce qu'il provient de l'Ancien Testament. Certains nous disent que la personnalité du Saint-Esprit ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. Ce passage de lui-même, sans parler des autres, nous montre que c'est une erreur. Alors que la vérité de la personnalité du Saint-Esprit n'est naturellement pas aussi complètement développée dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, la pensée n'en est pas moins là et distinctement là.

Douleur

Nous lisons encore dans Éphésiens 4:30, "Et n'attristez pas le Saint-Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption." Dans ce passage, le « chagrin » est attribué au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas une simple influence impersonnelle, ou puissance que Dieu envoie dans nos vies. C'est une personne qui vient habiter nos cœurs, observant tout ce que nous faisons, disons et pensons. Et s'il y a quoi que ce soit dans un acte, une parole, une pensée ou une imagination éphémère qui soit impur, méchant, égoïste ou mauvais de quelque manière que ce soit, Il en est profondément affligé.

Cette pensée, une fois pleinement comprise, devient l'un des motifs les plus puissants d'une vie sainte et d'une marche prudente. Combien de jeunes hommes, qui sont passés d'une sainte maison chrétienne à la grande ville avec ses nombreuses tentations, ont été empêchés de faire des choses qu'ils feraient autrement par la pensée que s'il les faisait, sa mère pourrait en entendre parler. et que cela l'affligerait au-delà de toute description. Mais il y en a un qui habite dans nos cœurs, si nous sommes croyants en Christ, qui nous accompagne partout où nous allons, voit tout ce que nous faisons, entend tout ce que nous

disons, observe chaque pensée, même la fantaisie la plus éphémère, et celui-ci est plus pure que la mère la plus sainte qui ait jamais vécu, plus sensible contre le péché, Celle qui recule devant le moindre péché comme la femme la plus pure qui ait jamais vécu sur cette terre n'a jamais reculé devant le péché dans ses formes les plus hideuses ; et s'il y a quoi que ce soit dans l'acte, la parole ou la pensée, qui ait la moindre trace de mal, il est attristé au-delà de toute description. Combien de fois une mauvaise pensée nous est suggérée et nous sommes sur le point de lui donner un divertissement, puis la pensée : « Le Saint-Esprit voit cela et en est profondément attristé », nous amène à la bannir pour toujours de notre esprit.

Les Actes de l'Esprit

2. La deuxième ligne de preuve dans la Bible de la personnalité du Saint-Esprit est que de nombreux actes que seule une personne peut accomplir sont attribués au Saint-Esprit.

Chercher, parler et prier

Par exemple, nous lisons dans 1 Corinthiens 2:10 que le Saint-Esprit sonde les profondeurs de Dieu. Ici, Il est représenté non seulement comme une illumination qui nous permet de comprendre les choses profondes de Dieu, mais comme une personne qui Lui-même sonde les choses profondes de Dieu et nous révèle les choses qu'Il découvre. Dans Apocalypse 2:7 et de nombreux autres passages, le Saint-Esprit est représenté comme parlant. Dans Galates 4:6, Il est représenté comme criant. Dans Romains 8:26, R.V., nous lisons : "Et de même l'Esprit aide aussi notre infirmité : car nous ne savons pas prier comme nous le devons ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous avec des gémissements qui ne peuvent être exprimés." Ici, le Saint-Esprit nous est représenté comme priant, non seulement comme une influence qui nous pousse à prier, ou une illumination qui nous apprend à prier, mais comme une Personne qui prie elle-même en nous et à travers nous. Il y a un réconfort incommensurable dans la pensée que chaque homme ou femme régénéré a deux personnes divines priant pour lui, Jésus-Christ, le Fils de Dieu à la droite du Père priant pour nous (Hébreux 7 : 25 ; 1 Jean 2 : 1) ; et le Saint-Esprit priant à travers nous ici-bas. Combien est sûre et bénie la position du croyant auprès de ces deux personnes divines, que le Père entend toujours prier pour lui.

Enseignement et Guidage

Dans Jean 15:26-27, nous lisons : « Mais quand sera venu le Consolateur, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il rendra

témoignage de moi. Et vous aussi rendra témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement. » Ici, le Saint-Esprit est présenté très clairement comme une personne rendant témoignage, et une distinction claire est établie entre son témoignage et le témoignage que ceux en qui il habite donnent. Encore dans Jean 14:26, nous lisons : "Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. " Et de nouveau dans Jean 16:12-14, "J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les supporter maintenant. Cependant, quand lui, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité, car il ne parlera pas de lui-même, mais tout ce qu'il entendra, il le dira, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, car il recevra de la gloire et vous l'annoncera. (cf. aussi Néhémie 9:20). Dans ces passages, le Saint-Esprit est présenté comme un enseignant de la vérité, pas simplement une illumination qui permet à notre esprit de voir la vérité, mais Celui qui vient personnellement à nous et nous enseigne la vérité. C'est le privilège du croyant le plus humble d'avoir une personne divine comme enseignant quotidien de la vérité de Dieu. (cf. 1 Jean 2:20, 27).

Dans Romains 8:14 ("Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu"), le Saint-Esprit est représenté comme notre guide personnel, nous indiquant quoi faire, nous prenant par la main, comme c'était, et nous conduisant dans cette ligne d'action qui est agréable à Dieu. Dans Actes 16 : 6-7, nous lisons ces paroles profondément significatives : « Quand ils eurent parcouru la Phrygie et la région de Galatie, et que le Saint-Esprit leur eut interdit de prêcher la parole en Asie, après leur arrivée en Mysie, ils essayèrent d'aller en Bithynie: Mais l'Esprit ne les a pas tolérés."

Ici, le Saint-Esprit est représenté comme prenant le commandement de la vie et de la conduite d'un serviteur de Jésus-Christ. Dans Actes 13:2 et Actes 20:28, nous voyons le Saint-Esprit appeler les hommes au travail et les nommer à un poste. Maintes et maintes fois dans les Écritures, des actions sont attribuées au Saint-Esprit que seule une personne peut accomplir.

Fonction de l'Esprit

3. La troisième ligne de preuve de la personnalité du Saint-Esprit est qu'un office est attribué au Saint-Esprit qui ne peut être attribué qu'à une personne.

"Un autre consolateur"

Nous lisons dans Jean 14 : 16-17 : « Et je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité,

que le monde ne peut recevoir, parce qu'il le voit. vous ne le connaissez pas, et vous ne le connaissez pas, car il habite avec vous et sera en vous. Ici, on nous dit que c'est l'office du Saint-Esprit d'être "un autre Consolateur" pour prendre la place de notre Sauveur absent. Notre Seigneur Jésus était sur le point de quitter ses disciples. Lorsqu'il leur a annoncé son départ, le chagrin avait rempli leur cœur (Jean 16:6). Jésus prononça des paroles pour les reconforter. Il leur a dit que dans le monde où il allait, il y avait aussi beaucoup de place pour eux (Jean 14:2). Il leur dit en outre qu'il allait leur préparer ce lieu (Jean 14:3) et que lorsqu'il l'aurait ainsi préparé, il reviendrait pour eux; mais Il leur dit en outre que même pendant Son absence, pendant qu'Il préparait le ciel pour eux, Il ne les laisserait pas orphelins (Jean 14:18), mais qu'Il prierait le Père et que le Père leur enverrait un autre Consolateur pour prendre Sa place. Est-il possible que Jésus ait dit cela si Celui qui allait prendre sa place après tout n'était pas une personne, mais seulement une influence ou une puissance, aussi bienfaisante et divine soit-elle ? De plus, il est inconcevable qu'il ait dit ce qu'il dit dans Jean 16:7, "Cependant je vous dis la vérité, il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas. à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai », si cet autre Consolateur qui venait prendre sa place n'était qu'une influence ou une puissance ?

Un à nos côtés

Cela devient encore plus clair quand nous gardons à l'esprit que le mot traduit par "consolateur" signifie consolateur mais beaucoup plus. Les réviseurs ont trouvé beaucoup de difficulté à traduire le mot grec. Ils ont suggéré « avocat », « aide » et un simple transfert du mot grec « Paraclet » en anglais. Le mot ainsi traduit est Parakleatos, le même mot qui est traduit par « avocat » dans 1 Jean 2 :1 ; mais « avocat » ne donne pas toute la force et la signification du mot étymologiquement. Avocat signifie à peu près la même chose que Parakleetos, mais le mot utilisé a obtenu un sens restreint. « Avocat » est latin ; Parakleetos est grec. Le mot latin exact est "advocatus", qui signifie un appelé à un autre. (C'est-à-dire pour l'aider ou prendre sa part ou le représenter). Parakleetos signifie celui qui est appelé à vos côtés, c'est-à-dire celui qui se tient constamment à vos côtés en tant qu'aide, conseiller, consolateur, ami. C'est à peu près la pensée exprimée dans l'hymne familial anglais, « Ever present, truest friend ». Jusqu'au moment où Jésus avait prononcé ces paroles, Lui-même avait été le Parakleetos pour les disciples, l'Ami proche, l'Ami qui se tenait à leurs côtés. Quand ils avaient des ennuis, ils se tournaient vers Lui. À une occasion, ils ont voulu savoir comment prier et ils se sont tournés vers Jésus et ont dit : « Seigneur, apprends-nous à prier » (Luc 11 : 1). À une autre occasion, Pierre

coulait dans les flots de Galilée et il cria en disant : "Seigneur, sauve-moi. Et aussitôt Jésus étendit la main, le saisit" et le sauva (Matthieu 14 :30-31). Dans chaque extrémité, ils se tournaient vers Lui. De même, maintenant que Jésus est allé rejoindre le Père, tandis que nous attendons son retour, nous avons une autre Personne aussi divine que lui, aussi sage, aussi forte, aussi capable d'aider, aussi aimante, toujours en à nos côtés et prêts à chaque instant où nous nous tournons vers Lui, pour nous conseiller, nous enseigner, nous aider, nous donner la victoire, prendre le contrôle total de nos vies.

Un remède contre la solitude

C'est l'une des pensées les plus réconfortantes du Nouveau Testament pour la dispensation actuelle. Beaucoup d'entre nous, alors que nous avons lu l'histoire de la façon dont Jésus a marché et parlé avec ses disciples, ont souhaité que nous aurions pu être là ; mais aujourd'hui nous avons une Personne tout aussi divine que Jésus, tout aussi digne de notre confiance et de notre confiance, juste à nos côtés pour subvenir à tous les besoins de notre vie. Si cette merveilleuse vérité de la Bible pénètre une fois dans nos cœurs et y reste, elle nous évitera toute anxiété et inquiétude. C'est un remède à la solitude. Pourquoi devons-nous toujours être seuls, même si nous sommes séparés des meilleurs amis terrestres, si nous réalisons qu'un Ami divin est toujours à nos côtés ? C'est un remède pour briser les cœurs. Beaucoup d'entre nous ont été appelés à se séparer de ces êtres terrestres que nous aimions le plus, et leur départ a laissé un vide douloureux qu'il semblait que personne et rien ne pouvait jamais remplir; mais il y a un Ami Divin demeurant dans le cœur du croyant, qui le peut, et qui, si nous comptons sur Lui pour le faire, remplira chaque coin et recoin et chaque endroit douloureux de nos cœurs. C'est un remède contre la peur des ténèbres et du danger. Peu importe la noirceur de la nuit et le nombre d'ennemis que nous craignons qui se cachent de toutes parts, il y a un être divin qui marche à nos côtés et qui peut et veut nous protéger de tout danger. Il peut éclairer la nuit la plus sombre par la gloire de sa présence.

Mais c'est dans notre service pour Christ que cette pensée du Saint-Esprit nous vient avec la plus grande utilité. Beaucoup d'entre nous font le service que nous rendons au Maître avec peur et tremblement. Nous avons toujours peur de dire ou de faire la mauvaise chose ; et ainsi nous n'avons ni joie ni liberté dans notre service. Lorsque nous nous levons pour prêcher, nous ressentons un terrible sentiment de responsabilité. Nous tremblons à l'idée que nous ne sommes pas compétents pour faire le travail que nous sommes appelés à faire, et il y a la peur constante que nous ne le ferons pas comme il se doit. Mais si seulement nous

pouvons nous souvenir que la responsabilité n'est pas vraiment sur nous mais sur un autre, le Saint-Esprit, et qu'Il sait exactement ce qui doit être fait et ce qui doit être dit, et alors si nous allons aussi loin en arrière hors de vue que possible et laissez-le faire le travail pour lequel il est si parfaitement compétent, nos peurs et nos soucis disparaîtront. Tout sentiment de contrainte disparaîtra et la proclamation de la vérité de Dieu deviendra une joie indicible, et non un souci inquiétant.

Témoignage personnel

Peut-être qu'un mot de témoignage personnel serait pardonnable à ce stade. Je suis entré au ministère parce que j'y étais obligé. Ma conversion dépendait de ma prédication. Pendant des années, j'ai refusé d'être chrétien parce que j'étais déterminé à ne pas prêcher. La nuit où j'ai été converti, je n'ai pas dit : « J'accepterai Christ », ou quoi que ce soit de ce genre. J'ai dit: "Je prêcherai." Mais si un homme n'a jamais été apte par son tempérament naturel à prêcher, c'est bien moi. J'étais anormalement timide. Je n'ai même jamais pris la parole dans une réunion de prière publique avant d'être entré au séminaire théologique. Ma première tentative a été une expérience angoissante. Au début de mon ministère, j'écrivais mes sermons et les mémorisais, et lorsque le service du soir se terminait et que j'avais prononcé le dernier mot du sermon, je retombais avec un sentiment de grand soulagement que c'était fini pour une autre semaine. . La prédication était une torture. Mais le jour heureux est venu où j'ai eu la pensée, et la pensée s'est emparée de moi, que lorsque je me suis levé pour prêcher, un autre s'est tenu à mes côtés, et bien que l'auditoire m'ait vu, la responsabilité était vraiment sur lui et qu'il était parfaitement capable de le supporter, et tout ce que j'avais à faire était de prendre du recul et de m'éloigner le plus possible de la vue et de le laisser faire l'œuvre pour laquelle le Père l'avait envoyé. Depuis ce jour, la prédication n'est plus un fardeau ni un devoir, mais un heureux privilège. Je n'ai ni inquiétude ni souci. Je sais qu'il dirige le service et le fait comme il se doit, et même si parfois les choses ne semblent pas se dérouler comme je pense qu'elles le devraient, je sais qu'elles se sont bien déroulées. Souvent, quand je me lève pour prêcher et que la pensée s'empare de moi qu'Il est là pour tout faire, une telle joie remplit mon cœur que j'ai envie de crier d'extase.

Traitement du Saint-Esprit

4. La quatrième ligne de preuve de la personnalité du Saint-Esprit est la suivante : un traitement est attribué au Saint-Esprit qui ne peut être attribué qu'à une personne.

Nous lisons dans Ésaïe 63:10, R. V., "Mais ils se sont rebellés et ont attristé son Saint-Esprit: c'est pourquoi il s'est transformé en leur ennemi, et lui-même a combattu contre eux." Ici, nous voyons que le Saint-Esprit est révolté et attristé. (Cf. Ephésiens 4:30). Vous ne pouvez pas vous rebeller contre une simple influence ou un pouvoir. Vous ne pouvez que vous rebeller et pleurer une personne. Encore plus loin, nous lisons dans Hébreux 10:29 : « De combien de châtements plus sévères, pensez-vous, sera-t-il jugé digne, celui qui a foulé aux pieds le Fils de Dieu, et a compté le sang de l'alliance par laquelle il a été sanctifié, tout profane. chose, et a mal agi envers l'Esprit de grâce?" Ici, on nous dit que le Saint-Esprit est "fait malgré", c'est-à-dire "traité avec mépris". (Lexique grec-anglais du Nouveau Testament de Thayer). Vous ne pouvez pas "traiter avec mépris" une influence ou un pouvoir, seulement une personne. Chaque fois qu'une vérité se présente à notre pensée, c'est le Saint-Esprit qui la présente. Si nous refusons d'écouter cette vérité, alors nous tournons délibérément le dos à cette Personne divine qui la présente ; nous l'insultons.

Peut-être qu'à l'heure actuelle, le Saint-Esprit essaie d'apporter à l'esprit du lecteur de ces lignes une vérité que le lecteur ne veut pas accepter et que vous refusez d'écouter. Peut-être traitez-vous cette vérité, qu'au fond de votre cœur vous savez être vraie, avec mépris, en la parlant avec mépris. Si tel est le cas, vous ne traitez pas simplement la vérité abstraite avec mépris, vous méprisez et insultez une Personne, une Personne divine.

Mentir au Saint-Esprit

Dans Actes 5:3, nous lisons : « Mais Pierre dit : Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur pour mentir au Saint-Esprit et retenir une partie du prix du terrain ? Ici, on nous enseigne qu'on peut mentir au Saint-Esprit. Vous ne pouvez pas mentir à une influence ou à un pouvoir aveugle et impersonnel, mais uniquement à une personne. Tout mensonge n'est pas un mensonge au Saint-Esprit. C'était un genre particulier de mensonge qu'Ananias racontait. D'après le contexte, nous voyons qu'Ananias faisait profession d'une entière consécration de tout. (Voir Actes 4 :36-37 ; Actes 5 :1-11). De même que Barnabas avait tout déposé aux pieds des apôtres pour l'usage de Christ et de sa cause, Ananias prétendit faire de même, mais en réalité il en retint une partie ; la prétendue pleine consécration n'était que partielle. La vraie consécration est sous la direction du Saint-Esprit. La profession de pleine consécration lui appartenait et la profession était fausse. Ananias a menti au Saint-Esprit. Combien de fois dans nos réunions de consécration aujourd'hui nous professons une pleine

consécration, alors qu'en réalité il y a quelque chose que nous avons retenu. En faisant cela, nous mentons au Saint-Esprit.

Blasphème contre le Saint-Esprit

Dans Matthieu 12:31-32, nous lisons : « C'est pourquoi je vous dis que toute sorte de péché et de blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas pardonné aux hommes. le Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais quiconque parlera contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde, ni dans le monde à venir. » Ici, on nous dit que le Saint-Esprit peut être blasphémé. Il est impossible de blasphémer une influence ou un pouvoir ; seule une Personne peut être blasphémée. On nous dit encore plus loin que le blasphème du Saint-Esprit est un péché plus grave et plus décisif que même le blasphème du Fils de l'homme lui-même. Est-ce que quelque chose pourrait rendre plus clair que le Saint-Esprit est une personne et une personne divine ?

Résumé

Pour résumer, LE SAINT-ESPRIT EST UNE PERSONNE. Les Écritures rendent cela clair au-delà de toute question pour quiconque consulte franchement les Écritures pour découvrir ce qu'elles enseignent vraiment. Théoriquement, la plupart d'entre nous croient cela, mais est-ce que nous, dans notre véritable pensée de Lui, dans notre attitude pratique envers Lui, Le traitons comme une Personne ? Le considérons-nous vraiment comme une personne aussi réelle que Jésus-Christ, aussi aimante, aussi sage, aussi forte, aussi digne de notre confiance, de notre amour et de notre abandon que lui ? Le Saint-Esprit est venu dans ce monde pour être pour les disciples et pour nous ce que Jésus-Christ avait été pour eux pendant les jours de sa compagnie personnelle avec eux. (Jean 14:16-17). Est-il cela pour nous ? Marchons-nous en communion consciente avec Lui ? Réalisons-nous qu'il marche à nos côtés chaque jour et chaque heure ? Oui, et mieux que cela, qu'il demeure dans nos cœurs et qu'il est prêt à les remplir et à prendre entièrement possession de nos vies ? Connaissions-nous la « communion au Saint-Esprit ? (2 Corinthiens 13:14). Communion signifie fraternité, partenariat, camaraderie. Connaissions-nous cette communion personnelle, ce partenariat, cette camaraderie, cette amitié intime, du Saint-Esprit ? C'est là que réside le secret d'une vraie vie chrétienne, une vie de liberté, de joie, de puissance et de plénitude. Avoir comme Ami toujours présent, et être conscient que l'on a comme Ami toujours présent, le Saint-Esprit, et soumettre sa vie dans tous ses domaines entièrement à Son contrôle, c'est la vraie vie chrétienne.

Le Saint-Esprit et les Fils de Dieu

Il ressort de nombreux tracts et traités sur le baptême du Saint-Esprit que l'importance voulue n'a pas été accordée à la caractéristique particulière du don de la Pentecôte dans sa relation avec la filiation des croyants.

Avant d'examiner ce thème, quelques brèves déclarations peuvent être faites concernant la personnalité et la divinité du Saint-Esprit et sa relation avec le peuple de Dieu dans les dispensations et les temps précédant le jour de la Pentecôte.

1. Le Saint-Esprit, le Consolateur, une autre Personne, mais pas un Être différent.

En général, on peut dire qu'Il n'est pas une "influence" ou une somme et une série d'"influences", mais un Être personnel avec des noms et des affections, des paroles et des actes, échangés avec ceux de Dieu.

Il est Dieu en tant que Créateur. (Genèse 1 :2 ; Psaume 104 :30 ; Job 26 :13 ; Luc 1 :35). Il est un avec Dieu en tant que Jéhovah (Seigneur) dans la direction et les soins providentiels, et susceptible de chagrin à cause de l'impiété de son peuple élu. On ne peut pas faire le deuil d'une « influence », mais seulement d'une personne, et d'une personne aussi, qui nous aime. (Psaume 78 :40 ; Éphésiens 4 :30). Il est un avec Dieu en tant qu'Adonai (Seigneur), dont Isaïe a contemplé la gloire et que Jean a répété, qui a chargé le prophète et envoyé l'apôtre. (Esaïe 6 :1-10 ; Jean 12 :37-41 ; Actes 13 :2 ; Actes 20 :15-18). Dans ces Écritures, un seul et même acte est celui de Jéhovah et de Jésus et du Saint-Esprit.

Outre l'évidence claire de la personnalité et de l'égalité dans les paroles baptismales et dans la bénédiction (Matthieu 28 :19 ; 2 Corinthiens 13 :14), la promesse de Jésus affirme la présence et le séjour de l'Esprit pour être un avec les siens et avec le Père est dans cette Parole. "Si un homme m'aime, il gardera mes paroles, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et ferons notre demeure avec lui" (Jean 16:23). Surtout, le nom "un autre Consolateur" (Paraclet) suggère une Personne qui ferait pour les disciples ce que Jésus l'autre Consolateur (Luc 2:25) avait fait pour eux. Il parle, témoigne, enseigne, rappelle, réproouve, condamne, avertit, ordonne, aime, console, supplie, prie, intercède, (souvent le mot est « paraclets »); en bref, tous ces actes et transactions, ainsi que d'autres, ne sont pas ceux d'un médium ou d'une influence

impersonnels, mais d'une personne, et de Celui qui, dans la nature du cas, ne peut être inférieur à Dieu en sagesse, en amour et en puissance, et qui est un avec le Père et le Fils; une autre Personne en effet, mais pas un Être différent.

2. La vie spirituelle et divine dans le peuple de Dieu est de même nature à chaque époque et dispensation, mais la relation avec Dieu dans laquelle la vie se développait autrefois était différente de celle qui existe maintenant entre les croyants en tant que fils et Dieu en tant que fils. Père, et conformément à cette relation, le Saint-Esprit a agi.

Il était autrefois l'Auteur et le Nourrisseur de toute vie spirituelle et de toute puissance chez les hommes et les femmes justes des âges passés, en patriarche et ami de Dieu, chez les Israélites mineurs et serviteurs, chez les rois pieux et les psalmistes adoreurs, chez les prêtres consacrés et les prophètes fidèles. ; et quelle que soit la vérité révélée, il l'employait à développer la vie divine qu'il avait communiquée. Dès le début, Il a utilisé la promesse et le précepte, la loi et le type, le Psaume et le rituel pour instruire, vivifier, convaincre, enseigner, diriger, avertir, reconforter et tout faire pour la croissance et l'établissement du peuple de Dieu.

Les Psaumes parcourent toute la gamme de l'expérience spirituelle possible pour ceux qui, en attendant la consolation d'Israël et la future effusion du Saint-Esprit, étaient « séparés de nous » pour ne pas être « rendus parfaits » comme fils et comme « adoreurs .". Plus d'un a prié : « Apprends-moi à faire ta volonté, car tu es mon Dieu ; que ton bon Esprit me conduise dans le pays de la droiture » (Psaume 143 :10). Mais il manquait alors encore parmi les hommes la Réalité consommée et l'Illustration parfaite d'un Fils de Dieu.

Quand enfin, toute justice et saintes vertus apparurent dans une vie d'amour filial et d'obéissance, même en Christ "le premier-né d'une multitude de frères", alors le moule et l'image de la vie spirituelle des saints de l'ancienne alliance, qui attendaient la filiation, a été vu parfait et complet.

C'était avant tout la vie d'un Fils de Dieu et pas seulement d'un homme juste ; d'un Fils se réjouissant toujours devant le Père, tout son être rempli d'amour filial et d'obéissance, de paix et de joie. D'une manière à l'égard de Dieu et de l'homme, dans l'abnégation et l'abandon total à la volonté de son Père, dans la haine du péché et dans la grâce envers les pécheurs, dans la pureté du cœur et le pardon des blessures, dans la douceur et toute condescendance, dans une attitude reposante pourtant service incessant, dans l'unité de but et l'obéissance sans faille - en un mot, dans toutes les excellences et grâces, dans toutes les vertus et

beautés de l'Esprit, dans la lumière et dans l'amour, le Seigneur Jésus a exposé le moule et la substance de la vie spirituelle , divin, éternel.

3. La rédemption doit précéder à la fois la filiation et le don de l'Esprit.

Cela se voit très clairement dans l'argument de l'Apôtre sur le grand sujet : « Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous puissions recevoir l'adoption de fils. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba, Père » (Galates 4 :4-6). Le mot « adoption » signifie la mise dans l'état et la relation d'un fils. se trouve dans Romains 9 :4 ; Romains 8 :15, 23 ; Galates 4 :5 ; Éphésiens 1 :5.

Dans les écrits de Jean, les croyants ne sont jamais appelés fils, mais "enfants" ("nés"), un mot indiquant la nature, la parenté. La filiation n'est pas liée à la nature, mais au statut juridique ; elle ne vient pas par régénération, mais par rédemption. Les disciples de Jésus ont dû attendre que le Fils de Dieu les ait rachetés ; puis sur les disciples rachetés, l'Esprit de Dieu a été répandu à la Pentecôte, non pour faire des croyants des fils, mais parce qu'ils étaient devenus des fils par la rédemption. Bref, la filiation, bien que depuis la rédemption inséparable de la justification, succède dans l'ordre du salut à la justification. La justification dans Romains 5 : 1 précède la « grâce » de la filiation dans Romains 5 : 2. Cet « accès » ou « introduction » est celui du justifié en présence de Dieu comme Père ; et c'est par Christ et par l'Esprit. (Éphésiens 2 :18 ; Éphésiens 3 :12).

Nous étions « prédestinés » à être fils de Dieu et à être « conformes à l'image de son Fils » (Éphésiens 1 :5 ; Romains 8 :29). Dans Éphésiens 1 : 5, la « filialité » est plutôt corporative ; tous les croyants sont considérés comme un "fils", un "corps", tout comme Jéhovah a dit d'Israël : "Mon fils", "Mon premier-né". Cette appartenance doit vraiment être comprise dans Galates 3:28, qui peut se lire : « Vous êtes tous un seul fils en Jésus-Christ », au lieu de « un seul homme ». (Voir aussi Éphésiens 4 :13 ; 1 Corinthiens 12 :12).

Et cette image est sienne comme glorifiée, de sorte que tant que nous n'avons pas été conformés à son corps de gloire, notre "adoption" ou filiation n'est pas complète ni notre expérience de rédemption terminée. (Romains 8:23).

Et un accent particulier devrait être mis sur la vérité que les péchés n'étaient devant Dieu que pré-terminant [intentionnellement ignorés ou laissés passer inaperçus ou non mentionnés - N.D.E.] jusqu'à ce que l'expiation soit faite ; "la propitiation pour la prétermission [le passage] des péchés passés" (Romains

3:25); "pour le rachat des transgressions qui étaient sous le premier testament" (Hébreux 9:15).

La rémission est venue par la grande offrande pour le péché, tout comme la filiation est venue par cette rédemption ; et comme l'Esprit a été donné parce que les croyants étaient devenus des fils, de même il pouvait être donné parce que les croyants avaient reçu la rémission de leurs péchés. C'est l'ordre invariable ; foi en Christ, rémission des péchés, don du Saint-Esprit.

Oui, de plus, comme sans la puissance gracieuse de l'Esprit de Dieu, la nouvelle naissance serait impossible, de même sans le sang rédempteur de Christ, l'état de filiation aurait été inaccessible ; l'Esprit et le sang sont également nécessaires au plein accomplissement du dessein éternel de Dieu.

En bref, par la rédemption, la nouvelle dignité de filiation a été conférée, le nouveau nom de "fils" leur a été donné comme un nouveau nom, "Père" avait été déclaré de Lui ; un nouveau nom fut donné à la vie dans cette nouvelle relation, « la vie éternelle », et un nouveau nom, « Esprit de Son Fils », fut donné au Saint-Esprit, qui désormais, avec une nouvelle vérité et un nouveau commandement, nourrir et développer cette vie et illuminer et conduire les croyants dans tous les privilèges et devoirs des fils de Dieu.

Ces faits sont donc tous liés et dépendants les uns des autres ; Jésus doit d'abord jeter les bases du pardon des péchés des temps passés et futurs dans son œuvre de rédemption et de réconciliation ; comme ressuscité et glorifié, pas avant, il est « le premier-né d'une multitude de frères », à l'image desquels ils sont prédestinés à être conformes ; en tant que Fils, il leur a déclaré le nom de Dieu comme Père, le nom suprême de Dieu correspondant à leur nom le plus élevé, fils de Dieu. En tant que ses "frères" dans ce sens élevé et particulier, il ne les a pas appelés jusqu'à ce qu'il ait d'abord souffert, soit mort et ressuscité d'entre les morts, mais ce nom est le premier mot qu'il a prononcé à leur sujet le matin de la résurrection, comme si c'était la plus grande joie de son âme de les nommer et de les saluer comme ses frères et fils de Dieu, étant en lui et avec lui "fils de la résurrection" ; et parce qu'ils étaient fils, le Père, par le Fils, envoya l'Esprit de Son Fils dans leurs cœurs, criant : « Abba, Père !

C'est la merveilleuse dignité d'une filiation dans la gloire, comme celle de notre Seigneur Jésus, avec toutes ses bénédictions et privilèges, services et récompenses, souffrances et gloires, à laquelle le don du Saint-Esprit est lié dans la présente dispensation.

En conséquence, lorsque les disciples ont été baptisés de l'Esprit le jour de la Pentecôte, ils n'ont pas seulement été dotés d'un pouvoir de service, mais ils sont également entrés dans l'expérience de la filiation. Alors ils savaient, comme ils ne pouvaient pas le savoir auparavant, bien que le Livre des Actes ne rapporte que peu de chose de leur vie intérieure, que par l'Esprit descendu aux cieux, les fils de Dieu sont unis pour toujours au Fils de Dieu glorifié et monté aux cieux. Qu'ils aient d'abord pleinement réalisé ce fait ou non, c'est soutenu comme dans l'évangile de Jean, ils étaient en Lui et Lui en eux. Jésus a-t-il été engendré de l'Esprit, eux aussi; n'était-il pas du monde quant à son origine et sa nature, et eux non plus; était-il aimé du Père, eux aussi, et du même amour; a-t-il été sanctifié et envoyé dans le monde pour témoigner de la vérité, de même il les a envoyés ; a-t-il reçu l'Esprit comme le sceau de Dieu à sa filiation, ainsi ont-ils été scellés; a-t-il été oint de puissance et de lumière pour servir, alors ils ont reçu l'onction de lui; a-t-il commencé à servir quand est venu l'Esprit d'attestation et la parole de confirmation du Père, alors ils ont commencé à servir quand l'Esprit du Fils, le Témoin, a été envoyé dans leurs cœurs, disant Abba, Père; S'il a été, après avoir servi et souffert, élevé dans la gloire, ainsi obtiendront-ils sa gloire lorsqu'il reviendra pour les recevoir auprès de lui. En vérité, "nous sommes comme Lui dans ce monde". (1 Jean 4 :17 ; Jean 10 :36 ; Jean 17 :1-26 ; Romains 5 :5).

Au vu de ces vérités de la révélation divine, combien folle est la sagesse de l'homme naturel et combien tristement trompeuse la doctrine qui fait de la « paternité de Dieu et de la fraternité de l'homme », qui sont par nature et création, identiques et coextensives à celle-ci. qui est par grâce et rédemption; car non seulement la parole impérative, "Vous devez naître de nouveau", balaie tout le mérite et la gloire de l'homme tel qu'il est par la première naissance, mais aussi, la prédestination à une filiation comme celle du Fils de Dieu dans la gloire élève le "deux fois né" à une hauteur et une dignité jamais imaginées par l'homme naturel.

4. Dans le don du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, tous les dons, pour les croyants en Christ, étaient contenus et étaient liés à eux en tant que Fils de Dieu à la fois individuellement et collectivement en tant qu'Église le Corps de Christ.

En nature, comme on peut le voir en comparaison, il n'y avait aucune différence dans Ses dons et actes avant et après ce jour, mais le nouveau Don devait maintenant habiter dans le cœur des hommes en tant que fils de Dieu et avec une vie plus abondante et des manifestations variées. de puissance et de sagesse.

Mais par l'Esprit le Corps unique a été formé et tous les dons sont dus à sa présence perpétuelle. (1 Corinthiens 12:14). De plus, il faut comprendre qu'une telle parole de Jésus : « Si donc vous, étant méchants, savez comment donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent », ne pourrait se sont accomplis jusqu'à une heure plus tard, pour avoir répété sa promesse à un autre moment, il est dit de Jésus : « Mais il parla ainsi de l'Esprit que ceux qui croiraient en lui devaient recevoir, car le Saint-Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus était pas encore glorifié" (Jean 3:7-39). Ce sont quelques-unes des paroles anticipées de notre Seigneur, qui ne doivent être accomplies qu'après sa mort et sa résurrection. Les bonnes choses ne pouvaient pas être données tant que "la transgression n'avait pas été pardonnée et le péché couvert". L'eau ne pouvait se déverser tant que le Rocher n'avait pas été frappé. Et quant à l'utilisation des mots "baptiser" et "verser", ils impliquent ensuite, dans les Écritures ultérieures, l'acte d'incorporation original.

Il est significatif qu'après la Pentecôte, seuls les mots "remplis de l'Esprit" soient utilisés. Rien n'est dit d'un individu recevant un "baptême de l'Esprit" nouveau ou frais. Cela impliquerait que le baptême est un pour tout le Corps jusqu'à ce que tous les membres soient incorporés ; un l'effusion, beaucoup les remplissages ; une fontaine, plusieurs cœurs à boire, pour avoir à leur tour un puits d'eau jaillissant en eux.

Les disciples étaient en effet dotés du pouvoir de servir selon la promesse ; là-dessus surtout leurs yeux et leur cœur s'étaient fixés ; c'était la chose principale pour eux; mais à la lumière des Écritures postérieures, on voit que la chose principale avec Dieu n'était pas seulement d'attester la gloire de Jésus par le don de l'Esprit, mais aussi "dans un seul Esprit de baptiser en un seul corps" les "enfants de Dieu, » qui jusqu'alors étaient considérés comme « éparpillés à l'étranger », comme des membres non incorporés. (1 Corinthiens 12 :13 ; Jean 11 :52 ; Galates 3 :27-28). Et le Don, que ce soit au Corps ou au membre individuel, est une fois pour toutes. Comme le chrétien est une fois pour toutes en Christ, ainsi le Saint-Esprit est une fois pour toutes dans le chrétien ; mais l'intention de la présence de l'Esprit n'est souvent rencontrée que faiblement par le croyant, tout comme sa connaissance de ce que c'est que d'être « en Christ » est souvent très défectueuse.

5. Le Saint-Esprit est donné immédiatement sur la rémission des péchés à ceux qui croient en Jésus-Christ comme leur Seigneur et Sauveur.

Il faut cependant observer que, comme l'Esprit agit selon la vérité connue, ou crue et obéie, un intervalle non spirituel ou infructueux peut s'écouler entre la rémission des péchés et la manifestation marquée de l'Esprit, soit en relation avec la sainteté de vie, ou à la puissance pour le service, ou à la patience dans les épreuves. C'est certainement l'idéal divin d'une vie sainte, que la présence de l'Esprit soit immédiatement manifestée sur le pardon des péchés, et continue dans une lumière et une puissance croissantes jusqu'à la fin. (Romains 5 :1-5 ; Tite 3 :4-7).

Ainsi des progrès constants de plus en plus vers le jour parfait ont été et sont vrais pour beaucoup de ceux qui, depuis la petite enfance, ou depuis le jour de la conversion, dans le cas des adultes, ont été continuellement conduits par l'Esprit et n'ont jamais connu une seule grande crise. Chez d'autres il n'en est pas ainsi, car c'est l'aveu d'un grand nombre d'hommes et de femmes, éminents ensuite par la sainteté, la dévotion, l'endurance, que leur vie antérieure à une telle crise n'avait guère valu le nom de chrétien. Quelle que soit l'explication ou la "philosophie" d'une telle expérience, ce qui suit est vrai pour la majorité.

La pleine vérité de la filiation et du salut des croyants ne leur a peut-être pas été enseignée lorsqu'ils ont cru pour la première fois; la vie peut avoir commencé sous le joug de la servitude légale ; la liberté d'accès filial a pu être mise en doute, même si leur cœur brûlait souvent en eux à cause de la présence de l'Esprit inconnu ; et ainsi des années fatiguées et inefficaces passèrent, accompagnées de peu de croissance dans la grâce ou de service fructueux, ou de résignation patiente, jusqu'à ce qu'un point soit atteint de diverses manières, et par des providences souvent inattendues et des plus merveilleuses, quand enfin le Saint-Esprit se manifesta dans la plénitude de son amour et de sa puissance.

Qu'il y ait chez Dieu un intervalle entre la justification et le don de l'Esprit (intervalle tel que le prétendent certaines théories), cela ne se prouve pas. L'expérience insatisfaisante du chrétien ignorant peut l'amener à penser qu'il n'a jamais eu l'Esprit.

Il y a, cependant, certains intervalles enregistrés dans le Nouveau Testament qui devraient être pris en considération. Celui entre l'ascension et la Pentecôte était pour une préparation particulière par la prière et l'attente du Seigneur ; celle des quarante jours entre la résurrection et l'ascension était une continuation de la présence de Jésus l'autre Consolateur, et dont il est écrit, "Il leur ouvrit l'entendement pour qu'ils comprennent les Ecritures" [Luc 24:45], faisant ainsi ce que son Saint-Esprit devait faire quand il viendrait; et pendant les jours précédents de son ministère public, non seulement Jésus enseignait, mais comme

l'atteste la confession de Pierre, le Père révélait aussi la vérité aux hommes : « Ce ne sont pas la chair et le sang qui te l'ont révélée, mais mon Père qui est dans ciel" [Mat 16:17].

À la lumière de cette parole adressée à Pierre, on peut dire que jusqu'à la Pentecôte, l'Esprit de Dieu était à l'œuvre dans le monde selon les modes de l'ancienne dispensation, mais que lorsque le Jour de la Pentecôte est venu, Son œuvre particulière a commencé en relation avec les croyants. comme fils de Dieu. Même le souffle du Christ sur les disciples le soir du jour de sa résurrection était, conformément aux nombreux actes et paroles symboliques enregistrés dans l'Évangile de Jean, symbolique du souffle puissant de la Pentecôte, à la fois pour le symbole et pour la réalité. étaient associés au revêtement de puissance pour le service qui a commencé à la Pentecôte. En outre, on leur a dit quarante jours plus tard de s'attarder à Jérusalem pour une telle manifestation de l'Esprit. Ils ne pouvaient pas déjà l'avoir reçu et pourtant se faire dire de l'attendre. Et Thomas n'était pas présent le soir de cette respiration.

Quant aux autres intervalles; que dans le cas des convertis le Jour de la Pentecôte était sans doute pour la confirmation de l'autorité apostolique ; celle des Samaritains lorsque Philippe prêchait peut être expliquée en se souvenant de la querelle religieuse entre Juif et Samaritain qui doit maintenant être réglée pour toujours et l'unité de l'Église établie. Considérant également que "le salut vient des Juifs" [Jean 4:22], l'autorité des apôtres juifs doit être affirmée, car c'est à eux que Christ a confié la fondation de l'Église. (Actes 8:14-17).

En ce qui concerne Paul, il est évident d'après le récit, qu'il ne connaissait pas toute la portée de l'apparition de Jésus, jusqu'à ce qu'Ananias vienne. La récupération de la vue, le pardon des péchés, le remplissage du Saint-Esprit, tout a eu lieu au cours de cette entrevue. Il reçut l'Esprit, comme il convenait à l'Apôtre des Gentils, dans une ville des Gentils, éloignée des autres apôtres, car son apostolat ne devait être « ni de la part des hommes, ni par l'intermédiaire d'un homme » (Actes 9 : 10-19 ; Actes 22:6-16).

Mais le cas de Corneille prouve qu'aucun intervalle n'est nécessaire, car au moment où Pierre a prononcé cette parole, reçue par la foi par Corneille et les personnes présentes, le Saint-Esprit qui connaissait leur cœur est tombé sur eux : que par son nom quiconque croit en lui recevra la rémission des péchés" [Actes 10:43]. Pierre avait l'intention d'en dire plus, mais Dieu a montré par l'effusion soudaine de l'Esprit que Pierre en avait dit assez, car du rapport de Pierre à l'église de Jérusalem, nous apprenons qu'il avait l'intention d'en dire plus, et non

seulement d'en dire plus, mais probablement de faire plus, faisant ainsi un intervalle comme dans le cas des Samaritains par le baptême, la prière et l'imposition de ses mains afin qu'ils puissent recevoir le Saint-Esprit. (Actes 8 :14-17 ; Actes 10 :43-44 ; Actes 11 :15-16).

Il est particulièrement à noter à cet égard que le texte d'Ephésiens 1:13, si souvent cité comme prouvant un long intervalle entre la foi en Christ et « le sceau de l'Esprit », « en qui aussi après cela vous avez cru, vous avez été scellés de ce Saint-Esprit de promesse », ne donne aucune autorité pour un si long intervalle de temps, car le mot « après » implique plus que le participe grec ne le justifie, et en conséquence, la révision se lit comme suit : "En qui, ayant aussi cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse ", mais le même participe, "ayant cru", utilisé par Paul dans Éphésiens [Éphésiens 1:3], est utilisé par Pierre dans les Actes en répétant l'entretien avec Corneille, qui reçut l'Esprit immédiatement (Actes 2:17).

L'exemple restant des douze disciples de Jean-Baptiste que Paul trouva à Éphèse ne prouve pas non plus qu'un tel intervalle soit nécessaire ou inévitable aujourd'hui ; car ils n'avaient même pas entendu dire que Jésus était venu, que la rédemption avait été accomplie et que l'Esprit avait été donné ; mais dès que la rémission des péchés au nom de Jésus leur fut prêchée, ils crurent, furent baptisés, et par la prière et l'imposition des mains de Paul, reçurent le Saint-Esprit. (Actes 19:1-6).

La question que Paul leur adressa : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous avez cru ? (ou dans la Révision, « Avez-vous reçu le Saint-Esprit quand vous avez cru ? ») a été très étrangement appliqué de nos jours aux chrétiens, alors qu'il ne concernait que ces disciples de Jean. L'adresser aux chrétiens maintenant, c'est nier une rédemption achevée, la filiation des croyants et l'effusion du Saint-Esprit une fois pour toutes.

Et il est sous-entendu dans le cas de Corneille [Actes 10], avec lequel l'apôtre Pierre n'avait rien à voir que de prêcher la parole, que lorsque les apôtres seraient décédés, le moule d'expérience commun à tous les siècles suivants serait celui de ces Les gentils se convertissent partout dans la chrétienté ou le paganisme où l'Évangile de Christ peut être prêché.

6. Les conditions de la manifestation de la présence et de la puissance de l'Esprit sont les mêmes, à la conversion ou à toute expérience ultérieure plus profonde du croyant, qu'il s'agisse d'une connaissance plus complète du Christ, ou d'un service plus efficace, ou d'une l'endurance patiente du mal, ou à la croissance dans la ressemblance au Christ.

L'expérience, dans chaque cas, se déroule dans le même moule ; chaque partie, chaque parole ou fait de Christ, doit être reçu dans la même attitude et la même condition d'esprit que le premier, quand Il était vu comme le Porteur de nos péchés, même par la foi seule.

Négativement, on peut dire que les conditions sont la faiblesse avouée et l'incapacité de s'aider soi-même ; la fin de la sagesse, de la puissance et de la droiture de la nature a été atteinte ; le désespoir absolu qu'il y ait quelque chose de bon "dans la chair" s'installe dans l'âme, une volonté de se tourner vers Dieu seul pour obtenir de l'aide commence à s'agiter dans le cœur. Les convictions d'infidélité et d'égoïsme se mêlent à une faim et une soif de justice et d'une vie digne du nom de chrétien.

Cependant, ce n'est pas aussi consciemment sans péché en eux-mêmes que l'Esprit est donné à ceux qui « recherchent la bénédiction », mais à eux comme sans péché « en Christ ». Les croyants en Christ commencent leur vie dans la position même du Fils de Dieu lui-même. Les Écritures n'enseignent pas non plus, comme cela est implicite ou exprimé dans certaines théories, qu'il y a un intervalle entre la rémission des péchés et « le scellement de l'Esprit », et que les croyants « justifiés » peuvent mourir pendant un tel intervalle sans avoir été « scellés, " et ainsi n'ont jamais été "en Christ", et n'ont jamais été attestés fils de Dieu.

Une telle croyance contredit la grâce même de Dieu et implique que la filiation dépend du don de l'Esprit et non de la rédemption et de la rémission des péchés, et se lirait : « Parce que vous avez l'Esprit, vous êtes fils », au lieu de : « Et parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant Abba, Père" [Galates 4:6]. Il s'ensuit également que de tels justifiés dépourvus de l'Esprit ne sont ni à Christ ni chrétiens, car il est clairement écrit : « Mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas » [Romains 8 :9] ; et aussi, "Nul ne peut dire, Jésus est Seigneur, que par le Saint-Esprit" [1 Corinthiens 12:3]. Et quant à la preuve de la présence de l'Esprit à de tels moments, quelles que soient les émotions ou les grands ravissements qui peuvent accompagner les découvertes de l'amour et de la puissance de Dieu dans le cas de certains, ils ne doivent pas être les tests et les mesures pour tous. Les conversions ne sont pas toutes pareilles, pas plus que les manifestations de l'Esprit. Il peut venir comme le soleil en plein midi à travers des nuages déchirés ou comme une aube qui s'approfondit lentement ; comme une averse ou comme la rosée ; comme une grande marée d'air ou comme une douce respiration ; mais "tout cela opère un seul et même Esprit" [1 Corinthiens 12:11]. Mais plus que tout, la preuve se voit dans la croissance dans la sainteté, dans le renoncement à

soi-même pour l'amour du Christ, dans les multiples grâces et le fruit permanent de l'Esprit.

Comme au jour apostolique, le désir existe maintenant pour la manifestation de l'Esprit de manière merveilleuse ; mais une vie sobre, juste, sainte, vécue dans l'espérance de la gloire à venir, est la voie la plus excellente de la manifestation de l'Esprit et la preuve indéniable de sa demeure dans le croyant.

Positivement, les exigences ou les accompagnements inséparables de la manifestation de l'Esprit intérieur, que ce soit pour une vie sainte ou un service fidèle, doivent être tirés de l'exemple du Fils de Dieu notre Seigneur Jésus. Et ce sont la prière, l'obéissance, la foi, et surtout le désir et le but de glorifier le Christ. Tout, en effet, peut se résumer à une seule condition, et c'est de laisser Dieu faire sa volonté et ses voies avec nous.

Si donc c'est aux croyants en tant que fils de Dieu, à qui et en qui et par qui le Saint-Esprit manifeste sa présence et sa puissance, il s'ensuivrait que tout ce que Jésus a fait pour accomplir sa mission dans la puissance de l'Esprit, les croyants doivent faire; et nous constatons que sa vie a été une vie de prière pour tous les dons et aides de Dieu, une vie d'obéissance, faisant toujours les choses qui plaisaient au Père ; et ainsi, jamais laissé seul, une vie de foi dans la puissance actuelle de Dieu, une vie de dévotion à la gloire de Dieu, de sorte qu'à sa fin, par l'Esprit éternel, il s'est offert sans tache à Dieu.

Mais la condition et la preuve principales et globales sont le désir et le but de glorifier Christ.

La prière ne doit pas être tant pour tel ou tel don, ou tel ou tel résultat, que pour que le Christ lui-même se manifeste à nous et à travers nous. L'Apôtre qui était le plus rempli de l'Esprit résume tout dans cette seule grande parole, "Pour moi, c'est Christ" [Philippiens 1:21]. Comme Jésus le Fils de Dieu a glorifié le Père, ainsi les fils de Dieu doivent glorifier Christ.

L'Esprit ne peut pas être là où Christ est nié comme Rédempteur, Vie et Seigneur de tous. Christ est « la Vérité », et l'Esprit est « l'Esprit de la Vérité » ; tout est personnel, non idéal, car la somme et la substance de la matière avec laquelle l'Esprit travaille, c'est Christ. L'Esprit ne peut pas enseigner si le Christ n'est pas vu dans "la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les Psaumes", ainsi que dans les Evangiles, ou si le Christ n'est pas reconnu comme ayant continué "à faire et à enseigner " dans les Actes et dans les Epîtres ce qu'il a commencé dans les Evangiles.

Si Christ est vraiment la sagesse de Dieu pour le salut, seul le Saint-Esprit peut le démontrer à l'esprit et au cœur des hommes ; et Il n'a pas de mission dans le monde séparable de Christ et de Son œuvre de rédemption. L'œuvre extérieure de Christ et l'œuvre intérieure de l'Esprit vont de pair. L'œuvre pour nous par Christ est par le sang, l'œuvre en nous par l'Esprit est par la vérité ; celle-ci repose sur celle-là ; et sans l'Esprit, les substituts de l'Esprit et de Son œuvre seront accompagnés de substituts de Christ et de Son œuvre. L'importance, par conséquent, de la présence et de l'œuvre du Saint-Esprit doit être estimée selon cette parole profonde et touchante du Christ, "Il me glorifiera" (Jean 16:13-15).

Glorifier Christ, c'est le manifester comme suprêmement excellent ; aveugler les yeux des hommes sur cette gloire est le dessein du dieu de ce monde ; par conséquent, quel esprit est à l'œuvre dans un homme ou dans une église peut facilement être dit.

7. En conclusion, la somme de toute sa mission est de parfaire dans les saints la bonne œuvre qu'il a commencée, et il la façonne selon cette réalité d'une haute et sainte filiation : il établit les saints dans et pour le Christ. (2 Corinthiens 1:21). Selon cette réalité, leur vie et leur marche participent de pensées et de désirs, d'espairs et d'objets, hors du monde et célestes. Nés de Dieu et d'en haut, sachant d'où ils viennent et où ils vont, ils vivent et se meuvent et ont leur être dans un monde non réalisé par la chair et le sang.

Leur vie est cachée avec Christ en Dieu ; leur œuvre de foi s'accomplit dans la demeure invisible de l'Esprit ; leur travail d'amour est motivé par une obéissance loyale à leur Seigneur, qui est absent dans "un pays lointain" auquel Lui et eux appartiennent ; leurs souffrances ne sont pas les leurs mais les siennes, qui, de la Gloire, pourraient demander : « Pourquoi me persécutes-tu ? Leur adoration est celle du Père "en esprit et en vérité" devant le propitiatoire, "dans une lumière dont personne ne peut s'approcher"; leur paix est « la paix de Dieu », qui ne peut jamais être troublée par aucune crainte ou trouble que les âges éternels pourraient révéler; leur joie est « la joie dans le Seigneur », sa source est en Dieu et s'approfondit toujours dans son écoulement perpétuel ; leur espérance est la venue du Fils de Dieu du ciel et la vision du Roi dans sa beauté au milieu des splendeurs indicibles de la maison de son Père ; et à travers tout le chemin, "épine et fleur", par lequel ils voyagent vers le pays céleste; c'est le bon Esprit qui les conduit. (Esaïe 63:7-14).

Observations sur la Conversion et l'Apostolat de Paul

L'objet de cet article est de présenter sous une forme abrégée le célèbre argument de Lord Lyttelton en défense du christianisme basé sur la conversion de l'apôtre Paul. Quelques mots sur l'homme lui-même et sur les circonstances intéressantes dans lesquelles ce traité a été écrit suffiront à introduire le sujet.

George Lyttelton est né à Hagley, Worcestershire, Angleterre, le 17 janvier 1709, et est décédé le mardi matin 22 août 1773, à l'âge de soixante-quatre ans. Il appartenait à une « famille distinguée de longue descendance et de sang doux, habitant depuis des siècles au même endroit ». Éduqué à Eton et à Oxford, il entra peu après au Parlement, « et pendant de nombreuses années, le nom de George Lyttelton fut vu dans chaque récit de chaque débat à la Chambre des communes ». De là, il accède successivement au poste de lord commissaire du trésor et de chancelier de l'échiquier, après quoi il est élevé à la pairie. Il était aussi un homme de lettres et ses dernières années ont été consacrées presque entièrement à des activités littéraires. Il était un auteur de vers aussi bien que de prose et le Dr Samuel Johnson nous a fourni sa biographie dans ses « Vies des poètes ». En dehors de ses livres, qui comprennent neuf volumes in-octavo, ses Mémoires et Correspondance forment deux volumes supplémentaires qui ont été compilés et édités par Robert Phillimore en 1845.

Le dix-huitième siècle a été la période religieuse la plus sombre de l'histoire de l'Angleterre depuis l'époque de la Réforme. C'était l'âge des grands déistes, agnostiques, rationalistes et incroyants, quand "tous les hommes de rang sont [étaient] considérés comme des infidèles". Comme tant d'hommes de lettres de son temps, George Lyttelton et son ami Gilbert West furent d'abord amenés à rejeter la religion chrétienne. Le jour du sabbat avant sa mort, dans une interview avec le Dr Johnson, Lyttelton a déclaré: «Quand je suis parti pour la première fois dans le monde, j'avais des amis qui se sont efforcés d'ébranler ma croyance en la religion chrétienne. J'ai vu des difficultés qui m'ont renversé. etc. Dans sa biographie de Lord Lyttelton, le Dr Johnson ajoute: "Il avait, dans l'orgueil d'une confiance juvénile, avec l'aide d'une conversation corrompue, entretenu des doutes sur la vérité du christianisme." Son intimité avec Bolingbroke, Chesterfield, Pope et d'autres du même genre l'avait sans doute influencé dans ce sens. T. T. Biddolph nous dit que Lyttelton et West, "des hommes aux talents reconnus, avaient absorbé les principes de l'infidélité. Entièrement persuadés que la Bible était une imposture, ils étaient déterminés à

dénoncer la fraude. Lord Lyttelton a choisi la Conversion de Paul et M. West la résurrection du Christ pour le sujet de la critique hostile. Tous deux se sont assis à leurs tâches respectives pleines de préjugés; mais le résultat de leurs tentatives séparées a été qu'ils ont tous deux été convertis par leurs efforts pour renverser la vérité du christianisme. Ils se sont réunis , non pas comme ils s'y attendaient, pour exulter d'une imposture exposée au ridicule, mais pour se lamenter sur leur propre folie et pour se féliciter mutuellement de leur conviction commune que la Bible était la parole de Dieu. traités en faveur de la révélation, l'un intitulé « Observations sur la conversion de saint Paul » et l'autre « Observations sur la résurrection du Christ ». Le livre de West a été le premier publié. L'œuvre de Lyttelton est apparue pour la première fois de manière anonyme en 1747, alors qu'il avait trente-huit ans. L'édition qui se trouve devant moi contient soixante-dix-huit pages compactes. Elle est adressée sous forme de lettre à Gilbert West. Dans le paragraphe d'ouverture, il dit: "La conversion et l'apostolat de saint Paul seuls, dûment considérés, étaient en eux-mêmes une démonstration suffisante pour prouver que le christianisme était une révélation divine." Le Dr Johnson a fait remarquer qu'il s'agit d'un traité "auquel l'infidélité n'a jamais pu fabriquer de réponse spécieuse". Le Dr Philip Doddridge, qui est devenu l'ami religieux le plus intime de Lyttelton, en parle comme "magistral" et "aussi parfait en son genre que tout ce que notre époque a produit". Des témoignages de ce genre pourraient se multiplier indéfiniment.

Passons maintenant à l'examen du livre lui-même. Lyttelton commence naturellement par nous présenter tous les faits que nous avons dans le Nouveau Testament concernant la conversion de saint Paul ; les trois récits donnés dans les Actes ; ce que nous avons dans Galates, Philippiens, Timothée, Corinthiens, Colossiens et ailleurs. (Actes 9 :22-26 ; Galates 1 :11-16 ; Philippiens 3 :4-8 ; 1 Timothée 1 :12-13 ; 1 Corinthiens 15 :8 ; 2 Corinthiens 1 :1 ; Colossiens 1 :1, etc.) Puis il formule quatre propositions qui, selon lui, épuisent toutes les possibilités du cas.

1. Soit Paul était "un imposteur qui a dit ce qu'il savait être faux, avec l'intention de tromper"; ou alors
2. C'était un passionné qui s'imposait à force « d'imagination surchauffée » ; ou alors
3. Il a été "trompé par la fraude d'autrui" ; ou, enfin,
4. Ce qu'il a déclaré être la cause de sa conversion s'est réellement produit ; "et, par conséquent, la religion chrétienne est une révélation divine."

1. Paul n'est pas un imposteur

Plus de la moitié de son argumentation (une quarantaine de pages) est consacrée à la première de ces propositions, qui est vraiment la clef de toute la situation. Cette histoire de la conversion de Paul si souvent répétée dans les Actes et les Épîtres est-elle une fabrication, mise en avant par un homme qui conçoit avec le but et l'intention délibérés de tromper ?

Lyttelton soulève aussitôt la question du mobile. Qu'est-ce qui aurait pu le pousser, alors qu'il se rendait à Damas, rempli d'une haine implacable contre toute cette secte, à faire demi-tour et à devenir disciple du Christ ?

1. Était-ce la richesse?

Non, toutes les richesses étaient entre les mains de ceux qu'il avait abandonnés ; la pauvreté était du côté de ceux avec qui il s'identifiait maintenant. Ils étaient si pauvres, que ceux d'entre eux qui possédaient quelque petite propriété vendaient tout ce qui leur appartenait pour subvenir aux besoins des autres. En effet, l'un des fardeaux imposés par la suite à Paul était de collecter des ressources pour ceux qui étaient menacés de famine. Telle était l'humble condition de ces premiers chrétiens, qu'il refusait souvent de leur prendre quoi que ce soit, même pour le strict nécessaire de la vie, mais travaillait lui-même pour subvenir à ses maigres besoins. Aux Corinthiens, il écrit : « Jusqu'à l'heure actuelle, nous avons à la fois faim et soif, nous sommes nus, nous sommes battus et nous n'avons pas de demeure certaine, et nous peinons à travailler de nos mains. (1 Corinthiens 4 :11-12. Voir aussi 2 Corinthiens 12 :14 ; 1 Thessaloniens 2 :4-9 ; 2 Thessaloniens 3 :8, etc.) pour être vrai que, "Je n'ai convoité l'argent ou l'or ou le vêtement de personne. Vous savez vous-mêmes que ces mains ont pourvu à mes besoins et à ceux qui étaient avec moi" (Actes 20:33-34). Il a abandonné la grande hiérarchie juive avec son temple magnifique et ses trésors débordants, où son zèle à abattre la secte détestée du Nazaréen aurait presque certainement été récompensé par une fortune. Il a jeté son sort parmi les disciples misérables de Jésus-Christ, parmi lesquels il avait l'ambition d'être pauvre. Vers la fin de sa vie, il nous présente l'image d'un vieil homme grelottant dans un cachot romain et demandant pathétiquement qu'on lui envoie un manteau pour couvrir ses membres nus et souffrants pendant la rigueur d'un hiver italien.

2. Était-ce la réputation ?

Non; ceux avec qui il s'unit étaient tenus dans le mépris universel; leur chef avait été mis à mort comme criminel parmi les voleurs ; les chefs de la cause qu'il avait épousée étaient des illettrés. D'autre part, les hommes les plus sages et les

plus grands de tout le pays rejetèrent avec indignation les enseignements de cette nouvelle secte. La prédication du Christ crucifié était pour le Juif une pierre d'achoppement et pour les Grecs une folie. Il n'y avait aucune réputation pour le grand disciple de Gamaliel de se séparer de ses splendides honneurs et de s'identifier à beaucoup de pêcheurs ignorants. Il ne serait exécré [très détesté-N.D.E.] que comme déserteur et traître de la cause juive, et il pourrait être assuré que le même couteau sanglant qui a tué le berger du troupeau dispersé serait bientôt dégainé contre lui-même. Toute la réputation qu'il s'était forgée avec tant de zèle s'envola à l'heure où il passa à la nouvelle religion, et depuis ce jour le mépris fut son lot. Il était considéré comme la saleté du monde et le décapage de toutes choses. (1 Corinthiens 4:13).

3. Était-ce le pouvoir qu'il recherchait ?

Nous savons ce que les hommes ont fait pour accéder à des positions de prééminence et de domination sur leurs semblables. Mahomet, les papes et bien d'autres ont avancé des prétentions spirituelles afin de promouvoir par là leurs propres fins temporelles. Comment ça s'est passé avec Paul ? Toute sa carrière a été marquée par une absence complète de toute recherche de soi. Il n'avait aucun œil sur les ambitions mondaines. Il n'intervenait en rien, « dans le gouvernement ou les affaires civiles ; il ne se mêlait pas de législation ; il ne forma aucune république ; il ne souleva aucune sédition ; il n'affecta aucun pouvoir temporel ». Il n'a assumé aucune prééminence sur les autres chrétiens. Il se considérait comme indigne d'être appelé apôtre, comme moins que le moindre de tous les saints, comme le chef des pêcheurs. Ceux qui étaient engagés dans un travail semblable, il les appelait « compagnons de travail » et « compagnons de service ». Même si la vérité a été propagée par ceux qui lui sont hostiles, par « jalousie et querelle », tant que Christ a été proclamé, « en cela je me réjouis, oui, et je me réjouirai » (Philippiens 1 :18). Il ne dominait pas les églises, même celles qu'il avait lui-même fondées. Au parti paulinien de Corinthe, il s'exclame : « Paul a-t-il été crucifié pour vous ? ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ? (1 Corinthiens 1:13). "Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Christ Jésus comme Seigneur, et nous-mêmes comme vos serviteurs à cause de Jésus" (2 Corinthiens 4:5). Ceux qui, par des motifs égoïstes, cherchent à exercer une influence sur les gens, les flattent et les flattent [comme, par ex. fit Absalon]. Il n'y avait rien de tout cela avec Paul. Il réprimanda sans ménagement les églises pour leurs péchés, et n'hésita pas, au besoin, à encourir leur mécontentement. Refuser tous les prééminence et position et puissance, il a prêché Christ et Lui crucifié comme tête, et s'est caché et enterré derrière la croix. La Terre pour lui

n'était rien. Son œil était fixé sur "la récompense de la récompense" (Hébreux 11:26).

4. Son mobile était-il la satisfaction d'une autre passion ?

Des imposteurs ont feint de recevoir des révélations divines comme prétexte pour se livrer à une conduite lâche. En était-il ainsi ici ? Non; car tous les enseignements de Paul étaient dans l'antagonisme le plus absolu à un tel but. "Ses écrits ne respirent rien d'autre que la moralité la plus stricte, l'obéissance aux magistrats, à l'ordre et au gouvernement, avec la plus grande horreur de toute licence, oisiveté ou comportement lâche sous le manteau de la religion." Écrivant aux Thessaloniens, il lance le défi : « Vous êtes témoins, et Dieu aussi, de la sainteté, de la justice et de l'irréprochabilité que nous nous sommes comportés envers vous qui avez cru » (1 Thessaloniens 2 :10). "Nous n'avons fait de tort à personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons profité de personne" (2 Corinthiens 7:2). Tout l'enseignement de l'Apôtre est dans l'hostilité la plus sévère et la plus intransigeante à tout sauf aux idéaux les plus élevés et les plus saints.

5. Était-ce une fraude pieuse ?

C'est-à-dire, Paul a-t-il prétendu recevoir une révélation divine afin de lui donner du prestige dans l'avancement des enseignements du christianisme ? Mais le christianisme était la seule chose qu'il avait entrepris de détruire. Devenir chrétien, c'était encourir la haine, le mépris, les tourments et les morts violentes subis par les chrétiens à cette époque. Pourquoi alors ce changement soudain dans les vues de Paul concernant les enseignements impopulaires du Nazaréen ? Aurait-il supporté « la perte de toutes choses » et s'en serait-il réjoui, car ce qu'il savait être une fraude ? Aurait-il passé une vie de labeur des plus ardues pour inciter les autres à faire tous les sacrifices terrestres alors qu'il savait que derrière tout cela il pratiquait une illusion ? Ce serait une imposture aussi inutile que périlleuse, tant pour lui-même le trompeur que pour les autres qu'il trompe. La théorie se réfute. Seule la conviction la plus sévère qu'il avait reçu une révélation divine aurait pu amener Paul à traverser ce qu'il avait lui-même souffert, ou à demander aux autres de faire de même. "Si nous avons seulement espéré en Christ dans cette vie, nous sommes les plus pitoyables de tous les hommes" (1 Corinthiens 15:19).

Mais s'il avait pratiqué une tromperie, il n'aurait pas pu l'exécuter avec succès. Les hommes agissent parfois de manière capricieuse. Supposons que Paul "l'ait juste fait" sans aucun motif imaginable; alors il doit avoir ignominieusement

échoué dans sa tentative de perpétuer une telle fraude. Comment aurait-il pu, par exemple, être devenu un adepte des mystères et des secrets de la nouvelle religion au point d'en être une autorité et un apôtre, s'il avait dû dépendre, pour ses connaissances particulières, d'informations reçues d'hommes qui connaissaient bien par amère expérience qu'il était leur ennemi capital? Cela a dû venir d'une autre manière, et son propre récit le montre clairement. "Car je ne l'ai pas reçu (l'Evangile) d'un homme, et je ne l'ai pas non plus enseigné, mais il m'est venu par la révélation de Jésus-Christ" (Galates 1:12). S'il avait fabriqué l'histoire de sa conversion, il l'aurait certainement située dans un endroit si éloigné ou caché qu'il n'y aurait aucun témoin à réfuter. [Joe Smith, par exemple, et les plaques d'or du Livre de Mormon]. Au lieu de cela, le miracle de la conversion de Paul, avec sa grande lumière du ciel dépassant l'éclat du soleil, est placé sur la voie publique près de Damas ; à midi, quand leurs sens ne pouvaient être trompés, et quand tous les soldats et commissaires qui l'accompagnaient étaient avec lui sur place. S'il y avait eu une ombre de réfutation, avec quelle rapidité les Juifs de Damas auraient étouffé le mensonge dans l'œuf par le témoignage des témoins qui étaient présents avec Paul à l'époque. Ou, lorsque l'Apôtre se tenait sur les escaliers du château à Jérusalem et raconta toute l'histoire, pourquoi les autorités juives ne l'ont-elles pas fait taire immédiatement et pour toujours en montrant que rien de tel ne s'était jamais produit, et l'ont prouvé par l'abondante preuve de les témoins compétents qui étaient avec lui, si ce n'était pas vrai ? C'était un événement qui se déroulait sous les yeux du monde, et serait immédiatement soumis à l'examen le plus strict. Et la vérité du fait était si incontestablement établie qu'elle était devenue de notoriété publique. Les Juifs ont dit tout ce qu'ils pouvaient contre Paul devant la cour romaine, et pourtant Paul a fait appel directement au roi Agrippa en présence de Festus quant à sa propre connaissance personnelle de la vérité de l'histoire. "Car le roi sait ces choses, à qui aussi je parle librement; car je suis persuadé que rien de ces choses ne lui est caché; car cela ne s'est pas fait dans un coin" (Actes 26:26) - "un très preuve remarquable à la fois de la notoriété du fait et de l'intégrité de l'homme qui, avec une confiance si intrépide, pouvait appeler un roi à rendre témoignage par lui, même pendant qu'il siégeait en jugement contre lui. D'ailleurs, comment se fait-il qu'Ananias alla rencontrer un tel ennemi à Damas, si l'histoire de sa conversion était inventée ? Si Paul était un imposteur, alors tous ses miracles n'étaient que des tours ou des tours de passe-passe. Néanmoins, lui, un Juif méprisé et haï, se mit à la tâche épouvantable de convertir le monde des Gentils, enseignant des doctrines qui choquaient tous les préjugés et dont ils avaient l'habitude de se moquer en dérision. Contre lui étaient rangés les magistrats avec leur politique et leur pouvoir, les prêtres avec

leurs intérêts et leur métier, le peuple avec ses préjugés et ses passions, les philosophes avec leur orgueil et leur sagesse. Pourrait-il par des tours de jonglerie en présence d'un peuple rusé et hostile frapper Elymas le sorcier, aveugle ; guérissez un infirme à Lystre ; restaurer la pythonie à Philippiques ; secouez par une prière les portes d'une prison; ressusciter les morts, etc., afin que des milliers de personnes se soient converties et de grandes églises pures renonçant à tout péché et toute malhonnêteté, établies dans tout le monde romain ? Notre auteur montre que cela serait impossible sans l'aide divine et il conclut donc qu'il a prouvé (1) que Paul n'était pas un tricheur racontant une histoire inventée sur sa conversion, et (2) s'il l'était, il n'aurait pas pu réussir.

2. Paul n'est pas un passionné qui s'est imposé

Ce deuxième argument couvre vingt pages. Paul était-il un enthousiaste trompé dont l'imagination surchauffée s'imposait à lui au point qu'il imaginait vrai ce qui n'avait jamais vraiment eu lieu ? Lord Lyttelton fait une analyse des éléments qui entrent dans la composition d'un homme de ce type. Il trouve que ceux-ci sont cinq.

(1) Grande chaleur d'humeur.

Alors que Paul avait une ferveur intense, comme tous les grands hommes, elle était pourtant partout gouvernée par la discrétion et la raison. Son zèle était son serviteur, non le maître de son jugement. Il possédait un tact consommé qui prouve la maîtrise de soi. Dans les matières indifférentes, il est devenu "tout à tous" ; pour les Juifs il est devenu Juif, pour ceux qui sont sans loi comme sans loi, pour les faibles il est devenu faible, tous, afin d'en gagner. (1 Corinthiens 9:19-23). "Son zèle était ardent et chaleureux, mais tempéré de prudence, et même des civilités et des bienséances de la vie, comme il ressort de son comportement envers Agrippa, Festus et Félix; pas le zèle aveugle, inconsidéré et indécent d'un enthousiaste."

(2) Mélancolie.

Il considère cela comme une marque importante de zèle égaré. Il n'en trouve rien chez Paul. Il y a une grande tristesse pour son ancienne persécution ignorante de l'église, mais il n'y a pas de sombres pénitences auto-imposées telles que les fanatiques mélancoliques s'infligent à eux-mêmes. Il avait un désir de partir et d'être avec le Christ, mais il n'y avait rien de morbide à cela. Tout était basé sur la révélation qu'il avait déjà des récompenses qui l'attendaient dans la vie à venir, Il rencontra avec tact les Athéniens prétendant adroitement être l'interprète de "Le dieu inconnu" dont ils avaient eux-mêmes érigé l'autel. Il n'a

jamais hésité à éviter l'injustice en revendiquant ses privilèges de citoyen romain. Il était l'antithèse même de la morosité. Dans quelque état qu'il fût, il avait appris à être content. Ni ses actions, ni ses écrits, ni ses salutations et salutations intéressées, ne montrent la moindre teinte de mélancolie.

(3) Ignorance.

Cette accusation ne pouvait être portée contre l'Apôtre. Élevé aux pieds du grand Gamaliel, il paraissait maître non seulement de la culture juive, mais aussi de la culture grecque (et romaine).

(4) Crédulité.

En tant que résident de Jérusalem, Paul ne pouvait pas être étranger à la renommée des miracles opérés par Jésus. Il avait les faits de la résurrection de notre Seigneur, de la Pentecôte et de tous les miracles opérés par les Apôtres jusqu'à la mort d'Etienne. Loin d'être crédule, il s'était barré l'esprit contre toute preuve et refusait de croire. "Rien de moins que l'évidence irrésistible de ses propres sens, dégagée de toute possibilité de doute, n'aurait pu vaincre son incrédulité."

(5) Vanité ou vanité.

La vanité et le fanatisme vont généralement de pair. Les hommes de ce type se flattent qu'en raison de leur valeur supérieure, ils sont les bénéficiaires de faveurs et de dons extraordinaires de Dieu, et ils s'en vantent. Il n'y a pas un mot dans ses épîtres, ni un acte enregistré dans sa vie, dans lequel la moindre marque de cela apparaît. Lorsqu'il est contraint de justifier sa revendication apostolique d'une attaque gratuite, il le fait efficacement, mais de la manière la plus brève et avec de nombreuses excuses pour avoir été contraint de parler ainsi de lui-même. (2 Corinthiens 11:1-30). Lorsqu'il eut une vision du ciel, il cacha modestement son propre nom et le dissimula à la troisième personne. Pendant quatorze ans, il observa un silence absolu sur cette marque spéciale de la faveur divine. (2 Corinthiens 12:1-12). Serait-ce ainsi qu'agirait un homme vaniteux ? Ni Paul qui plante, ni Apollos qui arrose n'est autre chose que Dieu qui fait croître. (1 Corinthiens 3:4-7). Au lieu de vanité, il écrit de lui-même en termes d'abnégation la plus complète [se priver de certains droits, commodités, etc. - ndlr]. Partout ce n'est « pas moi, mais la grâce de Dieu qui était avec moi." (1 Corinthiens 15:10). Sa modestie apparaît à chaque page.

(6) Mais supposons maintenant que, d'une manière totalement inexplicable, Paul ait été emporté par l'enthousiasme à l'époque, et imposé à lui-même, en imaginant les événements qui ont eu lieu. La réponse de Lyttelton est qu'une

telle chose était impossible. Il utilise ici l'argument qui a depuis été employé avec tant d'efficacité pour se débarrasser de la théorie de la vision de Renan sur la résurrection de Notre-Seigneur. Dans de telles circonstances, les hommes voient toujours ce qu'ils s'attendent à voir. Une vision imaginée sera en accord avec les opinions déjà imprimées dans notre esprit. Le but de Paul était clairement fixé. À sa propre demande, il avait été revêtu de l'autorité pour persécuter les chrétiens, et il était maintenant en route de Jérusalem à Damas pour cette même mission. Il considérait le Christ comme un imposteur et un blasphémateur qui avait justement été mis à mort. Toutes ses passions s'enflammaient au plus haut degré contre ses disciples. Il a commencé son voyage vers le nord "en proférant des menaces et en tuant les disciples du Seigneur" (Actes 9:1). "Et étant extrêmement furieux contre eux. Je les ai persécutés jusque dans les villes étrangères" (Actes 26:11) souverains, dont il portait la commission ». Dans ces circonstances, un enthousiaste fou pourrait bien s'imaginer qu'il a eu une vision, mais ce serait une vision qui le pousserait à faire la chose qu'il avait commencé à accomplir. Rien ne s'étant produit pour changer ses opinions ou altérer la tendance de son esprit, il lui serait aussi impossible, en un instant, d'imaginer la révolution complète qui est enregistrée dans le Nouveau Testament qu'il le serait pour un fleuve rapide de "porter un bateau à contre-courant de son propre courant." Nous pourrions ajouter, aussi bien s'attendre à ce que le puissant fleuve se précipite lui-même, sans aucune raison de s'arrêter dans son cours et de se précipiter violemment vers l'arrière sur un flanc de montagne escarpé, que de s'attendre à ce que tout le courant de la pensée, du sentiment, de l'imagination et du dessein de Paul soit instantanément inversé sans aucun motif. Cela ne pouvait pas avoir lieu. Et il aurait été tout aussi impossible que tous ceux qui étaient avec lui aient éprouvé la même illusion, car eux aussi ont vu la lumière au-dessus de l'éclat du soleil de midi et ils ont entendu la voix du ciel, bien qu'ils n'aient pas compris les paroles. Mais supposons que ce soit un météore qui a éclaté sur eux ? Comment expliquer alors les paroles que Paul entendit parler en langue hébraïque et le dialogue qui suivit ? Comment expliquer qu'il se soit rendu à un certain endroit de Damas, conformément aux instructions reçues ici ? Comment expliquer la connaissance qu'avait Ananias, et qui a conduit à leur entrevue ? Comment expliquer le miracle après trois jours par lequel la cécité de Paul a été guérie ? Et comment expliquer les œuvres puissantes et les prodiges accomplis par la suite par Paul, tous consécutifs à cette première révélation ? [Suivant peut-être la suggestion de Krenkel, un professeur de la Nouvelle-Angleterre est crédité d'avoir enseigné qu'à sa conversion, Paul eut simplement une crise d'épilepsie. Mais, toute la société qui était avec lui avait-elle une attaque semblable au même instant, car

ils ont tous vu quelque chose ? Et, d'ailleurs, aucun trouble de ce genre ou de tout autre ne peut rendre compte des faits de la cause. L'œuvre merveilleuse de la vie de Paul a révolutionné l'histoire de son époque, et son influence se fait encore sentir puissamment, après près de deux mille ans, partout dans le monde. On serait presque tenté de dire que si tel est le résultat d'une crise d'épilepsie, quel dommage qu'un tel professeur n'ait pas eu une crise semblable. Alors peut-être que lui aussi pourrait encore être entendu dans le monde].

3. Paul n'a pas été trompé par les autres

Cette troisième solution possible Lyttelton rejette avec une seule page. La fraude d'autrui n'aurait pu le tromper ; car,

(1) Il était moralement impossible que les disciples du Christ aient pu penser à une telle fraude à l'instant de la plus grande fureur de Paul contre eux.

(2) Il leur était physiquement impossible de le faire. Pourraient-ils produire une lumière plus brillante que le soleil de midi ; fais-lui entendre une voix parler de cette lumière; le rendre aveugle pendant trois jours, puis lui rendre la vue d'un mot, etc. ? Il n'y avait pas de chrétiens dans les parages lorsque le miracle de sa conversion eut lieu.

(3) Aucune fraude n'aurait pu produire ces miracles ultérieurs qu'il a lui-même activement opérés et auxquels il a fait appel avec tant de confiance pour prouver sa mission divine.

4. Le christianisme une révélation divine

Notre auteur considère qu'il a fourni suffisamment de preuves pour montrer (1) que Paul n'était pas un imposteur proclamant délibérément ce qu'il savait être faux avec l'intention de tromper ; (2) qu'il n'a pas été imposé par une imagination surchauffée, et (3) qu'il n'a pas été trompé par la fraude des autres. À moins, par conséquent, que nous soyons prêts à mettre de côté l'utilisation de notre compréhension et toutes les règles de preuve par lesquelles les faits sont déterminés, nous devons accepter toute l'histoire de la conversion de Paul comme littéralement et historiquement vrai. Nous avons donc le surnaturel, et la religion chrétienne se révèle être une révélation de Dieu.

En m'efforçant d'aussi près que possible de suivre l'original et pourtant considérablement dans ma propre langue, j'ai cherché à donner l'essence de l'argument incomparable de Lord Lyttelton qui a été béni pour des milliers d'âmes sceptiques. Que cette esquisse conduise à un examen sincère, car un tel

examen devrait inévitablement conduire à Celui que Paul a vu au milieu de la gloire près de la porte de Damas.

Le Christianisme n'est pas une fable

I. La première marque de la véracité du christianisme se trouve dans Son excellence suprême en tant que système religieux. La beauté inaccessible et le charme irrésistible de sa conception, et le caractère unique des moyens par lesquels il cherche à réaliser ses objectifs, ne sont pas conciliables avec la notion de Fable.

Si, néanmoins, le christianisme est une fable, alors c'est la fable la plus divine jamais revêtue de paroles humaines. Rien de tel ne peut être trouvé dans la littérature du monde. Paul n'a dit que la vérité sans fard lorsqu'il a déclaré que l'œil n'avait pas vu ni l'oreille entendue, et que l'esprit de l'homme n'avait pas conçu les choses que Dieu avait révélées aux hommes dans l'Évangile [1 Corinthiens 2:9].

Pas d'origine humaine

1. La conception même de l'Évangile comme plan pour sauver un monde perdu de la culpabilité et de la puissance du péché, pour transformer les hommes en serviteurs de la justice, disciples de Christ et enfants de Dieu, chacun se ressemblant et participant de sa nature, et pour finalement les élever dans un état d'immortalité sainte et bénie comme celui dans lequel il demeure lui-même - cette conception n'a jamais pris naissance dans le cerveau d'un marchand de fables humaines, et encore moins dans celui d'un prêtre rusé ou politique. trompeur - non, pas même dans celui du penseur, du poète, du prophète ou du philosophe le meilleur et le plus brillamment doué qui ait jamais vécu. Les hommes n'écrivent pas de romans et ne composent pas de fictions dans le but de racheter leurs semblables de la culpabilité et du péché, de les reconforter et de les soutenir dans la mort, et de les préparer à l'immortalité. Même ceux qui considèrent le christianisme comme étant basé sur des illusions et des tromperies n'affirment pas que l'objet de ses instructeurs était quelque chose d'aussi noble et spirituel, mais plutôt que ses fabricants cherchaient ainsi à s'enrichir en imposant à leurs semblables crédules, en les aveuglant à la vérité. en leur présentant des fictions comme si elles étaient des faits, en les effrayant de terreurs fantomatiques et en s'assurant ainsi une emprise sur leurs services ou leurs moyens. La dernière sensation fournie par la spéculation allemande quant à l'origine du christianisme est qu'il a été fabriqué à Rome à l'époque de Trajan, c'est-à-dire vers le début du IIe siècle, afin d'aider à un grand mouvement de

libération parmi le prolétariat juif d'esclaves. contre leurs maîtres tyranniques, et qu'en fait c'était un composé imaginaire du socialisme romain, de la philosophie grecque et du messianisme juif. Ni l'un ni l'autre de ceux-ci, cependant, n'est le récit fourni par le christianisme lui-même dans ses documents accrédités, de son but, qui, comme nous l'avons déjà dit, est de délivrer les hommes du péché et de la mort. La grandeur même de ce but prouve que le christianisme n'est pas émané de l'esprit de l'homme, mais a dû procéder du cœur de Dieu. Et on peut affirmer sans risque que la Sagesse et l'Amour Infinis n'utilisent pas les fables et les tromperies, les légendes et les fictions pour poursuivre ses objectifs et réaliser ses objectifs.

2. Si, en outre, les détails du système chrétien sont considérés, c'est-à-dire les moyens particuliers par lesquels il se propose d'atteindre son but, il apparaîtra en outre que l'idée de fiction et de fable doit être écartée et que de réalité et de vérité mis à sa place. Il ne sera pas sérieusement mis en doute que les détails du plan chrétien sont substantiellement et brièvement ceux-ci :

(1) que Dieu, dans un amour infini et par pure grâce, s'est proposé de toute éternité de fournir le salut à la race humaine déchue;

(2) que, pour réaliser ce dessein, il a envoyé son propre Fils, seul engendré et bien-aimé, l'éclat de sa gloire et l'image expresse de sa personne, dans ce monde dans la ressemblance d'une chair pécheresse, pour mourir pour les péchés des hommes, rendant ainsi satisfaction pour ceux-ci, et de ressusciter d'entre les morts, montrant ainsi que Dieu avait accepté le Sacrifice et pouvait sur cette base être juste et justifier les impies, ainsi que donner la vie et l'immortalité à léger; et

(3) que sur la base de cette œuvre expiatoire, le salut est offert à tous à la seule condition de la foi.

Cela étant, peut-on un instant croire que des faussaires et des fabulistes aient ou aient pu inventer un conte aussi divin ? Toute l'expérience atteste le contraire.

Chaque fois que les hommes ont tenté de construire des plans de salut, ils n'ont pas cherché l'origine de ces plans en Dieu mais en eux-mêmes. Les schémas humains ont toujours été des plans par lesquels les hommes pourraient être capables de se sauver eux-mêmes, avec le salut dont ils se sont supposés avoir besoin - pas toujours un salut du péché et de la mort ; plus fréquemment un salut à la pauvreté matérielle, à l'inconfort corporel, à l'ignorance mentale et aux besoins généralement temporels. Ils n'ont jamais rêvé non plus d'un salut qui leur viendrait par la médiation d'un autre, et certainement pas de Dieu lui-même

dans la personne de son Fils ; mais toujours d'un salut par leurs propres efforts. Jamais d'un Salut par grâce par la foi et donc gratuit ; mais toujours d'un Salut par les œuvres et par le mérite et donc comme une dette un Salut par les formes extérieures de rites magiques, ou par l'éducation et la culture.

Qui l'a inventé?

3. Ensuite, on peut ajouter : Si le Schéma chrétien est une fable, qui a inventé l'idée d'une Incarnation ? Car aux esprits juifs en tout cas une telle idée était étrangère, étant interdite par leur monothéisme fort. Qui a composé l'image de Jésus telle qu'elle apparaît dans les Evangiles ? Qui a conçu l'idée d'en faire celle d'un homme sans péché, et de le faire avec tant de succès que toutes les générations suivantes de spectateurs, à quelques exceptions près tout au plus, l'ont considéré comme sans péché ? Pourtant, un homme sans péché n'avait jamais été vu auparavant ni n'a jamais été vu depuis son apparition. Qui a fourni à ce Jésus la puissance surhumaine qui a accompli des œuvres uniquement accessibles à Dieu, et avec la sagesse surhumaine qui est tombée de ses lèvres, si une telle sagesse n'a jamais été prononcée mais seulement imaginée ? Il est universellement admis que la puissance et la sagesse de Jésus n'ont jamais été surpassées ni même égalées. Qui était le génie audacieux qui a éliminé l'idée non seulement de faire l'expiation pour le péché, mais de le faire par le Christ donnant sa vie en rançon pour beaucoup et démontrant sa réalité par sa résurrection d'entre les morts ? Ces conceptions étaient si incroyables pour ses disciples au début et ont été si inacceptables pour l'homme naturel depuis qu'il est difficile de croire qu'un marchand de fables les aurait choisies pour son travail, même si elles lui étaient venues à l'esprit. Et qui a suggéré la doctrine d'une résurrection générale à la fin des temps ? - une doctrine à laquelle la science humaine ou la philosophie sans aide n'ont jamais été capables d'atteindre.

Le raisonneur impartial doit s'apercevoir que dans tous ces thèmes il ne s'agit pas de pensées purement humaines mais de pensées divines et qu'il est vain d'en parler comme fabuleuses ou fausses. "Dieu n'est pas un homme pour mentir" [Nombres 23:19]. Il n'est ni un tyran qu'il cherche à opprimer les hommes, ni un faux prêtre qu'il veuille tromper les hommes, ni un romancier qu'il doive étudier pour amuser les hommes, mais un Père dont l'intérêt le plus cher est de sauver les hommes, qui est Lumière et en Lui il n'y a pas du tout de ténèbres, et dont les paroles sont comme Lui, les mêmes hier, aujourd'hui et éternellement.

II. La deuxième marque de véracité dans le schéma chrétien est... ?

SA PARFAITE ADAPTATION à la fin pour laquelle il a été conçu.

1. En supposant pour le moment que le système chrétien est entièrement un produit de l'esprit humain, ou une pure fabrication, la question à considérer est de savoir s'il est du tout probable qu'il réponde parfaitement à la fin pour laquelle il était destiné. Si cette fin était de tromper les hommes afin de les asservir et de les dégrader, alors ses convocateurs se sont manifestement déjoués ; car à peine un homme accepte-t-il le christianisme qu'il s'aperçoit que s'il est trompé par lui, c'est une bienheureuse tromperie qui rend impossible de le maintenir dans la sujétion ou la dégradation, puisqu'elle illumine son entendement, purifie son cœur, purifie son imagination, accélère sa conscience, fortifie sa volonté et ennoblit toute sa nature. "Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira", a dit le Christ [Jean 8:32]. D'un autre côté, si sa fin était de faire cette chose même, alors sans aucun doute sa fin a été atteinte ; mais le simple fait qu'il ait été atteint montre que le Schéma n'est pas sorti de l'esprit humain comme une œuvre de fiction, mais du cœur de Dieu comme une Écriture de vérité.

2. S'il y a une chose plus caractéristique des œuvres de l'homme qu'une autre, c'est l'imperfection. Aussi magnifiques qu'aient été certaines des inventions de l'homme, peu d'entre elles sont absolument exemptes de défauts, et celles qui le sont le plus n'ont été amenées à leur état actuel d'excellence que par des étapes lentes et courtes et après des modifications et des améliorations répétées - témoin l'imprimerie, la machine à vapeur, la télégraphie, l'énergie électrique et l'éclairage, les instruments de musique, les avions, etc. Et de plus, aussi parfaite que puisse paraître une invention humaine à l'heure actuelle, rien ne garantit qu'elle ne sera pas dépassée à temps. par quelque chose de plus adapté au but qu'il se propose.

Le cas, cependant, est différent avec les œuvres de Dieu qui, comme lui, sont toutes parfaites ; et s'il s'avère à l'examen que le système chrétien est parfaitement adapté à la fin qu'il a en vue, c'est-à-dire le salut, et n'a jamais eu besoin d'être changé, modifié ou amélioré, alors la conclusion sera inévitable qu'il est celui de Dieu. œuvre et non celle de l'homme, et par conséquent non une fiction mais un fait, non une fable mais une vérité.

Je suis conscient qu'en ce moment il y a ceux qui déclarent que le christianisme est joué, qu'il a fait son temps, qu'il a perdu son emprise sur les esprits et qu'il faudra faire place à une autre panacée pour les maux de la vie. . Mais pour la plupart, c'est le cri de ceux qui n'ont pas eux-mêmes essayé le christianisme et comprennent à peine ce que cela signifie. Et en tout cas aucun substitut efficace

au christianisme n'a jamais été proposé par ses opposants ou ses détracteurs. Ni aucune tentative de modifier ou d'améliorer le christianisme comme un système de doctrine religieuse ait jamais réussi. L'un des efforts les plus acharnés dans cette direction a peut-être été celui de la théologie dite libérale (alias rationaliste) qui cherche à dépouiller le christianisme de tous ses éléments surnaturels, et en particulier de son Jésus divino-humain en le réduisant aux dimensions de un homme ordinaire auquel cas c'est évident, toute la superstructure du christianisme tomberait par terre. Pourtant, un contributeur au Hibbert Journal (janvier 1910) qui lui-même n'accepte pas le christianisme orthodoxe écrit sur « L'effondrement du christianisme libéral » et avoue franchement que "le simple Jésus du christianisme libéral est introuvable", ce qui équivaut à un aveu que l'image de Jésus dans les évangiles comme un homme divin, un Christ surnaturel, n'est pas une fiction mais une vérité sublime.

3. Un examen détaillé du plan chrétien montre que des moyens mieux adaptés pour assurer ses fins n'auraient pas pu être imaginés.

On ne niera pas qu'une partie du but du christianisme est de restaurer l'humanité en général et les individus en particulier dans la faveur et la communion de Dieu, dont ils ont été chassés par le péché. La question de savoir si la Bible a raison dans son explication de l'origine du péché n'a pas besoin d'être débattue maintenant. L'observation commune ainsi que la conscience individuelle témoignent du fait du péché ; et la condition désastreuse de la race induite par le péché, le christianisme se propose de remédier, non en disant aux hommes que le péché n'est qu'un produit de l'imagination (ce que les hommes savent mieux qu'ils ne croient) ; ou, s'il s'agit d'une réalité, une question si insignifiante que Dieu la négligera (dont les hommes doutent dans leurs meilleurs moments); et certainement pas en demandant aux hommes de se sauver eux-mêmes (ce qu'ils découvrent bientôt qu'ils ne peuvent pas faire) ; mais en exposant d'abord le péché dans toute sa répugnance morale et sa culpabilité légale, puis en annonçant que Dieu Lui-même avait pourvu à un agneau pour l'holocauste, c'est-à-dire Son propre Fils, sur qui Il a fait retomber notre iniquité à tous, et que maintenant Il est en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, n'imputant pas aux hommes leurs offenses.

Une seconde chose proposée par le christianisme est de rendre les hommes saints, de les libérer de l'amour et de la pratique du péché, de les conformer à l'amour et à la pratique de la vérité et de la justice ; et c'est ce qu'elle cherche à faire en donnant à l'homme un cœur nouveau et un esprit juste, en changeant sa nature, en implantant en elle des principes saints et en la plaçant sous le gouvernement de l'esprit divin et éternel.

Que les moyens soient adéquats a été prouvé par l'expérience des dix-neuf derniers siècles, au cours desquels des millions d'âmes humaines ont été traduites des ténèbres à la lumière et détournées du service de Satan au service du Dieu vivant. Et qui plus est, d'autres méthodes ont été essayées sans opérer de transformation permanente ni dans les cœurs ni dans les vies. Les incantations magiques, les momeries sans signification, les cérémonies laborieuses, les pénitences douloureuses, les législations, l'éducation, la philanthropie, ont été tour à tour recourues, mais en vain. Jamais la méthode de l'Evangile n'a été assez éprouvée et s'est révélée inefficace.

Une troisième chose que le christianisme s'engage à faire, c'est de conférer à ceux qui l'acceptent une immortalité bénie pour les soutenir quand ils viennent mourir, pour les reconforter avec la perspective d'une existence heureuse alors que leurs corps sont dans la tombe, pour amener ces corps encore et à la fin pour accorder à toute leur personnalité une vie glorieuse et sans fin sous un nouveau ciel et une nouvelle terre où habite la justice. Et le christianisme le fait en assurant d'abord à ses adhérents un titre à la vie éternelle par l'obéissance jusqu'à la mort de Christ, ensuite en les faisant se réunir pour l'héritage par le séjour et l'opération de l'esprit de Christ, puis en leur ouvrant les portes de l'immortalité par l'action de Christ. résurrection, et finalement par la venue de Christ pour eux à la fin de l'âge.

Maintenant, peut-on considérer quelque chose de plus complet comme un Plan de Salut ? Y a-t-il une partie de celui-ci qui ne soit pas exactement adaptée à sa place et adaptée à sa fin ? C'est loin d'être le cas que pas une seule goupille ne puisse être retirée du bâtiment sans faire tomber toute la superstructure. Abstraire du Christianisme l'Incarnation, ou l'Expiation, ou la Résurrection, ou l'Exaltation, ou l'Avenir à venir, et son cadre est brisé. Enlevez le pardon ou la pureté ou la paix ou la filiation ou le ciel, et sa valeur en tant que système de religion a disparu. Mais ce ne sont pas des affirmations qui tiendront bon des fables et des fictions, des mythes et des légendes, qui pourraient tous être trafiqués, retirés ou ajoutés, sans mettre en danger leur valeur. Par conséquent, il est juste de soutenir qu'un plan si admirablement ajusté dans toutes ses parties, si complet dans ses dispositions et si délicieusement adapté à son dessein, ne pouvait émaner que de l'esprit de Celui qui est merveilleux dans ses conseils et excellent dans son travail. , qui est le vrai Dieu et la Vie éternelle.

III. Une troisième marque de véracité dans le système chrétien est SON SUCCÈS VISIBLE dans la réalisation de la fin pour laquelle il a été conçu.

Si le Christianisme avait été une imagination sans fondement, ou une légende superstitieuse, y a-t-il des raisons de supposer soit qu'il aurait vécu si longtemps, soit qu'il aurait accompli les merveilles qu'il a faites au cours des dix-neuf derniers siècles, soit sur les individus, soit sur le monde à grande ? Il est vrai que la simple durée pendant laquelle une religion a prévalu, considérée en elle-même, n'est pas une garantie suffisante de la véracité de cette religion, sinon le bouddhisme posséderait un certificat de véracité plus élevé que le christianisme ; mais lorsqu'on le considère en relation avec les résultats bénéfiques dans l'élévation de l'humanité, à la fois individuellement et collectivement, qui ont découlé d'une religion, la durée pendant laquelle elle a continué n'est pas un petit témoignage de sa vérité. Cependant, les effets pratiques d'une religion sur les individus et sur le monde en général, comme on l'a dit, forment en sa faveur un argument qu'il est difficile d'écarter.

1. Quant à l'INDIVIDU. Si les faits sur lesquels se fonde le christianisme avaient été purement fictifs, si l'histoire de l'Incarnation, de la Mort et de la Résurrection de Jésus n'avait été qu'une légende, et si la promesse de pardon, de pureté et de paix, de vie éternelle et de gloire que le christianisme offre à les hommes ont été une tromperie au lieu d'une vérité, est-ce que quelqu'un imagine que cela aurait affecté les transformations qu'il a opérées sur les cœurs et les vies individuels ? Je me souviens que le premier mensonge dit par le diable en Eden a plongé toute la race humaine dans la mort spirituelle. Je n'ai pas encore appris qu'un mensonge ourdi même par de bonnes personnes peut sauver les hommes de la perdition et les élever au ciel, peut les bénir d'un bonheur intérieur et les assurer de la faveur divine, peut les reconforter dans le chagrin, les fortifier dans la faiblesse, les soutenir dans la mort et les préparer pour l'éternité. Et pourtant, c'est ce que le christianisme peut faire, qu'il a fait dans le passé à des millions de personnes qui l'ont essayé, et qu'il fait aujourd'hui à des milliers de personnes qui l'ont essayé. Il en faudra plus que n'en ont dit les critiques et les moqueurs pour me persuader que ces choses ont été faites par une fable. J'ai entendu parler de fables et de fictions, de légendes et de superstitions amusant les hommes et les femmes, les divertissant lorsqu'ils sont fatigués, les occupant lorsqu'ils sont oisifs, détournant leurs pensées des choses sérieuses, et même les aidant à fermer les yeux à l'approche de la mort ; Je n'ai jamais entendu dire qu'ils amenaient des âmes à Dieu, les assurant de sa faveur, les purifiant du péché, les bénissant avec la paix, les préparant pour l'éternité. Mais c'est encore ce que le christianisme peut faire et fait ; et donc je raisonne que ce n'est pas une fable, mais un fait, pas une légende mais une histoire, pas un conte imaginaire, mais une vérité solide.

2. Et quand j'ajoute à cela ce qu'il a fait sur le VASTE THÉÂTRE DU MONDE, ma foi en sa vérité est confirmée. Il y a dix-neuf siècles, le christianisme commençait sa carrière conquérante. Il n'avait ni richesse ni pouvoir, ni savoir, ni influence sociale, ni patronage impérial de son côté. Il était méprisé par les grands de la terre comme une superstition. Il était considéré par les Juifs et les Gentils comme subversif de la religion et de la morale. Ses adhérents étaient issus de la lie de la population, des pauvres et des ignorants (du moins selon l'estimation du monde) ; et ses apôtres étaient une bande humble, principalement de pêcheurs - bien qu'ils aient bientôt vu leurs rangs élargis par l'avènement d'un (Paul) dont la force mentale et le sérieux religieux valaient au christianisme des bataillons entiers de disciples communs ou de prédicateurs moyens. Mais qui était un, même s'il était un géant intellectuel et spirituel, face à la lourde tâche qui lui était confiée de conquérir le monde et de rendre toutes les nations obéissantes à la Foi ? Pourtant, cette tâche a été immédiatement prise en main et avec quel succès les annales des siècles passés en témoignent.

Au premier siècle, que l'on peut appeler l'âge apostolique, il a pratiquement vaincu le judaïsme, en s'établissant comme une religion organisée, non seulement en Palestine, mais en Asie Mineure et dans certaines des principales villes d'Europe. A cela elle fut sans doute aidée par la destruction de Jérusalem en l'an 70 par les armées de Titus ; mais l'affaiblissement du judaïsme était progressivement provoqué par la propagation de la foi chrétienne.

Au cours des deux siècles suivants, que l'on peut appeler l'ère des Pères, elle a vaincu le paganisme, substituant dans de larges cercles le culte de Jésus au culte des divinités païennes et de l'empereur romain. Ce n'est pas sans passer par de féroces tribulations dans la longue succession de persécutions dont il fut assailli qu'il remporta la victoire, mais dans son expérience se répéta l'expérience d'Israël en Égypte - "plus il était affligé, plus il se multipliait et grandissait". de sorte qu'à la fin du IIIe et au début du IVe siècle, elle possédait environ un cinquième de l'Empire romain.

Dès lors, le christianisme s'appliqua à faire des chrétiens de nom des chrétiens réels ; et sans la miséricorde de Dieu lors de la Réforme, il aurait pu être vaincu. Mais l'Esprit de Dieu couvrait sur la morale et gaspillage spirituel comme il l'a fait auparavant sur le matériel au début, et la Parole de Dieu a dit "Que la lumière soit !" et il y avait de la lumière. Luther en Allemagne, Calvin à Genève, et Knox en Ecosse, avec d'autres dans différentes parties se sont levés comme des champions de la Vérité et ont rappelé les pensées des hommes aux simplicités et aux certitudes de l'Evangile ; et un grand réveil envahit le monde nominalement chrétien.

Par la suite, le christianisme fit un pas en avant parmi les nations ; et fait maintenant pour le monde ce qu'aucune autre religion n'a fait ou ne peut faire - ni le bouddhisme, ni le confucianisme, ni le mahométisme - ce qu'aucun substitut moderne du christianisme ne peut faire, que ce soit le matérialisme, l'agnosticisme, le spiritisme ou le socialisme ; et précisément à cause de cela, nous pouvons être assurés que le christianisme n'est pas une fable astucieusement conçue, mais une vérité révélée par Dieu - qu'il contient seul l'espoir pour le monde, dans son ensemble, et pour la génération après génération à mesure qu'il passe, et que le jour viendra encore. viendra quand il remplira le globe.

Bref, quand on se rappelle que le christianisme a construit l'église chrétienne et que l'église chrétienne a été le facteur le plus puissant dans la création de la civilisation moderne. Il devient impossible de créditer l'allégation ou même d'entretenir le soupçon qu'elle est fondée sur un mensonge. Par ses fruits, il peut être testé. Nonobstant les imperfections qui adhèrent à l'Église chrétienne, en tant qu'institution humaine, peu de gens nieront que son existence dans le monde a produit des résultats prépondérants ; et sur ce seul certificat, on peut affirmer que le christianisme dont l'église est une incarnation concrète et vivante n'est pas une « fable astucieusement conçue », mais une « Écriture de vérité ».

Christianisme Biblique et Evangélique

L'évangélisme, ou les chrétiens évangéliques, est aujourd'hui le courant dominant du Christianisme en terme quantitatif. Il en représente son orientation « conservatrice ». Il arrive fréquemment que l'on s'y réfère par d'autres noms, comme christianisme évangélique. Cet ensemble réunit des confessions du christianisme dans diverses Églises Protestantes qui ont essentiellement en commun l'importance cruciale qu'elles accordent primo à la conversion personnelle, relevant d'un choix personnel, suite à l'expérience religieuse (la rencontre avec le Christ) et impliquant un changement radical de vie (« s'engager pour Jésus »), et deuxièmement à une relation individuelle avec Dieu s'articulant très fortement autour de la lecture – généralement normative – de la Bible.

Le terme « évangélique », au départ simple adjectif découlant du terme « Évangile », a été périodiquement appliqué à des groupes chrétiens, essentiellement protestants dès la Réforme, afin d'identifier ces groupes comme se voulant « évangéliques » en les différenciant d'autres qui, du point de vue de ces premiers, le seraient un peu moins.

À partir de la fin du XVIII^e siècle, ce terme (évangélique) commença à être utilisé dans le monde anglo-saxon pour désigner des groupements, internes au protestantisme cette fois, qui se distinguaient principalement tour à tour par leur piété, leur attachement à un réveil religieux ou à l'orthodoxie. C'est ce sens anglo-saxon qui s'est imposé en francophonie dans la seconde moitié du XX^e siècle (en France, vers la fin des années 1960). Le terme « évangélisme » désigne précisément cette tendance.

Aujourd'hui, le terme désigne de façon générique tous les groupes au sein des confessions protestantes (luthéranisme, presbytérianisme, anglicanisme, calvinisme, etc., et même, à la limite, certains catholiques comme les Vieux-Catholiques) qui donnent une place importante ou prépondérante à la conversion personnelle, à la lecture de la Bible, et à l'engagement militant. Les Vieux-Catholiques de source d'Utrecht (Pays-Bas) et les Anglicans s'abstiennent en grande partie et s'éloignent de la vénération des saints du Catholicisme Romain. D'autres groupes peuvent se rapprocher théologiquement ou sociologiquement de nous (c'est le cas de certains catholiques s'abstenant toute idolâtrie des saints), de cette tendance sans pour autant être évangéliques au sens strict.

D'un point de vue socio-historique, il apparaît que l'évangélisme peut être également défini par deux critères principaux :

- (1) le revivalisme, qui englobe les conceptions sur l'importance de la conversion individuelle en tant qu'appropriation personnelle du salut
- (2) et la prétention à l'orthodoxie : l'autorité de la Bible et de sa pleine inspiration, la justesse de son contenu et la défense subséquente des « vérités chrétiennes ».

En France déjà, une église évangélique s'ouvre tous les dix jours, un rythme de progression que les évangéliques souhaitent accélérer pour atteindre le ratio d'une église pour 10 000 habitants : cette branche du protestantisme s'affiche comme le courant religieux le plus expansif de France, avec un taux de pratique largement supérieur aux autres religions. Pour Jean-Paul Willaime, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes à Paris et spécialiste du Protestantisme, cette Eglise est marquée par "un zèle évangélisateur" et parvient à "accrocher" en s'adaptant à la modernité et "aux difficultés du quotidien".

Les chrétiens bibliques ont des positions très marquées sur les grands sujets de société actuelle : s'ils sont en faveur de la contraception, ils rejettent en revanche le mariage gay, l'homoparentalité, l'euthanasie ou encore l'avortement. Leur progression est-elle le signe d'une société plus conservatrice ?

Ils sont en effet intransigeants sur un certain nombre d'évolutions sociales et cela contribue à leur succès. Leurs positions sur les enjeux de la société sont nettes et en cela ils rejoignent le magistère romain. Ils insistent aussi sur le modèle de la famille hétérosexuelle avec enfants. Quand ils se présentent, ils disent souvent "marié, avec quatre enfants". Ils valorisent l'engagement conjugal et la fécondité. Cette réassurance identitaire, l'importance des "valeurs traditionnelles", rencontrent les aspirations de la société française. Une aspiration qui se traduit aussi sur le plan politique.

L'Ecclesia Domestica (l'église-maison), ce terme mérite sûrement d'être répondu, car elle reflète le besoin essentiel du chrétien authentique de s'assembler avec ses pareils. Or il faut réaliser qu'il est impossible d'organiser une Église, puisque l'Église est "un état d'être" et non "une institution". Organiser une Église serait admettre ne point faire partie de l'Église authentique de Christ ; et indiquerait un doute sur l'authenticité du salut par la Grâce des chrétiens qui la forme ; du moins un grand manque de compréhension et de discernement de leur part. Or nous savons que le chrétien individuel est l'Église visible et que Christ en lui est l'Église invisible. Ceci nous indique qu'un chrétien soit seul ou qu'il soit dans un groupe, il est dans l'Église puisque l'Église est un état d'être et non une organisation formelle. Toutefois la Bible nous indique la nécessité et non l'obligation de se réunir ensemble pour partager notre foi et nous encourager mutuellement à persister dans l'espérance de la gloire à venir.

Sachant que le mot "l'Église" signifie "l'Appel à Renaître, ou Appel à la Séparation", c'est à dire "être en état de Grâce" par le moyen de la Foi dans le Sang de Christ, "être délivré" de nos péchés ; nous indique qu'un groupe de chrétiens réunis ensemble est « une assemblée d'invités à la Séparation », ou "d'invités à la Délivrance" par le moyen de la foi en Christ. Ce sont "les délivrés ou les séparés" qui forment individuellement « l'assemblée », et non l'assemblée qui forme l'Église. Mais nous pourrions dire aussi que chaque croyant individuel étant l'Église en soi-même ; l'assemblée d'un groupe de croyants est la manifestation de l'Église dans une localité spécifique. C'est à dire que l'assemblée est l'évidence de la Grâce dans chaque chrétien réuni qui se manifeste dans la proclamation de sa Séparation, nommé aussi l'Évangile de la Grâce.

Nous croyons qu'une famille qui se rencontre autour de la Parole de Dieu (la Bible) ; père, mère et enfants ; est considérée comme étant l'Église. Le concept d'Église de famille valorise d'avantage la famille chrétienne ; encore plus si quelques amis s'ajoutent à leur réunion de partage. Ici l'Église trouve sa valeur dans la simplicité et non dans les complexités d'une Institution formelle. C'est

dans le principe de famille chrétienne que nous voyons l'Église comme étant « l'éclosion de la Grâce » dans le coeur de tous ceux qui se réunissent. Là est l'essentiel, et là Christ est présent dans son Église Marginale. Ainsi l'Évangile de la Grâce seule est préservé dans les foyers chrétiens, par les parents chrétiens et par les amis chrétiens ; et l'étude de la Bible par ces Chrétiens peut à elle seule, préserver et répandre l'Église de Christ sur la terre. Ceci nous indique clairement que toute Institution est l'ennemi de la famille chrétienne ; car toute Institution nous dérobe de notre Liberté que nous avons en Christ. Ils nous faut donc combattre contre tout ce qui s'oppose à « l'Amour, la Foi, et la Liberté » de la Grâce unique de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur ; seul Chef de notre famille. Nous avons donc l'indication que l'Église de Maison est le modèle unique pour les rencontres et les études de la Parole de Dieu.

Les premiers chrétiens se rencontrèrent de maison en maison : "Au premier siècle, nous ne trouvons pas de trace de bâtiment spécialement affecté au culte chrétien. On se réunissait dans des maisons particulières. Au début, le culte était célébré tous les jours (Actes 2:46-47; 5:42). Une grande spontanéité caractérisait le culte. On chantait des psaumes et des cantiques. On priait à haute voix. Ceux qui s'y sentaient poussés [par l'Esprit en eux] pouvaient adresser une parole d'exhortation ou d'enseignement. Sans doute [les instructeurs] prenaient-ils la parole plus souvent que d'autres. D'ailleurs la liberté qui régnait n'empêchait pas l'ordre et la bienséance. Les diverses [assemblée] locales semblent avoir été indépendantes les unes vis-à-vis des autres. Leur unité était basée sur l'intérêt mutuel et non sur une organisation administrative. Elles se soutenaient mutuellement par des dons financiers parfaitement libres et spontanés".

Voici donc le modèle à reproduire dans les rencontres de maisons. Tenant compte des circonstances et de la liberté chrétienne, ce modèle peut tolérer certaines variations tout en demeurant dans sa simplicité première. C'est ici que nous trouvons le Christianisme Marginal ; un Christianisme pur et sans forme, libre comme le vent : "Séparez-vous de cette génération perverse" (Actes 2:40).

Que nous soyons entrain de considérer les réunions plus petites de quelques chrétiens dans une ville ou une grande réunion impliquant toute la population chrétienne, c'est dans la maison d'un de ses membres que « l'ekklesia a lieu — comme par exemple dans la "chambre haute". Il n'y a aucune trace de preuve de buildings spéciaux avant le troisième siècle qui aurait été construit dans le but de tenir des réunions chrétiennes (l'idée que Paul se faisait de la communauté).

L'endroit commun de rencontre pour les premiers chrétiens n'était rien d'autre que la maison. Tout autre chose aurait été l'exception et assurément aurait été vue comme étant hors de l'ordinaire. Notez le passage suivant :

... ils rompaient le pain dans les MAISONS, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur (Acte 2:46)

Saluez Prisca et Aquillas, mes compagnons d'oeuvre en Jésus Christ... et saluez aussi L'ÉGLISE qui est dans leur MAISON (Rom 16:3-5)

Les Eglises d'Asie vous saluent. Aquilas et Priscille, avec l'ÉGLISE qui est dans leur MAISON, vous saluent beaucoup dans le Seigneur (1 Cor 16:19)

Saul, de son côté, ravageait L'ÉGLISE ; pénétrant dans les MAISONS, il en arrachait hommes et femmes, et les faisait jeter en prison. (Actes 8:3)

... à la sœur Apphia, à Archippe, notre compagnon de combat, et à L'ÉGLISE qui est dans ta MAISON (Philémon 1:2)

Vous savez que je n'ai rien caché de ce qui vous était utile, et que je n'ai pas craint de vous prêcher et de vous enseigner publiquement et dans les MAISONS. (Actes 20:20)

Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas : Salut ! (2 Jean 1:10)

Les passages de la bible ci-dessus démontrent amplement que l'Église primitive se rencontrait selon la coutume dans les maisons de ses membres qui pratiquaient l'hospitalité. (voyez aussi Actes 2:2; 9:11; 10:32; 12:12; 16:15,34,40; 17:5; 18:7; 21:8).

Ainsi, les croyants du premier siècle ne connaissaient rien de ce que l'on appelle des bâtisses « d'Église » d'aujourd'hui. Ils ne connaissaient aussi rien de maisons converties en basiliques où nous pourrions trouver des bancs de bois durs fixés aux planchers et une chaire qui serait parmi le mobilier du salon. Tandis que de telles choses existent au 20ième siècle, elles sont étrangères pour les croyants du premier siècle. Les premiers chrétiens se réunissaient simplement dans des maisons ordinaires habitées par leurs propriétaires. Ainsi le Nouveau Testament ne parle pas et ne connaît rien de ce que nous appellerions des « maisons-églises ». Tout ce qu'il connaît, c'est « l'Église dans la maison ».

Que faisait l'Église primitive lorsque ses membres devenaient trop nombreux ?

Elle n'érigait pas de bâtisse, mais se multipliait simplement dans plusieurs autres maisons suivant le principe de « maison en maison » (Actes 2:46; 20:20). À cet effet, l'érudition du Nouveau Testament est d'accord aujourd'hui que l'Église primitive était essentiellement un réseau de réunions dans les maisons. Ainsi s'il y a quelque chose que l'on pourrait appeler une Église normale, c'est l'Église qui se réunit dans la maison. Où comme un auteur le dit, « S'il y a une forme d'Église dans le Nouveau Testament, c'est l'Église maison. »

Néanmoins, certains ont essayé de donner l'argument que les Chrétiens primitifs auraient érigé des édifices spécialisés s'ils n'avaient été sous la persécution : par conséquent, ils se réunissaient dans des maisons pour se cacher de leurs persécuteurs. Tandis que cette idée est assez populaire, elle est enracinée dans des spéculations conjecturales, cela ne correspond pas avec les preuves historiques. Bill Grimes établit le point en disant ceci :

Plusieurs rejettent le concept des Églises maisons tôt dans l'histoire de l'Église comme étant le résultat de persécutions. Toutefois, n'importe quel livre d'histoire de l'Église révélera que la persécution avant l'an 250 était sporadique, locale et habituellement le résultat de l'hostilité des foules plutôt que d'un décret de Rome. Ce mythe de la « persécution » entre aussi en conflit avec les Écritures. Actes 2:46-47 décrit des réunions maisons tandis que l'Église jouissait de la faveur de la part de tous. Lorsque la persécution est survenue, les réunions de maisons n'ont pas empêché Saul de savoir où aller pour arrêter des croyants (Actes 8:3). De toute évidence, ils ne gardaient pas secret l'endroit où ils se réunissaient.

Si nous lisons le Nouveau Testament cherchant à comprendre comment les chrétiens du premier siècle entraient en rapport les uns avec les autres, nous découvrirons qu'ils se réunissaient dans des maisons pour des raisons qui sont en harmonie avec des principes spirituels. Comme tels, trois raisons s'appliquent à nous aujourd'hui avec autant de force que pour les premiers Chrétiens. Explorons certains de ceux-ci maintenant.

1 - La maison est le cadre naturel pour pratiquer tout ce qui se rapporte aux exhortations (Les uns les autres).

Toutes les instructions données par les apôtres concernant l'assemblée des croyants sont mieux adaptées pour un cadre petit comme la maison. Les pratiques normatives de l'Église apostolique telles que la participation mutuelle (Hébreux 10:24-25) ; l'exercice des dons de chacun des membres (1 Corinthiens 14:26) ; l'édification mutuelle des frères et sœurs dans une communauté se faisant face intentionnellement (Éphésiens 2:21-22) ; le repas communautaire (1

Corinthiens 11) ; la transparence ouverte et la soumission mutuelle des membres les uns envers les autres (Romains 15:14; Galates 6:1-2; Jacques 5:16,19-20); la liberté permettant les questions et le dialogue interactif (1 Corinthiens 14:29-40) ; et une communion fraternelle (vie partagée) orientée vers la liberté du Saint-Esprit (2 Corinthiens 3:17; 13:14) s'opère toutes mieux dans un petit environnement tel qu'une maison.

En somme, les cinquante-huit exhortations (les uns les autres) du Nouveau Testament peuvent seulement être correctement obéi et réalisé dans un environnement tel qu'une maison. Pour cette raison, la réunion d'église dans une maison est très propice à la réalisation des desseins éternels de Dieu, un plan qui est centré sur l'édification collective d'un Corps à la ressemblance de Christ (Éphésiens 2:19-22).

2 - La maison représente la simplicité de la vie chrétienne.

La maison représente l'humilité, être au naturel et une pure simplicité, ce sont les marques distinctives de l'Église primitive. (Actes 2:46; 2 Corinthiens 11:3). La maison (typiquement parlant) est un endroit beaucoup plus humble que les imposants édifices religieux que l'on retrouve de nos jours avec leurs clochers élevés, leurs décors élégants, leurs nefs spacieuses. De cette façon, la plupart des édifices « Églises » modernes semblent plus refléter la vantardise de ce monde que le Sauveur humble et modeste dont nous portons le nom. Par contraste, les premiers chrétiens cherchaient à attirer l'attention sur leur Seigneur ressuscité plutôt que sur eux-mêmes ou sur leurs propres accomplissements. De plus, le coût d'opération d'un édifice religieux coûte habituellement très cher pour ses membres. Combien plus les mains des chrétiens seraient libres de supporter ses missionnaires et d'aider les pauvres s'ils n'avaient pas à supporter un fardeau si pesant.

3 - La maison(née) reflète l'aspect famille de l'Église.

Il y a une affinité naturelle entre la réunion tenue dans une maison et le motif familial de l'Église dont les écrits de Paul sont saturés. Parce que la maison est l'environnement natif de la famille, elle fournit naturellement l'Église avec un atmosphère familiale — précisément l'atmosphère qui prévalait sur la vie de l'Église des chrétiens du premier siècle. De l'autre côté, de façon radicalement opposée, l'environnement artificiel engendré par les bâtisses "d'Église" crée un climat impersonnel qui fait obstacle à l'intimité et à la soumission les uns aux autres. Les édifices conventionnels d'Églises produisent une certaine rigidité étouffante qui est contraire aux réunions dans les maisons qui ont un air plaisant et non-officiel. De plus, c'est assez facile de "se perdre" dans un grand building.

Il arrive souvent de passer inaperçu dans une grande basilique et pire encore de se cacher dans leurs péchés sans être confrontés. Il n'en est pas ainsi dans une Église maison. Toutes nos verrues paraissent et c'est très bien comme ça. Chaque membre est reconnu, accepté, encouragé et aidé.

En plus, la manière formelle avec laquelle les choses sont faites dans l'Église basilique tend à décourager l'interaction et la spontanéité mutuelle qui caractérisait les assemblées de l'Église primitive. Si vous essayez de faire l'exégèse de l'architecture d'un building d'Église typique, vous découvrirez qu'elle enseigne effectivement à l'Église à demeurer passive. La structure intérieure n'est pas conçue pour la communication interpersonnelle, la cohésion sociale, le ministère mutuel, ou la communion fraternelle. Au lieu, elle est conçue pour une communication à sens unique — de la chaire aux chaises, du leader à la congrégation. À cet égard, l'édifice d'Église typique est semblable à une salle de conférence ou à un cinéma. La congrégation est arrangée avec soin avec des chaises ou des bancs pour voir ou entendre le pasteur (ou prêtre) parler à partir de la chaire. Les gens sont concentrés sur une seule chose, le leader du clergé et sa chaire. (Dans les Églises liturgiques, la table / autel prend la place de la chaire comme point de référence central.) La place où les pasteurs et le staff (employés) sont assis est normalement élevée au-dessus du plancher ou s'assoie la congrégation. Un tel arrangement renforce non seulement le fossé clergé / laïque, mais nourrit la mentalité de spectateurs qui afflige la plus grande partie du corps de Christ aujourd'hui. W.J. Pethybridge observe astucieusement ceci :

Dans une église de maison, tous peuvent se connaître les uns les autres et les relations sont plus vraies et moins formelles. Avec un plus petit nombre, il est possible pour tout le monde de prendre une part active dans une réunion, et alors tout le Corps de Christ présent peut fonctionner... Avoir une bâtisse spéciale pour se réunir implique presque toujours l'idée d'une personne spéciale comme ministre qui se développe en un ministère d'un seul homme et empêche le plein exercice de la prêtrise de tous les croyants (The Lost Secret of the Early Church).

Cela semble clair, alors, que les premiers Chrétiens conduisaient leurs réunions dans les maisons afin d'exprimer le caractère de la vie de l'Église. Ils se réunissaient dans les maisons pour s'encourager la dimension familiale de leur adoration, leur communion fraternelle et leur ministère mutuel. Les réunions dans les maisons faisaient que l'intérêt de l'Église et celle des saints étaient ressenties comme étant le même. Ces réunions nourrissaient un sens de proximité entre eux et l'Église, au lieu de les distancer de l'Église (comme s'est si

souvent le cas aujourd'hui — où les membres assistent à l'Église entant que spectateurs distants, au lieu d'être des participants actifs).

Bref, une réunion d'Église-maison pourvoyait autant la rectitude et les relations profondes qui doivent caractériser l'Église. L'Esprit d'une réunion d'Église-maison fournissait les saints avec une atmosphère familiale là où la vraie communion "coude à coude", "face à face", "blanc des yeux à blanc des yeux" avait lieu.

Cela pourvoyait un climat favorisant la communication ouverte, la cohésion spirituelle et une communion sans réserve — les caractéristiques requises pour une expérience pleine et florissante de la « koinonia » (communion partagée) du Saint-Esprit pour laquelle nous sommes destinés. En toutes ces façons, les réunions d'Églises-maisons ne sont pas seulement que fondamentalement bibliques, mais elles sont diamétralement opposées aux services style « chaire-chaises » où les croyants sont forcés d'entrer en communion avec le derrière de la tête de quelqu'un pendant une heure ou deux. Dans sa discussion sur l'endroit où doit se réunir l'Église, Watchman Nee passe la remarque :

Dans nos assemblées aujourd'hui nous devons retourner au principe de la chambre-haute. Le rez-de-chaussée est un lieu d'affaire, un lieu où les hommes entrent et sortent ; mais il y a plus une atmosphère de maison en ce qui concerne la chambre-haute, et les réunions des enfants de Dieu sont une affaire familiale. La Dernière Cène a eu lieu dans une chambre-haute, ainsi que la Pentecôte, et aussi la réunion à Troas. Dieu veut que l'intimité de la chambre-haute puisse marquer l'assemblée de ses enfants, non pas le formalisme rigide d'un édifice public imposant. C'est pourquoi, dans la Parole de Dieu nous trouvons ses enfants se réunissant dans l'atmosphère familiale d'une maison privée... nous devrions encourager les réunions dans les foyers des chrétiens... les maisons des frères et sœurs vont rencontrer presque toujours les besoins d'une assemblée d'Église meetings (The Normal Christian Church Life).

4 - La maison est un modèle d'authenticité spirituelle.

Nous vivons dans un temps où plusieurs personnes, spécialement les jeunes, recherchent l'Authenticité Spirituelle. Pour plusieurs, comme eux, les Églises qui se réunissent dans des amphithéâtres, des cathédrales de cristal et des dômes à tours d'ivoire apparaissent superficiels. Par contraste, l'Église se réunissant dans une maison sert de témoignage abondant des réalités spirituelles aux non-croyants qui sont sceptiques de ces institutions religieuses qui regardent les bâtisses prestigieuses et les budgets de multi-millions de dollars ayant du succès.

Plusieurs non-croyants n'assisteront pas un service religieux moderne se tenant dans une Église style basilique où on s'attend, de la part de ceux qui y viennent, qu'ils soient habillés pour le spectacle. Mais ils ne se sentiront pas menacés dans une réunion se tenant dans le confort de la maison de quelqu'un où ils peuvent être eux-mêmes. L'atmosphère non-conventionnelle de la maison, par opposition à un building clinique est beaucoup plus invitants pour eux. C'est peut-être pour ça que les premiers chrétiens ont choisi le simple cadre d'une maison pour adorer leur Seigneur au lieu d'ériger des lieux de pèlerinages, des sanctuaires, et des synagogues comme le faisaient les autres religions de leur temps.

Ironiquement, plusieurs chrétiens modernes croient que si une Église ne possède pas de bâtisse, son témoignage face au monde sera en quelque sorte affecté et ralentira sa croissance. Mais rien ne pourrait être aussi loin de la vérité. Argumentant sur la base que l'Église primitive n'a pas commencée à construire d'édifices avant le troisième siècle, Howard Snyder fait les observations suivantes :

Qu'importe les autres bons usages qu'ont les buildings, ils ne sont pas essentiels, ni pour la croissance numérique ou la profondeur spirituelle. L'Église primitive possédait ces deux qualités, et la plus grande période de vitalité et de croissance à venir jusqu'à il n'y a pas très longtemps, était dans les deux premiers siècles après Jésus-Christ. En d'autres mots, l'Église grandissait à son plus vite lorsqu'elle n'avait pas l'aide, ou plutôt qu'elle était encombrée par des édifices d'Église.

5 - La maison rend témoignage que le peuple forme la Maison de Dieu.

La notion contemporaine "d'Église" est souvent associée avec un bâtiment (appelé communément "le sanctuaire"). Toutefois, selon la Bible, ce sont les croyants habités par la vie de Dieu qui sont appelés "la maison de Dieu", non pas les briques et le ciment. Alors que dans le judaïsme, le temple est le lieu mis à part, dans le Christianisme la communauté de croyants est le temple.

Le lieu spatial des réunions des premiers chrétiens allait directement à l'encontre des coutumes religieuses du premier siècle. Les juifs avaient désigné des édifices pour leurs cultes (synagogues), et les païens aussi (lieux saints, temples). Ainsi les deux, le Judaïsme et le paganisme enseignent qu'il doit y avoir lieu mis à part pour l'adoration divine. Il n'en est pas ainsi avec le christianisme.

L'Église primitive était le seul groupe religieux du premier siècle qui se réunissait exclusivement dans les maisons. Tandis que ça aurait été tout à fait

naturel pour eux de continuer leur héritage Juif et ériger des édifices pour rencontrer leurs besoins, ils ont intentionnellement omis de le faire. Peut-être que les premiers croyants savaient à quel point les édifices sanctifiés (mis à part) produisaient de la confusion, et alors, évitait d'en ériger pour préserver le témoignage que le peuple formait les pierres vivantes qui constitue l'habitation de Dieu (Son Tabernacle).

Conclusion

Ce qu'on a dit, jusqu'à maintenant, peut se résumer à cette simple mais profonde observation : la localisation sociale de l'assemblée d'Église exprime et influence à la fois le caractère de l'Église elle-même. Ainsi, le cadre spatial de l'Église possède une signification théologique. Dans le « sanctuaire » ou « chapelle » typique, la chaire, les sièges (les bancs), et l'espace massif engendre un air formel qui inhibe l'interaction et les rapports mutuels. En contraste, les caractéristiques particulières d'une maison, le peu de places pour s'asseoir, l'atmosphère informelle, le cadre convivial pour partager les repas, les espaces personnalisés sur des fauteuils moelleux, etc. — contiennent le contexte relationnel qui fait bénéficier le ministère mutuel.

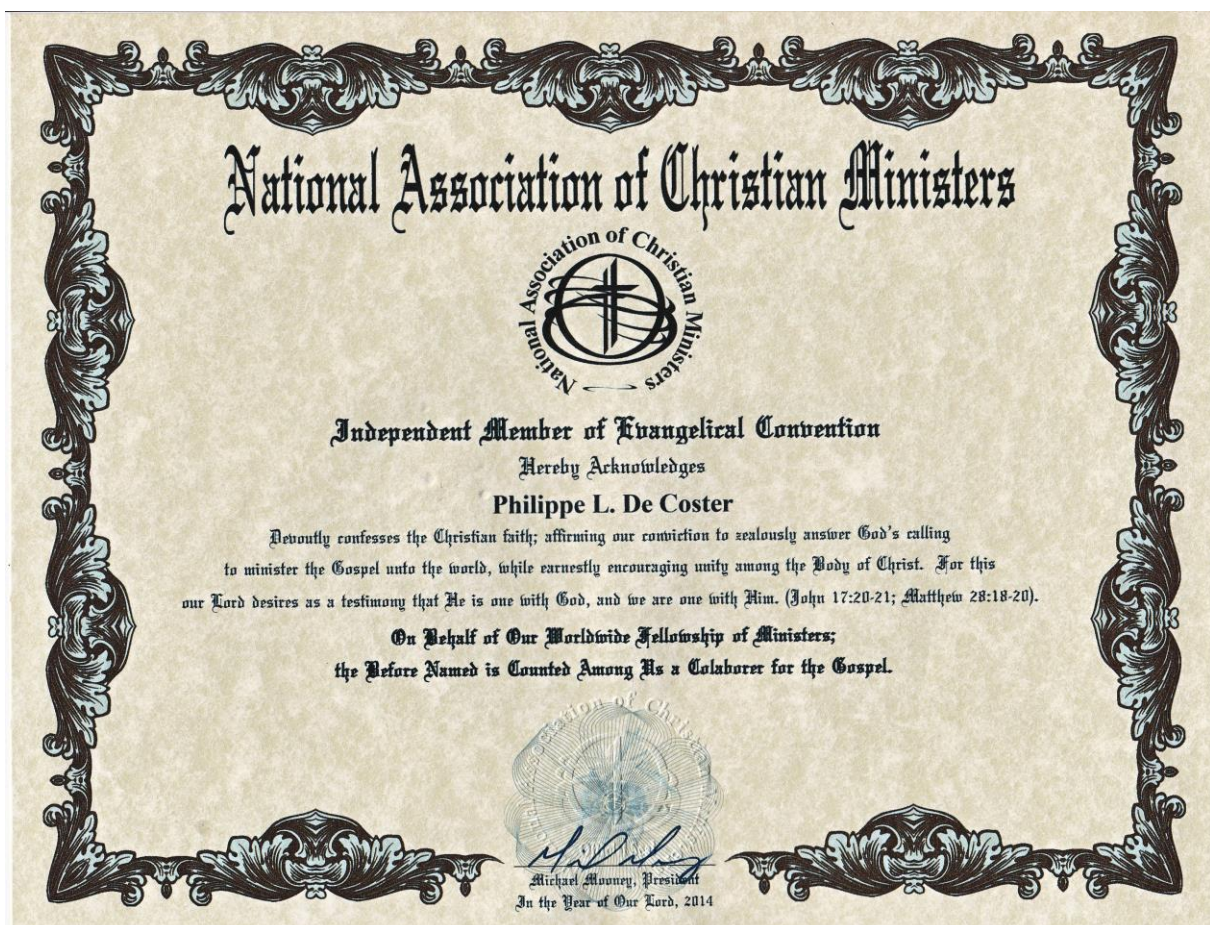
Dit simplement, l'Église primitive se réunissait dans les maisons de ses membres pour des raisons spirituellement justifiables. Et l'Église moderne de type « basilique » amoindrit ces raisons. En ce qui concerne les implications présentes des réunions d'Église maison, Howard Snyder remarque astucieusement :

Les Églises maisons ont probablement été la forme d'organisation sociale Chrétienne la plus commune dans toute l'histoire de l'Église... En dépit de ce que nous pourrions penser, si nous regardions simplement autour de nous ici, des centaines de milliers d'Églises-maisons chrétiennes existent aujourd'hui en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Europe, en Chine, en Australie, en Europe de l'est et en plusieurs autres endroits autour du monde. Dans un certain sens, il y a une église souterraine (underground), et comme tel, elle représente un courant caché de l'histoire de l'Église. Mais quand même qu'elles sont cachées, et dans la plupart des endroits n'est pas la forme dominante de la culture, ces Églises maisons représentent probablement le plus grand nombre de chrétiens autour du monde... Le Nouveau Testament nous enseigne que l'Église est une communauté dans laquelle tous ont reçu des dons et tous ont un ministère.

L'Église telle qu'enseignée dans les Écritures est une nouvelle réalité sociale qui modèle et qui incarne le respect et le souci pour les gens que l'on voit en Jésus lui-même. Cela est notre noble appel. Et même l'Église, en fait, trahit souvent

cet appel. Les Églises-maisons sont une grande partie de la façon de se sortir de cette trahison et ce paradoxe. La communauté face à face engendre le respect mutuel, la responsabilité mutuelle, la soumission mutuelle, et le ministère mutuel. La sociologie de l'Église-maison favorise un sens d'égalité et de valeur mutuelle, même si elle ne la garantit pas telle que l'Église de Corinthe nous l'a démontré... Dans le modèle d'Église-maison, l'égalité et le ministère mutuel ne sont pas le résultat d'un programme ou d'un procédé éducationnel ; ils font partie inhérente de la forme même de l'Église elle-même. Parce que dans l'Église-maison tous sont valorisés et connus — tous ont une place par définition. L'Église-maison pourvoit un environnement de soins mutuels et d'encouragement qui tend à favoriser un large éventail de dons et de ministères. Les principes du Nouveau Testament de la prêtrise de tous les croyants, les dons du Saint-Esprit, et le ministère mutuel...

Révérend Philippe Laurent De Coster, B.Th., DD



Sommaire

Préambule	1
Introduction à la Dogmatique Chrétienne et Biblique	2
Nos grands dogmaticiens mondialement connus furent :	3
Voici les thèmes des Fundamentals en Anglo-Saxon (divers auteurs)	6
Y-a-t 'il un Dieu	11
1. La Réponse de l'athée "Il n'y a pas de Dieu"	12
2. La Confession de l'agnostique "Je ne peux pas dire s'il y a un Dieu ou pas"	14
Ainsi exposé, le credo de l'agnostique prête à de sérieuses objections.	15
3. La vanter du matérialiste "Je n'ai pas besoin d'un dieu; je peux gérer l'univers sans un"	16
Concernant cette théorie de l'univers, cependant, il est pertinent de faire ces remarques :	17
4. Le désir du fou: "J'AIMERAIS QU'IL N'Y A PAS DE DIEU" ; 5. La déclaration du chrétien ; 1. Sans Dieu, l'univers matériel autour du chrétien est et reste une énigme déconcertante.	19
2. Sans Dieu, le chrétien ne peut s'expliquer la Personne de Jésus.	20
3. Sans Dieu, le chrétien ne peut pas comprendre les faits de sa propre conscience.	21
Dieu en Christ la seule révélation de la Paternité de Dieu ; Le théïsme ne suffit pas	23
La conscience ne suffit pas	24
La mention du "Père" par le Christ ; En relation avec notre foi religieuse	25
Une nouvelle conception ; Jean et Matthieu	26
Christ est tout	27
Application pratique	28
Nos idéaux	29
Adoucit l'obéissance	30
Courage et espoir ; Relation avec la vie de prière	31
Camaraderie	33
La Divinité du Christ	34
L'expérience comme preuve	34
Rationalité inconsciente	35
Témoignage comme solution ; Un évangile saturé	36
Le paradis est venu sur Terre ; La position unique	37
La grande preuve	38
La preuve intérieure	39

La Naissance Virginale du Christ	40
La fonctionnalité la plus malheureuse ; La compagnie qu'il garde	40
Quelqu'un a répondu ; Le cas indiqué	41
Une vue superficielle ; Le cadre historique	42
La première promesse ; La prophétie d'Emmanuel	43
Échos dans d'autres Écritures ; Témoignage de l'Évangile	44
Le témoignage expérimenté	45
Sources des récits	46
Objections non fondées ; Silence de Marc et Jean	47
Silence de Paul ; L'impeccabilité du Christ une preuve	48
L'Église primitive un témoin ; Aléas discrédités ; Le Vrai Christ	49
L'Homme-Dieu	50
La Personne et l'Œuvre de Jésus-Christ	66
Jésus était-il une personne réelle et historique ?	66
Le Christ était-il un produit de la mythologie babylonienne ?	67
Le mythe de Théodore Roosevelt	70
Mais deux raisons sont concluantes pour établir la thèse légendaire ;	71
Le Christ de la théologie libérale	
Le verdict de l'infidélité	75
Le Christ du Nouveau Testament, le seul Christ	77
La Certitude et l'Importance de la Résurrection Physique de Jésus-Christ d'entre les morts	78
1. La preuve externe de l'authenticité et de la véracité des récits évangéliques ; 2. Les Preuves Internes de la Vérité des Annales de l'Évangile	80
3. La Preuve Circonstancielle de la Résurrection du Christ	90
La Personnalité et la Divinité du Saint-Esprit	96
Importance de la doctrine	96
Caractéristiques du Saint-Esprit	97
1. Toutes les caractéristiques distinctives de la personnalité sont attribuées au Saint-Esprit dans la Bible.	
Connaissance ; L'Encontre ; À l'écoute	98
L'Amour	99
Intelligence et Bonté ; Douleur	100
Les Actes de l'Esprit ; Chercher, parler et prier ; Enseignement et Guidage	101
Fonction de l'Esprit ; Un à nos côtés ; Un remède contre la solitude	104
Traitement du Saint-Esprit	105
Mentir au Saint-Esprit	106
Blasphème contre le Saint-Esprit ; Résumé	107
Le Saint-Esprit et les Fils de Dieu	108
1. Le Saint-Esprit, le Consolateur, une autre Personne, mais pas un	108

Être différent.	
2. La vie spirituelle et divine dans le peuple de Dieu	109
3. La rédemption doit précéder à la fois la filiation et le don de l'Esprit.	110
4. Dans le don du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte,	112
5. Le Saint-Esprit est donné immédiatement sur la rémission des péchés	113
6. Les conditions de la manifestation de la présence et de la puissance de l'Esprit sont les mêmes	116
7. En conclusion, la somme de toute sa mission est de parfaire ...	119
Observations sur la Conversion et l'Apostolat de Paul	120
1. Paul n'est pas un imposteur ; 1. Était-ce la richesse?; 2. Était-ce la réputation ?	122
3. Était-ce le pouvoir qu'il recherchait ?;	123
4. Son mobile était-il la satisfaction d'une autre passion ?; 5. Était-ce une fraude pieuse ?	124
2. Paul n'est pas un passionné qui s'est imposé ; (1) Grande chaleur d'humeur ; (2) Mélancolie.	126
(3) Ignorance ; (4) Crédulité ; (5) Vanité ou vanité.	127
3. Paul n'a pas été trompé par les autres	129
Le Christianisme n'est pas une fable	130
I. La première marque de la véracité du christianisme se trouve dans Son excellence suprême ; Pas d'origine humaine	130
Qui l'a inventé?	132
II. La deuxième marque de véracité dans le schéma chrétien est... ?	132
Christianisme Biblique et Evangélique	138
1 - La maison est le cadre naturel pour pratiquer tout ce qui se rapporte aux exhortations (Les uns les autres).	143
2 - La maison représente la simplicité de la vie chrétienne ; 3 - La maison(née) reflète l'aspect famille de l'Église.	145
4 - La maison est un modèle d'authenticité spirituelle.	147
5 - La maison rend témoignage que le peuple forme la Maison de Dieu.	147
Conclusion	148
Sommaire	150

© April 2022 - The Beria School of Theology on Internet (Ecumenical) 2003-2022. Editeur et traducteur: Révérend Philippe L. De Coster, B.Th., DD. (Gand, Belgique).